

A

ā, āh, aha : interjection destinée à exprimer des émotions ou des passions assez fortes. Comme telle, apparaissent surtout à la langue parlée et à la poésie. L'ā de ah représente une notation de la longue ou une prononciation emphatique. Aha attesté chez Plaute et dans la Vulgate est une forme à redoublement, issue sans doute de ah + a, cf. J.-B. Hofmann, *Lat. Umgangsspr.*, p. 19. Cf. gr. ἄ, ἄ, ἄ, etc. — V. ha.

ab, abs, !ā : préverbe et préposition. Abs présente vis-à-vis de ab le même élargissement en -s que sus- de *subs > *sups, os- de *obs > *ops vis-à-vis de ob, sub. En composition, ab s'emploie devant voyelle, devant h et devant les consonnes i (= j), d, l, n, r, s : abauus, abegi, abigō, aborior, abitū; ab(i)iciō; abdō, ablātus, abnuō, abripiō, absum (prononcé apsum); abs- devant les explosives c et t : abscondō, abstrahō, abstineō, abstul (en face de ablātum); devant un p initial, ab se réduit à as- : asportō, aspello et aspernor de *ab(s)pernor; ā est la forme réduite de *abs devant les labiales sonores m, u, b : amouē, duellō de *a(b)zmouē, *a(b)zuellō, abitū, cf. séuirī de *sezuirī. Afui, parfait de absum, est une forme analogique ; devant la sourde f le latin recourait d'ordinaire à un autre préverbe, au, cf. plus bas. Dans la phrase, les emplois de ab, abs, ā sont aussi réglés par l'initiale du mot suivant, et suivant les mêmes règles qu'en composition ; toutefois, l'usage comporte plus de liberté : on trouvera par ex. abs te et ā te, etc., et toujours ā patre. Des raisons d'euphonie et de clarté — notamment le désir d'éviter des confusions avec les composés de ad — semblent avoir réglé l'emploi des diverses formes de ab (ā, abs, as-, et aussi au-).

Ab signifie « en s'éloignant, en partant de, depuis de », et marque le point de départ (des environs, du voisinage d'un endroit, et non de l'intérieur de), ce qui explique qu'il accompagne l'ablatif ; il se dit aussi de l'espace comme du temps, avec ou sans idée de mouvement : *Caesar maturat ab urbe proficisci*, Cés. BG. I 7; *hic locus aequo fere spatio a castris Arioquisti aberat*, id., ibid., I 43, 1; *mulieres... ab re diuina* (« au sortir de », d'où « après ») *apparebunt domi*, Plt., Poe. 617; *secundus a rege*, Hirt., B. Al. 66. C'est le sens de « en s'éloignant de » qui explique ab ré « contreirement aux intérêts » (par opp. à in rem). A absum s'oppose adsum, et à absens, praesens (la variation de préverbe est instructive). Ab se distingue de ex et de dē. Ex marque la sortie de l'intérieur d'un lieu et s'oppose à ī qui indique la présence ou l'arrivée à l'intérieur d'un endroit. Quant à dē, il exprime une idée de retranchement, de diminution, et aussi un mouvement de haut en bas, cf. Varron, fgm. ap. Scaurum GLK VII 32, 2. Généralement les différences de sens sont observées par les bons écrivains. Ennius distingue : *Diana facem iacit a laeua*, Sc. 33; *olli crateris ex auratis hauserunt*, A. 624; *Hectoris natam*

de *Troiano muro iactari*, Sc. 82. Cicéron, Caec. 30, 84, établit dans une subtile discussion juridique la différence entre *deicere ab* et *deicere ex* : *Vnde deiectus est Cina? Ex urbe. Vnde Telesinus? Ab urbe. Vnde deiecti Galli? A Capitolio. Vnde qui cum Graccho fuerunt? Ex Capitolio*. Toutefois, dès l'époque de Plaute, des confusions tendent à se produire dans la langue populaire : ainsi on lit dans Plaute *abire de foro* Men. 599 et *a foro... abeunt*, Pe. 442 (v. Lindsay, *Synt. of Plautus*, pp. 86-87), et Lucrèce écrit indifféremment I 787-8 *meare a caelo ad terram, de terra ad sidera mundi*. On dit abhinc, mais deinde, exim; ab et dē, ex integrō, etc. C'est dē qui est la particule vivante, et dont l'emploi se généralise aux dépens de ab et de ex, qui perdent petit à petit leur valeur précise. Sur ces faits, v. Thes. I 13, 37; 17, 39. Ab est souvent en corrélation avec ad pour marquer le passage du point de départ au point d'arrivée : *alterum (scil. siderum genus) ab ortu ad occasum commeans*, Cic., N. D. 2, 19, 49. La différence entre ab et per est marquée par Cicéron, De inu. 2, 80 (textes dans Thes. I 30, 84) : *a quo et per quos et quomodo... statui de ea re conueniū*; cf. Brut. 1, 1, 1, *aliquid a suis uel per suos potius iniquos ad te esse delatum*; Rosc. Amer. 80, *quid aīs? uolgo occidebantur? per quos? et a quibus?* « par quelles mains? et sur l'ordre de qui (et de qui venait l'ordre)? ». Per, dont le sens propre est « à travers, pendant, durant », a signifié secondairement « par l'intermédiaire de, au moyen de, par », puis « à cause de »; c. g. Plt., Cap. 690, *qui per uirtutem interit at non interit ne differe guere* de Cic., Att. 3, 17, 1, *litteras non tam exploratas a timore*; cf. ab arte et per artem. On conçoit que dē et per, formes plus pleines, et qui, ayant l'avantage de commencer par une consonne, gardaient mieux leur autonomie dans la phrase et risquaient moins de se confondre avec la finale du mot précédent, aient réussi à éliminer ab et ex comme prépositions ; aussi la préposition est-elle peu et mal représentée dans les l. romanes, cf. M. L. 1. L'italien da semble une contamination de ā et de dē. Ab marquant le point de départ a servi à l'époque impériale à introduire le complément du comparatif ; *maior Petrō* « plus grand que Pierre », c.-à-d. « relativement grand en partant de Pierre », a été renforcé en *maiior ā Petrō*, sans doute en commençant par des expressions locales du type *ceterior, inferior, superior ā*, cf. Thes. I 39, 40 sqq. L'emploi s'en est étendu à des verbes marquant la supériorité ou l'infériorité : *minuere, minōrare*, etc., et on le trouve même après un positif. Ainsi s'expliquent dans Dioscoride les formes *abalbus*, *abangustus* qui équivalent à des comparatifs, cf. Thes. s. u.

Le sens de ab explique qu'il ait pu servir à introduire le complément du verbe passif, non pas, comme on le dit souvent, pour marquer le nom de l'agent, le sujet « logique » de l'action, mais — tout au moins à l'origine

— pour indiquer de qui provient l'action exprimée par le verbe; ainsi Enn. ap. Auct. ad Her., 2, 24, 38, *inuia abs te* (= qui me vient de toi) *afficior*, où le sens est le même que dans : *leuior est plaga ab amico quam est debitor*, Cic., Fam. 9, 16, 7, « la blessure est plus légère venant d'un ami que d'un débiteur ». Ce sens ne diffère pas beaucoup de « la blessure est plus légère, portée par un ami que par un débiteur »; et l'on comprend que *ab* ait pu parfois servir à introduire le nom de l'agent; mais c'est un emploi secondaire, et du reste rare.

Ab, dans une phrase comme *doleo ab animo*, *doleo ab oculis*, *doleo ab aegritudine*, Plt., Ci. 60, pouvait se comprendre « je souffre d'une douleur qui me vient de l'âme », ou « je souffre du côté de l'âme ». *Ab* a pu prendre ainsi le sens de « par suite de, du côté de, en ce qui concerne », ce qui explique les expressions de la langue impériale *Narcissum ab epistulis*, *Pallantem a rationibus*, Suét., Cl. 28, dont le prototype se trouve déjà dans Cicéron : *Poller, seruus a pedibus meis*, Att. 8, 5, 1. Cf. aussi *stare ab* « être du côté de, du parti de ».

Dans la basse latinité, l'usage s'est développé de renforcer à l'aide de *ab*, à certains adverbes ou prépositions dont le sens s'était affaibli : *abintus*, *abnuicem*, cf. fr. *avant*, it. *avanti* de *abante*, cf. M. L. 20 *abextra*, 21 *abhinc* (classique), 28 *abinde*, 29 *abintrō*, 30 *abintus*, 51 b. *ab ultra*, *a foras*, *a foris*. Mais les formes avec *dē* sont plus fréquentes ; v. *dē*.

Ab a servi également à renforcer des verbes composés, dont le préverbe s'était affaibli : *abrelegō*, *-relictus*, *-remissiō*, *-renuntiō*, tous tardifs, et de la l. de l'Egl., sans doute faits sur des modèles grecs.

À *ab* préverbe marque l'éloignement, l'absence, et par suite la privation : *abduō*, *abē*, *aboriō*, quelquefois aussi, comme *ex*, l'achèvement : *absorbeō*, *abūtor*. En composition, il a servi à former quelques adjectifs qui, par rapport au simple, marquent la privation, l'absence : *āmēs*, *āuius*, *abnormis*, *absimilis*, *absonus*, *absurdus*; *ab oculis* = gr. *άντεμάτων* a passé dans les langues romanes (fr. *aveugle*), M. L. 33, B. w. s. u. Ce type de formation est assez rare, *ab* se trouvant concurrence par *dē* (*dēmēs*), *dis* (*dissimilis*), *e(x)*- (*ēnormis*), *in*-, *per*-, *uē*- La particule sert aussi, dans les noms de parenté, à former certains noms d'aleux, *abauus*, *abauia*, *abauonculus*, *abmāterter*, *abamita*, *abpatrus*, *abnēptis*, *abnēptis*, *absoceō* : v. *auus*.

Ab est, pour le sens, à *ex* ce que gr. *άντο* est à *έξ*, et, avec une racine différente, ce que v. sl. *otū* (*ot-*) est à *is*, *iz*. La différence est symétrique à celle entre *ad* et *in*; elle n'a rien de surprenant, car le finnois distingue un ablatif d'un élatif, comme un allatif d'un illatif, et un adessif d'un inessif, là où l'indo-européen a un cas unique : le locatif.

Le latin n'a que *ab*, avec le *b* constant à la finale, tandis que l'ombrion a *ap-* dans *apehtrē* « ab extrā, extrinsecus » (même opposition entre lat. *sub* et osq. *ou*); entre lat. *ob* et osq. *up*, *op*). On interprète d'ordinaire lat. *aperiō* et *operiō* par **ap-weryō*, **op-weryō*; mais il est étrange que *p* figure devant **w* seulement dans cette paire de mots; la forme sonore serait seule possible; il faut envisager une autre explication; v. sous *aperiō*.

Quant à l'origine, rien ne prouve que *ab* ait perdu la voyelle finale qu'on observe dans les formes parentes :

gr. *άντο* (préposition et préverbé), indo-iran. *apa* (seulement préverbé), hitt. *appa* et qui figurait sans doute dans l'origine de *got. af*, etc. : là où une voyelle finale s'est amuie, le latin a une sourde, ainsi dans *et*, cf. gr. *έτι*, et *nec*, cf. *neque*; du reste le lituanien *at* (cf. sl. *ot-*) se trouve en face de *ata-*, et le slave *u* en face de skr. *ava*; **ap* (*ab*) peut donc être ancien; on voit par subter que *sub n'a* perdu aucune voyelle finale. Le traitement *-b* d'une labiale finale ancienne est parallèle au traitement *-d* des anciennes dentales finales.

Ab, dans une phrase comme *doleo ab animo*, *doleo ab oculis*, *doleo ab aegritudine*, Plt., Ci. 60, pouvait se comprendre « je souffre d'une douleur qui me vient de l'âme », ou « je souffre du côté de l'âme ». *Ab* a pu prendre ainsi le sens de « par suite de, du côté de, en ce qui concerne », ce qui explique les expressions de la langue impériale *Narcissum ab epistulis*, *Pallantem a rationibus*, Suét., Cl. 28, dont le prototype se trouve déjà dans Cicéron : *Poller, seruus a pedibus meis*, Att. 8, 5, 1. Cf. aussi *stare ab* « être du côté de, du parti de ».

Le *au*- qui devait *f* sert de préverbé, dans *au-ferō* (à côté de *abs-tuli*, *ab-lātūs*), *au-fugīō*, répond à v. irl. *ó*, *ua* et alp. pruss. *au-*, v. sl. *u*, cf. skr. *ava* et lat. *uē*. C'est un mot différent. Il a prévalu en irlandais parce que, *p* ne subsistant pas en celtique, le groupe de **ap* (*ab*) y perdait sa caractéristique principale.

La forme *abs-* du type *abstuli*, qui oppose nettement *atulli* à *abstuli*, répond à gr. *άψ*, avec addition de *-s* qui figure dans beaucoup de formes adverbiales; cf. skr. *avdh* en face de *ava*, gr. *άψολ* en face de *άψοι*, etc. Le *-b* figure ici par réaction étymologique, comme on le voit par *suspicio*, *sustuli*, où *b* ne se rencontre jamais. C'est seulement dans *asportō* que le *b* manque, pour une raison évidente. Le caractère non phonétique de la présence de *-b* dans *abstuli*, etc., ressort aussi de *os-tendō*, cf. ombr. *ostendū* « ostendit »; il s'agit de **a(b)s-* devant consonne, en face de *ab-*. Cet *-s* de *abs-*, **s(u(b)s-*, **o(b)s-*, à côté de *ab*, *sub*, *ob*, diffère du *-s* constant de *ex* (cf. toutefois *ec-ferō*).

Étant donné que *ex* aboutit à *-ē* devant *m*, *u* (consonne), on expliquera de même par *abs-* l'*ā* de : *āmouēs*, *āuerō*, *āuellō*, *āuehō* (tandis que l'on a *abō*, *abduō* en face de *āō*, *āduō*). Mais la forme *ā* de l'osco-ombrien dans osq. *aamanafed* « mandatū », *ombr. ahaavendū* « āuertitō », *ahatipursatu*, *ahtrupafatu*, etc. « **abstri-podatō* » reste énigmatique. Phonétique dans des cas tels que *ā mē*, *ā nobis*, *ā uōbis*, etc., le *ā* résulte d'une extension dans des cas tels que *ā te*, *ā cane*, *ā puerō*, etc.

La forme *af*, attestée sporadiquement à l'époque républicaine (*af. uobeis* CIL 1² 586, 156 av. J.-C.; *af solo* X 5837; *af muro* 1² 1471; *af Capua* 1² 638) et qui, pour Cicéron (*Orat.* 158), ne subsistait que dans des expressions fixées, n'est pas expliquée (v. Ernout, *El. dial.*, s. u.). On la retrouve en pélignien : *afed* « *abiit!* »; l'osque *afukad* « déferat? » est très incertain.

Le groupe de lat. *ab*, gr. *άντο*, etc., est apparenté à **po-* (v. ce mot) de *poliō*, etc., **pos-* (v. *post*), **epi* (gr. *έπι*, etc.), à *got. afar* « après », etc.

absque (*apsque*) : composé de *abs* et de *que*, usité surtout à l'époque archaïque dans l'expression *absque foret te*, *absque ted esset* (cf. Plt., Tri. 832), qui est proprement une proposition conditionnelle à forme coordonnée et généralement en parenthèse, dont le sens est « et la chose se serait passée ainsi en dehors de toi, sans toi ».

« Le sens conditionnel ne résulte pas de *absque*, ni d'un des éléments de *absque*, mais de la forme verbale... Mais le sens général de l'expression et certaines phrases ont pu faire croire plus tard à l'existence d'une préposition *absque*. Cette méprise a été commise par Fron-
ton qui a choisi *absque* à titre de vieux mot. Mis à la mode, *absque* s'est propagé avec les fonctions et le sens d'une préposition » (Lejay, R. Phil. 26 (1912), 259; sur

d'autres essais d'explication, voir Schmalz-Hofmann, *Lat. Gr.*, p. 531).

**ababalsamum*, -i n. : forme vulgaire pour *opobalsamum* (emprunt de la l. impériale au gr., d'où *opobalsamētum*), blâmée par l'app. Probi, et qu'on retrouve dans Mul. Chiron.

abacus, -i m. (forme courante latinisée du gr. *άρχει* ; on trouve aussi la transcription pure et simple *abax*; *abacus* est sans doute bâti sur le gén. *άρχακος*; cf. *elephantus* de *έλεφαντος*, *trugon* de *τρυγόνος*, *delphinus* de *δελφίνος*) : toute espèce de table (simple, précieuse, à jouer; t. de géométrie, t. de Pythagore, etc.); puis : console, tailloir d'un chapiteau sur lequel vient reposer l'architrave; plaque de revêtement d'une paroi.

Emprunt technique; déjà dans Caton.

Dérivés : *abaculus*; *abacinus*.

abaddir ind. : δ *βαίτυλος*; *abaddir deus dicitur, quo nomine lapis vocatur quem deuorauit Saturnus pro Ioue.* » Gloss. Pap. CGL V 615, 37.

Mot oriental, désignant sans doute une pierre divine; non attesté avant l'époque impériale (St Aug.).

**abantes* : *mortui* *quos Graeci elibantes* (i. e. *άλιβαντες* *appellant*), CGL IV 201, 5 et V 435, 4. Cf. sans doute **άβαντες* *οι Εόβοεις καὶ χολοσσοι, υερποι*, Hes.

abantonis : v. *ambactus*.

abauus : v. *auus*.

abba, *abbās*, -ītis m. ; *abbāissa*, -ae f. ; *abbāia*, -ae f. Mots d'Église, introduits seulement dans la basse latinité, et empruntés sans doute au gr. *άβα* « père », lui-même venu de l'araméen. Panroman, sauf roumain. M. L. 8-10. Celt. irl. *abb*, etc.

**abbō*, -īrē : — φλῶτος φάρματος δ λέγεται ἡλ. βρέπον : *abbo*, *basio*, CGL II 472, 8. Mot du langage enfantin, non attesté dans les textes. Même gémination que dans *acca*, *amma*, *atta*, etc.

abō : v. *dō*.

abdōmen, -ītis (*abdūmen*, Charis., Gloss., avec changement de suffixe, v. Ernout, *Elém. dial.*, p. 89 et s. n.) : ventre, panse; matrice, cf. Plin. 11, 211 (= gr. *νηστός*). S'emploie au sg. et au pl. Se dit des animaux, surtout du porc, et de l'homme, mais, en ce cas, souvent avec un sens péjoratif : *gurges atque helluo natus abdōmini suo*, Cic., Pis. 41. Quelquefois employé pour *άδοιτι*, cf. Plt., Mi. 1398, et Don., Eu. 424. Semble appartenir à la langue familiale ; banni de la poésie, à l'exception des comiques et des satiriques. Figure dans la langue médicale (Celse, 4, 1, p. 122). Non roman.

Pas d'étymologie sûre. Le rapprochement de *abdō* peut être dû à l'étymologie populaire ; et la présence du suffixe instrumental *-men* ne se justifie pas sémantiquement (cf. *legūmen*). Sans doute déformation d'un mot non i.-e. En général, les noms du « ventre » sont d'origine obscure quand ils ne sont pas tirés de la notion de « intérieur », comme v. h. a. *intuoma* « exta » = lat. *indōmen*.

abecēdārius, -a, -um : adj. dérivé de A, B, C, « qui concerne l'alphabet, alphabétique »; -m n. : alphabet, abécédaire. Calque de *alphabetum*. Bas-latin (St Aug.,

Fulg.); cf. CGL II 578, 14, *elementarius*; *qui discit abicitate* — ABC est peut-être conservé dans certaines formes romanes, cf. M. L. 16; et en celt., irl. *abgiter*, *apgit*, etc. V. *alphabetum*.

abella, -ae f. : nom d'une ville de Campanie, sans doute proprement « la ville des pommes », cf. Vg. Aen. 7, 740, ... *maliferae... moenia Abellae*.

Dérivés : *abellānus* (cf. osq. dat. sg. m. *Abellānū*) qui a servi d'épithète à *nux* pour désigner la noisette (it. esp. *avellana*) et le coquillage; cf. aussi **abellānia*; *abellinus*, M. L. 17, 18. B. W. sous *aveline*.

L'indication de Vg. donne lieu de croire que l'italique avait conservé les noms de la « pomme » et du « pommier » qui sont attestés dans le vocabulaire indo-européen du Nord-Ouest, depuis v. sl. *ablūko* « pomme », *ablānt* « pommier » et lit. *obūlas* « pomme », *obēlis* « pommier » jusqu'à irl. *aball* « pommier » (et tout le celtique : gaul. *avallo* « pomā », fr. *Avallon*; cf. Dottin, *Langue Gaul.* 229 et v. Rev. Celt. 43, 233), en passant par got. *crim. apel*, v. h. a. *apifl*, v. angl. *appel*, v. isl. *eple*. Ce nom, qui désignait la « pomme » des anciens peuples de langue indo-européenne dans l'Europe du Nord, a été remplacé en Italie par un nom méditerranéen, désignant sans doute un fruit amélioré, lat. *mālum* (v. s. u.); l'adj. *abellānus* n'a aucune trace du sens ancien.

abō : v. *ēō*, *Abeōna*.

abīōs, -ītis f. (souvent dissyllabe chez les poètes daciques avec i consonne ; la longue du nominatif représente **abīēs* de **abīet-s*; les langues romanes ont perdu le *iod* et généralisé *ē* (c.-à-d. *e* fermé au cas régime, d'où *abēta* comme partie de *pariēs*, cf. M. L. *Einf.*, p. 137) : « sapin »; puis « bois de sapin » et, comme gr. *άβάτη* et sans doute à son imitation dans la langue de la poésie, tout objet de sapin, « tablette, vaisseau (cf. *alnus*), lance ». — Ancien, usuel. — M. L. 24.

Dérivés : *abiegnus* (-*gneus*, -*gnius*, -*gneus*) : de sapin. Formation analogique d'après *īgnius*, *salīgnus*, *larīgnus*; *abiegnus* comme *īlignēus*, *salīgnēus* sans doute d'après *īgneus*; *abiegīneus* d'après *īgīneus*, etc.; *abīetīs*; *abīetārius*, tardifs. Les l. rom. attestent aussi **ab(i)ētēus*, M. L. 25.

Origine inconnue. Les noms des conifères varient d'une langue indo-européenne à l'autre. On ne sait de quel parler vient la glose d'Hésychius : *άβα* *άβάτη*, ol. *δέ πανχρη*.

abīga, -ae f.; *abīgeus* : v. *abīgō*, sous *agō*.

abitōrium -i n. : *lātrina publica*. De *abēt*; cf. all. *Abtritt*.

ablaqueō : v. *laqueus*.

ablegīmina, -īm n. pl. : *partes extorum quae dis imolabant*, P. F. 19, 10; cf. Gl. Scal., CGL V 589, 28, *ablegīmina partes extorum, quae prosegīmina dicuntur*. Seuls ex. du mot.

Ancien mot en *-men* conservé dans la langue religieuse, se rattachant à *legō* au sens de « prélevement ». Cf. *prosegīmina*.

abolēō, -ēs, -ēūl (ainsi Suét. Aug. 32; mais Prisc. GLK II 490 enseigne *abolēūl* et *abolēūl*; cf. CIL VI 10407c *abolēūrītū*; pour Diomède le parfait est *abolēūl* en face

u supin *abolitum*), *abolitum* (d'où *abolitur* Eusèb.), bre : détruire, anéantir, aboler, effacer et par suite faire perdre le souvenir de ; *abolitus* « oublié », et à une époque *abolitiō* « destruction », et « oubli, amnésie », cf. Oros., Hist. 2, 17, 25, *quod factio[n]is genu[m]... mnestiam uocauerunt, i.e. abolitionem malorum; abo[li]tor, abolefaciō* (Tert.). La glose ἀπαλεῖσθαι, CGL II 32, 45, se justifie parce que *aboleō* s'emploie souvent de gr. ἀπότονον, conservé plus ou moins altér dans les l. romanes. M. L. 39; B. W. s. u.

abrotonum, -i n. (-tonus m.) : aurone. Emprunt au gr. ἀπότονον, conservé plus ou moins altér dans les l. romanes. M. L. 39; B. W. s. u.

absconsus : doublet tardif de *absconditus*, refait sur *abscondi*, forme de parfait qui s'est substituée à *abscondi*, attestée à partir de Sénèque.

absida, -ae f. : chœur d'une église, abside. Emprunt populaire, répandu dans la l. de l'Eglise, fait sur l'acc. gr. ἀψίδα, sans l'aspirée et avec passage à la 1^{re} déclin. *acti*, où Servius note *abolescit* : *abolebitur*. *Et usus est noctuus forma cum opus non esset* — *Aboleō*, -lēscō

ont formé couple antithétique avec *adolēscō*, *adolēō* que l'étymologie populaire avait rapprochés (cf. *adolēō*) ; et on peut se demander si ce n'est pas le sens de « aigüre » donné à *adolēō* qui a amené la création de *aboleō* ; cf. Ernout, Philologica, I, 53 et s. Il y a de cas à faire dans la glose *oléri*, *deleri*, CGL V 544, 23; 316, 5; 377, 2; *oléri*, qui n'est pas autrement attesté, a peut-être été tiré arbitrairement de *aboleō*. Dans les gloses, les verbes en -scō étant devenus pour la plupart transitifs, *adolēscō* est confondu avec *aboleō* et traduit ἀπαλεῖσθαι.

Le sens et la forme obligent à rapprocher : *aboleō*, *aboleū* — peut-être *dēleō*, *dēlēō* — *adolēscō* (ainsi, parce que *adolēō* [ave perfectum *adolēū*] est un autre verbe) — *inolēscō*, *inolēū* — *exolēscō*, *exolēū*. — Ce groupe est, d'autre part, inséparable de *alō*, *alū* — *ind-olēs*, *prolēs*, *sub-olēs* — *altus*. Le sens particulier de chacun des mots du groupe de *aboleō*, etc., est déterminé par le préverbe. Mais il y a une formation commune en -ē- qui donne à tous ces verbes un caractère propre en face de *alō*. — Il a été émis des opinions autres ; de *aboleō*, on a rapproché gr. ἀλε- dans ἀλλα, ἀλεα ; depuis Priscien, on a coupé *dēleō* en *dē-leō*, cf. *lētum*. Mais la structure dans *dē-leō* en face de *lētum* n'est pas claire ; *lētum* est à rapprocher sans doute de gr. ἀλε-. Le mieux semble être de ne pas rompre le groupe de *aboleō*, etc. — Pour l'étymologie, v. *alō*.

abolla, -ae f. : « manteau », de laine grossière, épais et double, dont se couvraient les soldats et les paysans, et que certains philosophes portaient par affectation. — Attesté depuis Varron. Origine inconnue. La forme grecque tardive ἀπόλλα semble être une transcription du mot latin ; de même aussi le mot cité par Hésychius : *ἀπόλλει* : περισσολι ὄντο Σωκλῶν.

abominō : v. *omēn*.

aboriginēs -um m. pl. : les « autochtones », ou premiers habitants du Latium et de l'Italie dont les rois légendaires sont Latinus, Picus, Saturnus, Faunus.

Souvent expliqué comme dérivé de *ab origine*, comme de *pede plānō* « de plain pied » est dérivé dans le cod. Theod. *pedeplāna* « les lieux qui sont de plain pied », de *ā manē* est dérivé *āmanuēnsis* « écrire, secrétaire », etc. Mais l'emploi comme nom propre par les historiens (Gaton, Salluste, Tite-Live) laisse à penser qu'il s'agit

peut-être d'un nom de peuple ancien, déformé par l'étymologie populaire.!

abracadabra : mot magique (Seren. Sammon. 935). V. Axel Nelson, Eranos Rudbergianus, 326 et s. Cf. *Abrazas*.

abrotronum, -i n. (-tonus m.) : aurone. Emprunt au gr. ἀπότονον, conservé plus ou moins altér dans les l. romanes. M. L. 39; B. W. s. u.

absconsus : doublet tardif de *absconditus*, refait sur *abscondi*, forme de parfait qui s'est substituée à *abscondi*, attestée à partir de Sénèque.

absida, -ae f. : chœur d'une église, abside. Emprunt populaire, répandu dans la l. de l'Eglise, fait sur l'acc. gr. ἀψίδα, sans l'aspirée et avec passage à la 1^{re} déclin. *acti*, où Servius note *abolescit* : *abolebitur*. *Et usus est noctuus forma cum opus non esset* — *Aboleō*, -lēscō

ont formé couple antithétique avec *adolēscō*, *adolēō* que l'étymologie populaire avait rapprochés (cf. *adolēō*) ; et on peut se demander si ce n'est pas le sens de « aigüre » donné à *adolēō* qui a amené la création de *aboleō* ; cf. Ernout, Philologica, I, 53 et s. Il y a de cas à faire dans la glose *oléri*, *deleri*, CGL V 544, 23; 316, 5; 377, 2; *oléri*, qui n'est pas autrement attesté, a peut-être été tiré arbitrairement de *aboleō*. Dans les gloses, les verbes en -scō étant devenus pour la plupart transitifs, *adolēscō* est confondu avec *aboleō* et traduit ἀπαλεῖσθαι.

Le sens et la forme obligent à rapprocher : *aboleō*, *aboleū* — peut-être *dēleō*, *dēlēō* — *adolēscō* (ainsi, parce que *adolēō* [ave perfectum *adolēū*] est un autre verbe) — *inolēscō*, *inolēū* — *exolēscō*, *exolēū*. — Ce groupe est, d'autre part, inséparable de *alō*, *alū* — *ind-olēs*, *prolēs*, *sub-olēs* — *altus*. Le sens particulier de chacun des mots du groupe de *aboleō*, etc., est déterminé par le préverbe. Mais il y a une formation commune en -ē- qui donne à tous ces verbes un caractère propre en face de *alō*. — Il a été émis des opinions autres ; de *aboleō*, on a rapproché gr. ἀλε- dans ἀλλα, ἀλεα ; depuis Priscien, on a coupé *dēleō* en *dē-leō*, cf. *lētum*. Mais la structure dans *dē-leō* en face de *lētum* n'est pas claire ; *lētum* est à rapprocher sans doute de gr. ἀλε-. Le mieux semble être de ne pas rompre le groupe de *aboleō*, etc. — Pour l'étymologie, v. *alō*.

absida, -ae f. : « manteau », de laine grossière, épais et double, dont se couvraient les soldats et les paysans, et que certains philosophes portaient par affectation. — Attesté depuis Varron. Origine inconnue. La forme grecque tardive ἀπόλλα semble être une transcription du mot latin ; de même aussi le mot cité par Hésychius : *ἀπόλλει* : περισσολι ὄντο Σωκλῶν.

abominō : v. *omēn*.

absurdus, -a, -um : discordant. Sens voisin de *abonus* auquel il est joint par Cic., De Or. 3, 41, *uox... quasi extra modum abona atque absurdia*. De là : hors de propos (qui n'est pas dans le ton, *aliēnus*), absurde. Cf. ἀτυχία, ἀτυχός ; skr. *apasvara*. — Ancien, usuel. M. L. 50.

Dérivé : *absurdūās* : dissonance (l. grammaticale, Priscien), et (b. lat.) absurdité.

De *ab-sur-do-s. V. *susurrus*.

abundō : v. *unda*.

abyssus, -i f. : gr. ἀβύσσος « abîme ». Non attesté avant Tertullien. A passé par l'intermédiaire de l'Eglise sous une forme savante dans les l. rom. avec un doublet populaire **abisnus*, d'après les mots en -ismus ; cf. M. L. 31 et 56; B. W. s. u.; et en irl. *abis*, brit. *affrys*.

De v. *atque*, sous *at*.

acanumarga (a^canūmarga), -ae f. : espèce de marne pierreuse, Plin. 17, 44. Mot celtique ; cf. *Acaunus*, nom de lieu chez les Nantuates.

Acca : terme du langage enfantin désignant la main, cf. skr. *akkā*, gr. Ἄκκα « mîter Cereris ». De même que ce dernier, employé comme nom propre, et passé dans la légende, y a désigné la mère nourricière de Réminus et Romulus, femme de Faustulus, et mère des douze frères Arvales, *Acca Larentia*, peut-être d'origine étrusque, à qui on offrait des fêtes : *Accalia*, *Larentalia*. Cf. aussi *Acca*, *Accua*, -caus (pélignien), *Accius*, etc. Même gémination de consonnes que dans *abbō*, *anna*, etc. V. Frisk, Gr. et. Wört., s. u.

acecia, *acecia*, -ae f. (Ital.) : bécasse. Mot tardif, sans doute étranger. M. L. 66.

accendō : v. *cand(e)bō*.

accersō : v. *arcessō*.

Accherūns, -untis m. (acche- chez Plaute, ἀχέ- chez les poètes dactyliques à partir d'Ennius ; pour la gémination, cf. *brachium*) : Achéron. Emprunt au gr. Ἀχέπον par un intermédiaire étrusque ; pour la finale, cf. le type *Arrūns*, -untis ; la forme proprement latine serait **Acherō*, *ōnis*. V. Pasquali, St. etruschi 1, 291 et s.; Devoto, ibid., 2, 325 et s.

Dérivé : *accherunticus* (Plt.).

accidō : v. *cadō*.

accidō : v. *caedō*.

accipiter, -tris m. (f. dans Lcr.) : oiseau de proie, épervier ou faucon.

Dérivé artificiel : *accipitrō*, -ās, « lacerō » *Laevis*; *accipitrina* (scil. *manus*), « fūrātrix » Plt., Ba. 274.

Rapproché par étymologie populaire de *acciō*, cf. Isid., Orig. 12, 7, 55; et Caper, GLK VII 107, 8, *acciō*, *accipiter*, *non acceptor*. Le nom rustique est *tinnunculus*; cf. Col. 8, 8, 7, *genus accipitris*, *tinnunculum uocant rustici*. C'est *acceptor* qui est passé dans les langues romanes. Cf. M. L. 68 et *acceptōrūs* 69; et c'est de *acceptor* que dérive sans doute la forme *astur* (v. ce mot) qu'on lit dans un passage récent et interpolé de Firmicus ; et il faut renoncer à voir dans *astur* un emprunt au gr. ἀττέπλαξ (scil. ἀπότελ), influencé par *uoltr*. La forme tardive *acceptor* est influencée par *uceps*; v. B. W. sous *autour*.

Si l'on fait abstraction de l'influence de *acciō*, le mot *accipiter* est parallèle à *acupedius*. De même que *acu-pedius* rappelle gr. ἀκό-πονος, *accipiter* rappelle gr. ἀκό-πτερος (cf. Il. 13, 62), skr. ḍā-pu-patōn- « qui vole rapidement ». L'ō qui se trouve dans gr ἀκό-, etc., est conservé dans lat. *ōctor* (v. ce mot). La forme lat. *acu-* aurait le vocalisme zéro du type gr. βαρός, etc.; le ō de lat. *ōctor* représente un degré plein, normal au comparatif, tandis que lat. *acu-* aurait un a- issu de i-e. **ō* dont aucun correspondant n'a été signalé (l'élimination vient peut-être de ce qu'un conflit avec le groupe de *aceō*, etc., a été évité). — Quant à *-piter*, v. sous *pro-pterōs* et *petō*. — Pour le sens, cf. v. sl. *jas-trēbū* « autour » (chez Berneker, Sl. et. Wört., p. 32) dont le radical serait celui de lat. *ōctor*.

ācē ; **ācēbō**, **ācēdūs** ; **ācerbus** ; **ācēbōs** ; **ācēs** ; **ācer**. La racine *ācē-* est piquant, aigu, pointu ; a servi à former des mots dont le sens propre ou dérivé, physique ou moral, est demeuré en général proche du sens original.

1^o Tout d'abord une série de mots s'appliquant aux sensations du goût : *aceō*, -ēs : être aigu ou acide (déjà dans Caton), *acēscō*, -is, (ex-) : s'aigrir ; et *acor*, -ōris m. (Colum., Pline), *acidus* (déjà dans Plt.), *acidulus*, -la (M. L. 104, 105; fr. *oseille*, B. W. s. u.); dérivés tardifs *acidō*, -ās, *acidūtās* f. (d. λ. Marcellus), *acidūa* f. « aigreur d'estomac » (Marc., Anthim.), *acidūnicus*.

ācētūm, -i : vinaigre (M. L. 98), peut-être neutre substantifé d'un adj. **acētus* qui serait à *aceō* comme *exo-*

lētūs à *exolēscō*, etc. Passé en germ. : got. *akēt*, *akeit*, ags. *eced*, m. h. a. *ezzik* « Essig » (de **acētūm*), et de là en v. sl. *očit*; en irl. *acat*. — D'où *acētō*, -ās « s'aigrir » (très tardif) ; *acētābulūm* : vinaigrier, puis mesure contenant le quart d'une hémine ; puis toute sorte d'objets rappelant par leur forme le vinaigrier ; *acētārium* : salade, ou mets préparé au vinaigre ; **acēteus* M. L. 97 b.

acerbus : aigre, sur (souvent de fruits mûrs), cf. Serv., ad Ae. 6, 429, *quos (sc. infantes)... abstulit atrides et funere mersit acerbo* : *acerbo*, *immature*, *translatio a pomis*, cf. Thes. I 368, 5 sqq. Au sens moral, fréquent, « prématûr » et surtout « amer, aigu » et « cruel » ; *mala acria atque acerba* dit Plt., Ba. 628; cf. Cic., Brut. 221. Ancien, class., usuel. M. L. 94; celt., gall. *agarw*, irl. *acar*. De là : *acerbiās*, et à l'époque impériale *acerbō*, -ās, *exacerbō*; *acerbiūdō* (Gell.). Semble formé comme *probus*, *superbus*.

2^o Des mots désignant la pointe : *aciēs*, -ei f. (dérivé en -yē, cf. *glaciēs*) : pointe, faculté de pénétration (sens physique et moral), en particulier « faculté de pénétration du regard », et par métonymie « organe qui possède cette qualité, pupille » et même « œil ». Dans la langue militaire *aciēs* désigne le « front » d'une armée, la « ligne de bataille » considérée comme comparable au fil d'une lame (cf. *cuneus* et son opposé *forfex*; *serra*, *globus*; sur ces termes v. Kretschmer, Glotta 6, 30), et par extension le « combat » lui-même. — Ancien, usuel. Les représentants romains sont rares, v. M. L. 106-107.

aciēris : mot de gloss., *securis aereis qua in sacrificiis utebantur sacerdotes*, P. F. 9, 7. Cf. *acisculus* (ou *asciculus* de *ascia* ?) ; la forme est douteuse) : instrument de lapidaire, dolabre ; *acisculārius* (et *exaciscūlā*, -ās). Le rapprochement de *portisculus*, lui-même obscur, n'en-seigne rien.

acīciārium n. : *ferrum durum* (Gloss. ; *acciārum* Orib.), M. L. 103 (et **aciāle* également passé en germanique).

acus, -ās f. : aiguille (et « aiguille de mer » *βελόνη*).

— Ancien, usuel. Les l. rom. attestent une flexion *acus*, -ōris, et des formes de diminutifs, *acula*, *acīcula* et *acīculā* (d'où *acūculārius*?), *acūcella*, cf. M. L. 130, 120, 121, 123, 119, 118. A *acus* se rattache *aciā* (sans rapport avec *aciēs*, cf. *auus/auia*, etc.); aiguillée de fil, ital. *accia*, M. L. 102. Cf. *ab acīd* et *ab acīu* qui correspondent à notre « fil en aiguille ». De *acus* dérivent *acūd*, -ās : aiguiseur (sens physique et moral) et *exacūd* ; *acūtūs*, M. L. 135 (panroman, sauf roumain ; irl. *acūt*), *acūtūs*, *bisacūtūs* (M. L. 1122, cf. fr. *besaiguē*) ; et, tardif, *acītō*, -ās et *exacītō*; *acūtēn* : pointe, percant (sens physique et moral), a servi aussi à traduire le gr. ἀκή, M. L. 128; *acūminō* (ex-), -ās; *acūtūs* (sc. *clātūs*) : clou. De *acūtūs* : *acūtūia*; *acūtō*, -ās, panroman, sauf roumain, M. L. 133-134, *acūtīdō* (gloss.). Sur la valeur substantivante de *acūtūs*, v. Sofer, p. 82.

acū- : premier terme de composé dans *acipēser*, *acū-dēns* (= ὀξύδονε?), -pēs, -pedius ; et *acūpīctūs*, *acūpīctūra*, tardifs.

aculeus m. (aculea f., bas lat.) : aiguillon, épine, et *aculeītūs*, M. L. 125-127. Les formes romanes supposent aussi *aqūleus*, *acūleō* (Gl. Reich.), **aculeāre*, v. M. L. s. u. Cf. pour la formation *equos/eculeus*. Cf. B. W. sous *églantier*.

3^o Un adjectif à voyelle longue : *ācer*, *ācīris*, *ācē* : aigu, pointu ; et en parlant du goût « piquant ». Pline 15,

ent ; d'où l'accusatif) ; se dit comme *ab* de l'espace et du temps. Distingué de *in*, comme *ab* de *ex* ; cf. Diom., qui reproduit l'enseignement de Varron), GLK I 445, « *ad* » et « *in* » *quae et ipsae non unum idemque significant, quia in forum ire est in ipsum forum intrare, ad forum autem ire in locum foro proximum* ; ut « *in ibunal* » et « *ad tribunal* » *uenire non unum est, quia ad ibunal uenit litigator, in tribunal uero praetor aut iudex*. Pl., Cap. 43, *reducemque facit liberum in patriam ad atrum* ; Titus, Or., p. 204, *inde ad comitium uadunt... inueni in comitium*. Toutefois, comme le note Probus, GLK IV 150, 9, il y a des cas où la distinction entre *ad* et *in* est peu sensible ; cf. Thes. I 485, 25 sqq.

Lucilius, 1134, distingue *ad* et *apud* : *sic <item> apud et longe ali[u]d est, neque item ualeat ad se : | intr nos sociat ad se, tenet int[er]us apud se* ; et Servius, Ae. I 24, *apud semper in loco significat; ad, et in loco et ad locum*. Du sens de « dans la direction de, vers » sont issues diverses acceptations dérivées, ainsi : « en vue de, pour » *aptus, natus, idoneus ad* ; « auprès de, c.-à-d. en comparaison de, en proportion de » ; « approchant », d'où « environ » (par ex. dans l'emploi avec un nom de *nombre homines ad centum*) ; « à l'image de, en ce qui touche à, concernant » ; sens qui a dû naître de locutions comme *nihil ad rem attinet*, puis, par abréviation, *nihil ad rem* ; et le souvenir du verbe s'étant perdu, *ad* a pu s'employer dans une phrase comme : *ita ad Capuam res [les affaires concernant Capoue] compositae consilio ab omni parte laudabili*, T.-L. 26, 16, 11.

Comme préverb, *ad* marque l'approche, la direction vers, et par suite le commencement d'une action (cf. Barbelenet, dans Mél. Vendryes, pp. 9-40), aussi est-il assez fréquemment joint à des inchoatifs : *ed/ades; uenio/adeniū; and/adamō* « je m'empêche de » ; *ad-lescō* « je grandis ». Même sens dans les adjectifs composés : *uncus/aduncus; edō/adēsus « entamé »*. Il exprime aussi l'addition : *do, addō; iungō, adiungō* ; d'où provient sans doute le sens intensif signalé par Aulugelle 6, 7, 5, *quod 'ad' praeuerbium tum ferme acueretur, cum significaret entram quam intentionem nos dicimus, sicut 'adflare', et 'admodum' et 'adprobe'* dicuntur. Cf. aussi *aprimē, adaugeō*, etc. Enfin, il semble que *ad* serve à exprimer parfois un sens moyen ; mais cette valeur est beaucoup moins nette ; cf. Barbelenet, loc. laud.

Comme *ab*, *ad* se joint à des adverbes de lieu marquant un mouvement vers un but : *adeō, adhuc* (cf. *abhine*). Par extension apparaît à basse époque *adubi*, toujours avec le sens temporel, M. L. 204. *Ad* a servi, en outre, à renforcer d'autres formes adverbiales ; cf. *adpost, ad presum, ad prope, ad retro, ad satis, ad semel, ad subito, ad supra, ad tenus, ad trans, ad uix*, M. L. s. u., et des formes verbales dont le préverb s'était affubli ; v. F. Thomas, *Recherches sur le développement du préverb latin « ad »*, Paris, 1938.

Dans bien des cas, l'emploi de *ad* et de l'accusatif était voisin de l'emploi du datif ; et, dès le début de la tradition, des verbes marquant les mouvements, tels que *mittere, adferre*, etc., se construisent des deux façons, suivant que l'on considérait soit à l'intention de qui l'action était faite (datif), soit vers qui elle était dirigée (*ad* et accusatif). Souvent, la distinction était fuyante. D'autre part, certains composés verbaux en

étaient construits avec la préposition, e. g. *accommodare ad*, sans qu'une idée de mouvement fût impliquée. Aussi, dès le début de la tradition, *ad* entre-t-il en concurrence avec le datif : CIL I² 756, 7, *sei quod ad eam aedem donum datum donatum dedicatumque erit* ; Tér., Hec. 29, *Hecyram ad uos refero* ; et dans le prologue [sans doute postérieur à Plaute] de la Casina 22, *benigne ut operam detis ad nostrum gregem*. Par contre, on trouve en poésie des phrases comme *it clamor caelo*. Cet état de trouble a favorisé l'extension de l'emploi de *ad* aux dépens du datif. — Attesté de tout temps. Panroman ; M. L. 136.

L'osco-ombrien employait *ad*, de même que le latin, comme préposition, avec l'accusatif, et comme préverb : *ombr. -ar-* (postposé), et osq. *ad-*, *ombr. ar-*, *ara-* (préverb). L'osq. *adpud* répond, pour le sens, à lat. *quoad*. L'osco-ombrien a des formes élargies par -s (cf. *ab, abs*) : *osq. az hūrtūm « ad lūcum »* (table d'Agnone). Le traitement aberrant *ar-* de v. lat. *arūrsum*, etc., a des parallèles dans des traitements autres, mais aussi aberrants, de *d final* en ombrien, ainsi dans *ar-putrati arbitratū* ; pour un échange entre *d* et *r* à l'intervocalique, v. *cādūceus et meridiēs*. Hors de l'italique, *ad-* se retrouve en celtique, mais seulement comme préverb, ainsi v. irl. *ad-con-darc « j'ai vu »* (v. H. Pedersen, *V. G. d. kelt. Spr.*, II § 585, 1, p. 291), en germanique, got. *at*, etc., comme préverb, et aussi comme préposition accompagnée du datif souvent, et aussi de l'accusatif, en phrygien (*abēper, abēsor, dōquēvī*). Hors de ces quatre langues, *ad* ne se retrouve pas ; il y a ici un fait dialectal indo-européen ; toutefois, on peut se demander si, dans skr. *dcchā « vers »* et dans *ām. c* (suivi de l'accusatif ; même sens), il n'y aurait pas une forme apparentée à *ad*, avec une particule analogue à ce que l'on trouve dans gr. *ētē* et dans lat. *usque*. Le sens de lat. *ad, etu.*, est à peu près celui de gr. *προς, προτι* et *τον* et des mots correspondants en indo-iranien, en balte et en slave. — A en juger par v. h. a. *z-ougen* en face de got. *at-augjan « montre »*, peut-être aussi par lat. *dūcō* (v. ce mot) et *dōcēc*, il y aurait eu une forme **d-* qu'il serait possible de rapprocher de gr. *δε*, v. sl. *do* « jusqu'à », etc. ; de irl. *to-/do-*, et, par suite, du groupe de lat. *et*, etc. Mais ces rapprochements sont lointains et douteux. Cf. aussi Vendryes, Rev. Celt., 42, 401-403.

*adagiō, -ōnis f. (et *adagium, -i n.*) : v. *aiō*.*

adamās -antis (et *adamāns* par étymologie populaire qui le rapproche de *adamare* ; pour l'extension de la terminaison participiale, cf. *incīens, praegnāns*) m. : 1^{er} fer (ou métal) très dur, *solidoque adamante columnae*, Vg., Ae. 6, 552 ; 2^{er} diamant. Emprunt d'abord exclusivement poétique, puis répandu par la 1. de l'Église, au gr. *ἀδάμας*. Mais au sens de « fer dur » du nom grec s'est ajouté celui de *magnēs*, e. g. Plin. 37, 61 *adamas dissidet cum magnete in tantum ut iuxta positus ferrum non patiatur abstrahi* ; d'où fr. *aimant* à côté de *diamant*. Les formes romaines remontent à *adamas, *adimās* et **diamās*, M. L. 142, v. B. W. sous *aimant* et *diamant* ; l'irl. *adamaint à adamantem*. *Adamas* est le représentant phonétique attendu de *ἀδάμας*. Ce peut être la forme orale, tandis que *adamas* est une transcription savante, cf. *elephantus*. *Diamas*, d'après *διαφανής*, se comprend

mieux si **adimas* et *adamas* ont vécu côté à côté.

*adareā, -ēs (adarcē, -ēs) f. : écume de roseau, gr. *καλαμοχούρη*, plante parasite employée en médecine ; cf. Plin. 16, 167 ; 20, 241 ; 32, 140. Mot gaulois, mais sans doute passé dans Plin par l'intermédiaire du gr. *ἀδάρης, -ῆς*. V. Frisk, s. u.*

adasia : m. de gloss. — *ouis uetula recentis partus*. P. F. 11, 13 ; cf. CGL II 564, 18, *adasa* : *pro (l. pae?) senectute sterilis*. Non expliqué ; sans autre exemple.

adax, -acis m. : sorte de gazelle. Mot africain, signalé par Pline, 11, 124.

*adeō adv. : v. *eo*.*

*adeps (adipe), -ipis c. Le genre féminin semble avoir prévalu jusqu'à Celse et Columelle ; puis le masculin domine, cf. Thes. I 630, 13 sqq. : s'emploie aussi au pl. *adipes* ; un doublet *alipes* blâmé par l'app. Probi, et qui figure aussi dans les Gloses, cf. Ernout, *El. dial.*, p. 98, a survécu dans les langues romanes, M. L. 161 : graisse, et « terre grasse » ou « partie de l'arbre qui est pleine de sève ». — Ancien (Lucil., Varr.), technique et populaire. Formes romaines rares.*

Dérivés : *adipatus* (class.) : gras ; *adipalis, -peus, -pinus* (tardifs).

Se retrouve en ombrien *añipes*, *arepes « adipibus »*, également au pluriel collectif. Peut être emprunté à un dialecte italien, qui lui-même aurait emprunté le gr. *ἀλίπη* ; cf. les flottements qui apparaissent en latin même, dans *odor : oleō, seded : solium, etc.*

*adفات : v. *fatis*.*

*adminiculū (-clum Plit.), -In. : étaï, échafas, appui (matériel ou moral). Dérivés : *adminiculor* et *adminiculū* « étaier, appuyer, aider » ; *adminiculatō, -culabundus* (tardifs) ; *adminicula* « servante » (Ven. Fort.). — Ancien mot de la langue rustique ; usuel et classique. — Non roman.*

Terme technique d'étymologie incertaine ; mais le rapport avec le groupe de *mina* est plus probable que le rattachement à *moenia*.

*admissariū : v. *admittō* 'sous mittō'.*

*adoleō, -ēs, -ēūl, adulūtum (adultus dans les Gramm., cf. Thes. I 793, 41 sqq. ; *adolitus, adoleūtus* dans les Gloss.), -ēre : faire brûler, consumer par le feu. Appartient surtout à la langue religieuse ; n'apparaît dans la langue commune que chez les écrivains de l'Empire, surtout chez les poètes. Verbe rare, de couleur archaïque.*

Le sens de « faire brûler » est bien attesté, tant dans les textes que par les Gloses ; cf. Vg., B. 8, 65, *uerba-nasque adole pinguis* ; Ae. 3, 547 ; 7, 71, etc. ; et, entre autres, Festus, 190, 24, *Lacedaemonii in monte Taygeto equum uentis immolant, ibidemque adoleant, ut eorum statu cinius eius per finis quam latissime differatur*. C'est ce sens qui est conservé aussi dans l'indigitationum *Adolenda* et le composé *adolēfaciō* (Acta Aru. 16, a. 224). Toutefois, en raison de la rareté et du caractères technique du verbe, le sens ancien a cessé rapidement d'être compris, et l'étymologie populaire a rattaché *adoleō* à *adolecō*, l'opposant à *adoleō*, sur le modèle fourni par les groupes *adēs, abēs*, etc. Ainsi Servius, Ae. 4, 57, et Nonius interprètent *adoleō* par *auctius facere, augere*, et Tacite écrit, A. 14, 30, *captiuo cruroe adolere penates*. Inversement, *adoleō* semble avoir déterminé certains emplois de *aboleō* ; cf. Ernout, *Philologica*, I, 53 et s. Plus tard même, a été rapproché de *oleō « sentir »*.

Inchoatif : *adolēcō* (Vg., G. 4, 379). Ombr. : *ufetu « adolētum »* indique que l'o intérieur de *adolēt* serait un ancien o (en face de l'a de *altārē*). On rapproche souvent des mots germaniques isolés et tout différents, comme v. isl. *ylr « chaleur »*. V. *altāria*.

Aucun rapprochement sûr. Le mot ne semble pas attesté en dehors de l'italique.

adolēcō : v. *aboleō, alō*.

*ador, -oris n. : sorte de blé ; *farris genus*, P. F. 3, 19 ; *frumenti genus*, Non. 52, 20. La forme *edor* signalée par l'abrév. de Festus comme ancienne est sans doute une pure invention pour justifier l'étymologie « *ad edendo* ». Les grammairiens enseignent que l'o de *adoris* peut être long, ce qui est singulier. Priscien déjà s'en étonne, GLK II 236, 21. En fait, la longue n'est attestée que dans un seul ex. (Gannius cité par Prisc., loc. laud.) et dans le dérivé *adōreus* e. g. Vg., Ae. 7, 109, *instituuntque dape et adore liba per herbam*, où elle sert à éviter une suite de quatre brèves. Les autres passages où figure *adoris* ont l'o bref ; et *adōreus* peut être une licence métrique favorisée par l'étymologie populaire qui rapprochait *ador* de *adōrāre*, cf. Non. 52, 14 et Priscien, GLK II 236, 21. Mots rares et vieillis ; cf. Plin. 18, 81, *far quod adoreum ueteres appellauere*. Non roman.*

Le rapprochement, tentant, avec got. *atisk « ἀπόρης »*, v. h. a. *ezzesc*, se heurte à l'isolement du mot germanique ; gr. *ἀδόπη « barbe d'épi, pointe »* est loin pour le sens. V. Frisk, s. u.

*adōria (adōrea) f. : gloire ou récompense militaire. Térme rare et archaïque, qui repartait à basse époque. Les anciens, par étymologie populaire, le dérivent de *ador* « *quia gloriōsum eum putabant qui farris copia abundaret* », P. F. 3, 22, où de *adōrō*, e. g. Serv. auct., ad Ae. 10, 677, *ueteres adorare adloqui dicebant; nam ideo et adore (τία F) laus bellica, quod omnes cum gratulatione adloquebantur qui in bello fortiter fecit*.*

Sans étymologie. Il n'y a rien à tirer de la glose isolée *adōrat, triūmat*, CGL IV 483, 14, ni de Lyd., Mag. 1, 46, *ἀδωρότερος, βετρενολ, τίρονες* ; cf. 17 *ἀδωρότερος οἱ Πατροί τοὺς ἀπομάχους καλοῦσιν*.

*aduersus : v. *ueritō*.*

*adūlōr, -ēris, -ētūs sum, -ētī (doublet arch. et post-class. *adūlō*, cf. Thes. I 877, 58 sqq. : le déponent peut être analogue de *blandior*, comme la construction avec le datif : cf. Quintilien, I. O. 9, 3, 1, « *hūc* » non « *hunc* » *adulor iam dicitur* : flatter, caresser. Le verbe semble avoir eu à l'origine un sens concret, comme le gr. *οὐφει*, et *adore* (τία F) *laus bellica, quod omnes cum gratulatione adloquebantur qui in bello fortiter fecit*. S'est en-*

acra

aera, -ae (ēra) f. (sans doute pluriel de *aes*, *aeris* considérée comme un féminin singulier) : 1^o nombre, chiffre (sens qu'avait le n. pl. *aera*, cf. Cic. ap. Non., 193, 11, *soles, si aera singula probasti, sumnam... non probare?*) ; 2^o « ère », d'où irl. *aer*. — Mot de basse époque. V. Kuubitschek, *Grdr. d. antiken Zeitrechnung*, p. 77 ; et Sofer, p. 116. M. L. 241.

aera, -ae f. : ivraie, mauvaise herbe, dans Plin. 18, 155. Transcription du gr. *ἀρπα*.

aerānis : v. *aes*.

aerō, -ōnis (ērō, hērō, -ōnis) m. : panier, corbeille servant à porter et à monter des matériaux. Terme technique, dérivé sans doute de gr. *ἀρπω*, *ἀρπω*. Cf. peut-être *aerumna*, *aerumnula*. M. L. 2903. Dérivé : (a)erōnālis. I.

aerumna, -ae f. : souffrance, épreuve. *Aerumna* est défini par Cicéron *aeritudo laboriosa*, Tu. 4, 8, 18, et qualifié de *tristissimum uestibulum*, Fi. 2, 35. C'est un terme plus expressif que *labor* ou *dolor*.

Dérivés : *aerumnula* : *aerumnulas Plautus refert fūrū illas quibus religatis sarcinas uitatores gerebant... Itaque aerumnae labores onerosos significant; siue a Graeco sermone deducuntur. Nam alpīs Graece Latine tollere dicitur*. P. F. 22, 13 ; *aerumna*, *-nōsus* ; *aerumnūs* (Lcr.).

Comme on le voit parle diminutif, *aerumna* a dû désigner un faix, une charge, avant de prendre un sens moral (cf. le sens pris par le fr. *travail*, de bas latin *trīpaltūm* : instrument de torture formé de trois pieux) ; de là, *aerumnās ferre*, *gerere* (Ennius), *sustinere*, *leudre* ; *aerumna* *grauescit* (Lcr.). Il est archaïque et poétique ; et, en prose, il garde un cachet particulier. Toutefois, sous l'Empire, l'usage s'en raréfie dans la poésie (Vg. l'ignore), pour devenir plus fréquent dans la prose. On le trouve dans la Vulgate. Ammien l'emploie avec le sens de « défaite ».

Aerumna est généralement expliquée, d'après Festus, comme venant de *alpōvñi*, mais il n'y a pas d'exemple en grec d'emploi substantif de ce participe féminin. Un emprunt à l'étrusque n'est pas impossible, v. Ernout, *Philologica*, I, p. 33.

aeruscō, -are : quérander ; verbe archaïque (Liv. Andr.) cité par des glossateurs, notamment Festus, et par Aulu-Gelle, qui le rattache, par étymologie populaire, à *aes* : *aeruscō* : *aera undique*, i. e. *pecunias colligere*. P. F. 22, 23. Un dérivé *aeruscōtor* est dans Aulu-Gelle 14, 1, 2.

La forme rappelle un thème, de type unique en indo-iranien, plusieurs fois attesté dans les gāthā de l'Avesta, celui de *īasād* « je cherche à obtenir » ; pour la forme, cf. gr. *ἀρπάζω*. Il s'agit du dérivé d'un thème *aisos-ke/o-*, de la racine représentée par v. h. a. *eisōn* et lit. *ēskōt* « désirer » (avec le même procédé de dérivation qu'on observe dans lat. *aeruscāre*), arm. *ayc* « recherche » et par skr. *icchātē*, av. *īasātē* « (alternance *ais*-*is*-, comme dans *aemulus*, *imitor*?). L'iei de ombr. *eisōrēnt* « arcessent » est ambigu ; de quelque façon qu'on l'interprète, ce mot atteste l'existence de la racine en italique. Pour la forme, cf. *coruscāre*.

aes (anc. *ais*), *aeris* n. : « cuivre » et « bronze ». A. fac-

tum « bronze travaillé » et *a. infectum* « quod in massis est » ; *a. graue* « bronze au poids », première forme de la monnaie (cf. *per aes et libram*) remplacée par l'a. *signatūm* « bronze estampé » ; *a. candidum* « laiton ». — Ancien, usuel. — Spécialisé bientôt dans le sens « monnaie, argent », de là *aeridūm* « trésor public » ; *aes alienum* « argent d'autrui, dette », cf. Ulp., Dig. 50, 16, 213, 1, *aes alienum est quod nos alii debemus, aes suum est quod alii nobis debent* ; *obaerātus*, cf. Varr., L. L. 7, 105, et *aerātor* : débiteur (gl.) ; *aesculor* : amassé de la petite monnaie (tarif). Aussi le sens de « bronze » a-t-il finalement été réservé aux dérivés *aerānen*, *aerāmentum*, proprement « objet de bronze », cf. gr. *χάρχων*. *Aerāmen*, *arānen* est demeuré dans les l. romaines. M. L. 242. B. W. sous *airain*.

L'ancien adjectif dérivé est *dēnus*, *ahēnus*, issu de **ayes-no-s*, cf. ombr. *ahesnes* « ahēnus ». L'allongement de la seconde voyelle à la suite de l'annexion de l's (**aesnos* > **aēnus*) a eu pour conséquence le maintien de l'a initial, d'où *dēnus* en face de *aes* ; en latin comme en ombrien, ceci a été marqué par l'introduction d'un h purement graphique : *ahēnus* (cf. *ahala*, etc.). L'étrangeté de la forme a frappé les érudits, cf. Serv. Ae. 1, 357, *solutio dicenda est quomodo dicimus aena* (l. *aera?*) et *aēna*. *Hoc autem solum huiuscemodi uestibulum in Latio inuenitur*. Sous l'influence du type en -*eus* des adjectifs indiquant la matière, on a fait *a(h)ēneus* ; cf. *terrāneus*. La dérivation *aes* | *a(h)ēnus* était inintelligible en latin ; d'après *ferrum* | *ferreus*, etc., sur le thème *aer* du génitif a été créé l'adj. *aereus*, non attesté avant Varron. Virgile emploie conjointement la forme ancienne et la forme nouvelle, Ac. 1, 448-449 : *Aere cui gradibus surgebant limina nexaeque | Aere trabes foribus cardo stridebat ahenis*. De *aēnus* (*aēneus*) dérive *aēnātor* (*aēnātor*) « joueur de trompette ».

Autres dérivés : *aerātus* : bronze, *aerōtus* « πολύχαλ-λος », *aeridūs* « concernant le bronze, ou la monnaie, le trésor » ; et peut-être *aerānis* qu'on lit dans Isid., Or. 12, 1, 53, *ceruinus est color equi, quem uolgo gaura-nem dicunt. Aerenam idem uolgos vocat, quod in modum sūt aerei coloris* ; mais, dans le lib. Gloss., le mot est donné sous la forme *aeramen*, cf. Thes. s. u. et Sofer, 21 et s. M. L. 242 (ac- et **aramen*) ; *aerāmentum* (v. Löfstedt, Phil. Comm. 2. *Peregr. Aeth.*, p. 231) ; *aerāgo* (avec un doublet *aerīca*, -ae) : rouille de cuivre, vert-de-gris ; cf. *ferrūgō*, *lānūgō*, *rōbīgō* ; d'où *aerūgīnōsūs* ; les formes romanes remontent à *aerūgo* et *aerīgo* (ce dernier sans doute d'après *rōbīgō*) ; M. L. 243. Sur *aesculor* « χάρχω-λόγο », v. Samuelsson, Glotta, 6, 229.

Composés : *aēnōbarbus* : surnom de la gens Domitia, avec un vocalisme -o au lieu de i, étonnant, mais non sans exemple, cf. *Primogenia* (influence du type grec en -o? ; cf. Stolz-Leumann, *Lat. Gr.* 5, p. 248). — En outre, nombreux composés poétiques en -*aerī* traduisant pour la plupart des adjectifs grecs en *χάρχω* : *aerīcē-pāns χάρχωρος* ; *aerīpes χάρχωποι* ; *aerīsonus χάρχω-κτος*.

Un verbe *aerādērō*, -as « taxer, évaluer en argent » est également attesté, avec son dérivé *aerādītō*, dans la basse latinité. Pour *aestumō*, v. ce mot.

Ce nom indo-européen du « cuivre » ou du « bronze » est aussi conservé en germanique : got. *aiz* (gén. *aizis*), etc., et en indo-iranien : skr. *dyah* (gén. *āyasyah*), av. *ayō*

(gén. *āyāhō*). Ainsi que le pense M. Niedermann, *aes* repose sans doute sur **ay(o)s*, avec syncope, comme *rūs* sur **rew(o)s*.

As à les deux sens « cuivre » et « bronze » (cf. Plin. 34, 1 *aeris metallū*). Le nom du « cuivre » *cuprum* n'apparaît que tardivement ; v. ce mot.

aesculus, -i (aesculus, esculus) f. : variété de chêne, peut-être celle qui produit le gland doux, qui diffère du *quercus*, du *rōbur* et de l'*īlex*. Ce serait le *Quercus Far-netto* d'après P. Fournier. Attesté depuis Veranius. Rattaché à *esca* par étymologie populaire, cf. Isid., Or. 17, 7, 28 ; et *esculentus*. Conservé en ital., M. L. 244. Celt. : irl. *escal*.

Dérivés : *aesculeus*, *aesculinus*, *aesculneus* (pour la formation, cf. *populus* : *populnus*, -*eus*) ; *aesculētūm* : chênaie ; nom d'une place de Rome, cf. Varr., L. L. 5, 152 (*esculetūm*).

Le rapprochement avec gr. *ἀλύκωψ* « sorte de chêne » et avec v. h. a. *feih*, v. isl. *eik* « chêne » ne se laisse pas préciser. Mot méditerranéen ? Cf. H. Schuchardt, *Die roman. Lehns. i. Berber.*, p. 16 et s., et Bertoldi, *Ling. star.* 2, p. 191, qui rapprochent *herb. ikśir*, basq. *eskur*, gr. *ἀρκός* (v. Frisk, s. u.).

aestās, -ātis f. ; *aestus*, -ās m. Cf. *aedēs*. *Aestās* semble issu par haplographie de **aestitās*, comme *honestās* de **honestitās*, cf. *honestus*. La parenté des deux termes était sentie des anciens, « *ab aestu aestas* » dit Varr., L. L. 6, 9. La langue les a différenciés dans l'emploi, bien qu'à l'origine ils aient désigné l'un et l'autre une chaleur brûlante :

1^o *aestās* : été. — *est pars anni, aestus calor [temporis]. Aestus a nimis calore nomen accepit, aestas nomen non amittet (l. amittit?), etiam si temperata est*, GLK VII 521, 21. De là *aestius* « d'été » (de **aestitūs*) et au n. pl. *aestīa* : quartiers d'été (opp. à *hibernā*) ; *aestīo*, -ās ; *aestīālis*. — Ancien, usuel. M. L. 245, 248.

2^o *aestus* : chaleur brûlante, provenant d'une substance enflammée, notamment du soleil ; comporte souvent une idée d'excès : *cui dubium est quin, si aestus malum est, et aestuare malum sūt* Sén., Ep. 117, 18.

L'agitation des flots de la mer peut être comparée au bouillonnement produit par la chaleur, et l'écume des flots à l'écume qui se forme sur un liquide bouillant. Aussi *aestus* a-t-il désigné l'agitation des flots (cf. Serv. auct., Ac. 11, 627, *aestus proprius est maris incerta com-motio*), la marée, les courants marins, et finalement la mer. Cf. Pacuv., *Trag.* 416, *feruit aestu pelagus* ; Varr., L. L. 7, 22, *quod in fretum saepe concurrat aestus atque effervescat*. *Aestus* a pris aussi un sens moral de « bouillonnements de l'âme, trouble, fureur ». — Ancien, usuel.

Dérivés : *aestās* (*aetitās*), Lex XII Tab., cf. osq., aita-teis « *aetātis* », pél. *aetatu* « *aetātē* », formes peut-être empruntées au latin ; sur la dérivation, voir plus bas) : âge, vie (au sens de « temps à vivre ») *aere aetātem*. Aussi « période de la vie » : *aetātēs hominis* (cf. en fr. l'âge viril) ; *aetātula* : âge tendre. Puis « génération » ; et « époque, temps ». — Terme courant qui tend à remplacer *aeuom*. Panroman, sauf roumain. M. L. 251. Certaines formes romaines supposent encore *ae(u)iās*, *ae(u)iās* (cf. *iuentus* et *iuentā*).

aeuinternus, puis *aeternus* : qui dure toute la vie, éternel (opposé à *mortalis*, cf. g. Cic., Ac. 2, 124). De là : *aeternūtās* peut-être créé par Cicéron ; gr. *αἰώνιός* (Gl.) ; *aeternō*, -as (Varr.), *coacternūs* (lat. eccl.). Le suffixe de *aeternūs* se retrouve dans *hesternus*, *sem-piernus*, et rappelle les formations analogues : *diur-*

prix ou la valeur de, estimer (à) ; *parui*, *magni aesti-mare* « estimer comme étant d'un petit, d'un grand prix » ; *item aestimāre*. Par suite, « faire cas de » ; puis, par affaiblissement de sens, « juger, penser » (comme *arbitrōr*, *cēnsoō*, *putō*, *reor*, tous verbes qui avaient aussi à l'origine un sens technique, concret et fort). Un rapport avec *aes* a été senti par les anciens ; cf. P. F., 23, 1, *aestimata poena ab antiquis ab aere dicta est, qui eam aestimauerunt aere, ouem decussis, bouem centussis, hoc est decem uel centum assibus*. — Ancien, usuel. M. L. 246.

Les dérivés de *aestimō* n'appellent pas de remarque, sauf *aestimabilis*, création de Cicéron pour rendre le terme stoïcien grec *ἀξιωτός*, et le mot technique *aestimūm* (-*nia*) « estimation ».

Le composé *existimō* (attesté depuis Plaute) et ses dérivés ont seulement le sens de « juger, estimer ». Les l. rom. attestent aussi **adaestimo*, M. L. 139.

L. Havet, MSL 6, 18, a expliqué *aestumō* comme étant un dénominal de **ais-temos* « celui qui coupe le bronze » et rapproché l'expression juridique *per aes et libram expendere atque aestimare*. Mais la racine **tem-* « couper » n'est pas représentée en latin. Aucune des autres explications proposées ne comporte un commencement de preuve.

aetās : v. *aevus*.

aethōr, -ēris n. : éther, puis « ciel ». Emprunt savant, déjà dans Ennius, A. 472 (acc. gr. *aethera*) au gr. *ἀέριον*, d'où *aetherius*. Irl. *ader*, *ethiar*. V. *aēr*.

aēus m., *aēcum*, -i n. : « temps » considéré dans sa durée, par opposition à *tempus*, qui désigne, tout au moins à l'origine, un aspect ponctuel de la durée. De là des acceptations particulières, étendues ou restreintes, de *aēus* : 1^o durée de la vie, âge, génération ; 2^o éternité.

Le genre masculin est attesté chez les auteurs archaïques (Plt., Poe. 1187 ; Lucr. 2, 561 ; 3, 605) ; c'est aussi celui de gr. *ἀέρων*, de got. *aīrs* ; il correspond à une conception « animée » de la durée ; le triomphe du neutre *aeuom*, qui est également ancien, a pu être favorisé par l'influence de *tempus*. Terme archaïque, conservé à l'époque impériale par la langue écrite, surtout poétique, et qui, à basse époque et chez les écrivains ecclésiastiques, a été remplacé partiellement par *saeclum*, qui a servi à traduire *ādōv* (v. *saeclum*). Pas de pluriel. Non roman.

Dérivés : *aetās* (*aetitās*), Lex XII Tab., cf. osq., aita-teis « *aetātis* », pél. *aetatu* « *aetātē* », formes peut-être empruntées au latin ; sur la dérivation, voir plus bas) : âge, vie (au sens de « temps à vivre ») *aere aetātem*. Aussi « période de la vie » : *aetātēs hominis* (cf. en fr. l'âge viril) ; *aetātula* : âge tendre. Puis « génération » ; et « époque, temps ». — Terme courant qui tend à remplacer *aeuom*. Panroman, sauf roumain. M. L. 251. Certaines formes romaines supposent encore *ae(u)iās*, *ae(u)iās* (cf. *iuentus* et *iuentā*).

aeuinternus, puis *aeternus* : qui dure toute la vie, éternel (opposé à *mortalis*, cf. g. Cic., Ac. 2, 124). De là : *aeternūtās* peut-être créé par Cicéron ; gr. *αἰώνιός* (Gl.) ; *aeternō*, -as (Varr.), *coacternūs* (lat. eccl.). Le suffixe de *aeternūs* se retrouve dans *hesternus*, *sem-piernus*, et rappelle les formations analogues : *diur-*

nus, nocturnus, hibernus, hodiernus, modernus, qui servent également à l'expression du temps.

D'après *mortalis*, la langue de l'Église a créé *acternalis* (déjà signalé par St. Augustin), qui a remplacé *acternus*. Les gloses ont aussi *actitaneus* : *qui in aeu durat; actaneus : ἡλεῖ; et à basse époque coactaneus traduit ὀμῆλει, συνῆλει. Composés : longaneus = ἥπαλος; grandaeus = μακραλον; grandeuitus.*

Le latin conserve ici, sous forme d'un dérivé en *-o* qui se retrouve dans *got. aīws*, le nom indo-européen de la « durée » (en général la « longue durée », la « durée sans limite »); ce nom était de la forme **āyu*; **yu-* et comporte des suffixes de dérivation variés. Le védique offre : *āyū* (masc.) « génie de la force vitale », avec les dérivés *āyuh*, gén. *āyūṣa* (neutre) « force vitale » et un locatif *āyuni* (même sens), ce qui est sans doute le sens le plus ancien du mot, si, comme l'a proposé M. Benveniste, BSL 33, p. 103. Il faut en rapprocher les mots du type *iuenis* (de **yu-uen-*), avec le degré zéro de la racine devant suffixe de dérivation, comme il est normal. L'Avesta a le neutre *gāthā*. *āyu* « durée »; les cas obliques sont, dans les *gāthā*, de la forme gén. *yaōs*, dat. *yaōi*, instr. *yaōā*; du datif *yaōi* (av. r. *yave*), employé adverbialement, est dérivé l'abstrait : *yaōātā* « perpetuitas »; l'emprunt arménien à l'iranien *yavēt* « toujours » et le persan *jaēd* « éternel » sont des dérivés du datif **yavai*. Le grec a, d'une part, *alōv* (alōvoc) « durée » et l'adverbien *alōv* « toujours »; et, de l'autre, les anciens locatifs de thème en *-es* : lac. *alēc*, l'hér. *dec*, hom. *alēi*, att. *āēl*; acc. v. att. *ālō*; la forme du datif-locatif de thème non pourvu d'un élargissement est attestée en éolien et en arcadien : lesb. *āi* (de **auF*), thess. *āv*, héb. *at*, arc. *āi* (le *au* de Milet doit être une survivance d'un parler antérieur à l'ionien); cf. la flexion avestique. C'est sur une forme adverbiale telle que ce **aiwi*, attesté par l'éolo-achéen, que reposent les dérivés lat. *actēs* et *actēnus*, qui ne peuvent guère s'expliquer par le substantif *aeuom*. L'adverbien *aiw* (dans *ni...* *aiw* « obdēctōr », *suns-aiw* « tōtōwōc », etc.) peut reposer sur **aiwi*; rien n'oblige à y reconnaître l'accusatif. Le grec *aiw* « alōv » n'a pas de correspondant exact dans les autres langues germaniques; ainsi l'on a v. h. a. *ēwa* (féminin); tout le germanique a des représentants adverbiaux du type *aiw* : v. isl. *ei*, *oe*, v. angl. *ā*, *ā*, v. h. a. *ād*; de cet adverbien est dérivé l'abstrait v. h. a. *ēwido* « éternité ». D'autre part, le gotique *a in aukudup* « *āc tōv alōvā* », cf. v. angl. *ēcē* « éternel ». L'irlandais a deux mots *dis* (dés), l'un neutre et thème en *-o* (gén. *dis* Sg. 63 b 5), l'autre masculin et thème en *-u* (gén. *desso*). L'un signifie « vie, âge », l'autre désigne les gens qui vivent; gall. *oes* f., « âge, vie », et *oed* m., « âge, moment »!

af : v. *ab*.

afanuae, -ārum f. pl. : sottises Ne se trouve que dans Apulée, Mét. 9, 10 et 10, 10.

Cf. *apinae*. M. Graur, *Mēl. ling.*, p. 18, suppose que le sens de *afanuae* est « chose embrouillée » et il en dérive le verbe *affanāre* « se donner de la peine » (it. *affanarsi*, v. fr. *ahancer*) que supposent les langues romanes; cf. M. L. 252. Sans doute tiré de *āc* *Āpāna*, locution grecque en jeu de mots avec *āpāvēc*, employée à propos de choses obscures (avec géménée expressive?); cf. Thes. s. u.

afer, -ra, -rum : africain, d'Afrique; *africus, -a, -um* : *africua*. Cf. M. L. 272.

afflatim : v. **fatis*.

africia, -ae f. : sorte de gâteau. Un ex. dans Arnobe 7, 24. V. Glotta 15, 274, et cf. M. L., 271.

afrūtūm, -I n. : transcription du gr. *ἀφροτόν* « spūmum », influencé par *dēfrūtūm*. Dérivé : *afrūtābulūm*. Mots de basse époque (Anthime, Gloss., Isid.).

agaga, -ae : entremetteur? Un seul ex. dans Pétr. 69. On trouve aussi dans les gloses *agagula* : *lenocinat, fornicator*. Provient-il d'un gr. **ἀγαγᾶ* d'après W. Heeraeus, Kl. Schr. 106, qui rapproche gr. *προσγάγως* « lénō ».

agāsō, -ōnis m. : écuyer, palefrenier; cf. P. F. 23, 18, *agasones equos agentes, i. e. minantes*. Les anciens le rattachent à *agō*, mais ce type de dérivation est sans exemple; *equīsō* semble formé d'après *agāsō*. Transcription d'une forme dorienne : *Ἡγήσων?* Archaique et postclassique; appartient à la langue vulgaire d'après Servius; sur ces formations en *-ō*, *-ōnis*, v. Cooper, *Wordformation in the roman sermo plebeius*, p. 54, et Fisch, *Die lat. nomina personalia auf -ō, -ōnis*. — M. L. 274.

age : v. *agō*.

agēsō, -ae f. (et *agēum, -i?*) : *uia in nauī dicta, quod in ea maxime quaque res agi solet*, P. F., 9, 24; — *uiae sunt uel loca in nauī per quae ad remiges horitator accedit*, Isid., Or. 19, 2, 4. De la *agētōr* : *hortatōr* (Gloss.). Un seul ex. dans Ennius, A. 492, en dehors des gloses. De gr. *ἀγέτης*; v. Ernout, *Élém. dialectaux*, p. 96.

ager, -grī m. : « champ », et par suite « domaine » (public ou privé, a. *pūblicus*, a. *priūtūs*), « territoire » (a. *Campānūs*). S'oppose à *urbs*, e. g. Enn., Tr. 112, *inter se sortiūt urbēm et agros, et à domus*. Spécialement « terre cultivée », cf. Serv., in G. 2, 412, *agros in cultos « rura » dicebant, i. e. siluas et pascua, « agrum » uero qui colebatur*. Les anciens rattachent *ager* à *agere*, cf. Varr., L. 5, 34, mais n'ont pas été sans voir la parenté avec *āpōcō*. — Usité de tout temps. Panroman (souvent dans des sens dérivés, cf. *campus*). M. L. 276.

Dérivés : *agellus*, M. L. 275 b, *agellūs*; *agellātūs* : petit fermier (tardif); *agrātūs* (*agrātis*, -is, tardifs) au f. pl. *agrātīas* : postes militaires dans la campagne, et *agrātēnsēs nāvēs*; *agrestis* (sans doute dissimilé de **agrestis*, cf. *terrestris*, v. ce mot), *siuestris*, *campes-*tris et sur lequel semble avoir été formé *caelētis*, M. L. 295; sur la déformation, très tardive, de *argestes* gr. *ἀργέτοντς* « vent d'ouest », en *agrestis*, v. Isid., Or. 13, 11, 10, et Sofer, p. 88; *agrātīcūm* : impôt établi sur les terres (cod. Theod.). Il n'y a pas de verbe dérivé de *ager*; *āgrō* est une formation unique et de basse époque (Marius Victorinus) d'après *peragrō*, verbe tiré de *per agrō* (ire, *ambulāre*). *Ager* est premier terme de composé dans *agricola*, etc., *agri-ōtūm* : *bryōnē* (Ps. Ap.), *agrimēnsor* calque du grec *γεωμētrēs*, *agripēta* = *χλωρōvōc*, mot de Cicéron.

Pour *peragrō*, *peragri*, v. ce mot.

Cf., avec la même forme et le même sens, ombr. *ager*, véd. *ārāt* « champ (non cultivé) », gr. *āpōcō* (la place du ton ne concorde pas en sanskrit et en grec), got.

akrs, ainsi chez Homère, p. 182 *ἄκροι πόλιν δὲ...* *lēvat ou α ἡροῦνόσφ πόλης*. Mais le mot est inconnu à l'iranien, au slave, au baltique, au celtique. L'arménien a *art* (gén. *artoy*), avec un *t* au lieu du *c* attendu. — Le nom i.-s. **agro-* désignait la « campagne », un terrain de parcours qui s'oppose aux endroits habités. Le grec désigne par *ἄγρος* ou *ἄγρότερος* un animal qui ne vit pas à l'état de domesticité; l'adjectif latin équivalent est *agrestis*, où apparaît sans doute (avec dissimilation) un suffixe dérivé de **-tero*, *-tro*.

agger, -ris m. — matériaux apportés ou entassés, amas de terre; d'où « terrasse, rempart, digue, route pavée, etc. », le sens variant suivant les emplois techniques. Terme surtout militaire et rural, attesté depuis Lucilius, peut-être postverbal tiré de *aggerō*, dont il serait l'ancien impératif de commandement substantif, comme *biber*, *biberis* m. : boisson » a été tiré à basse époque de l'expression *biber dare*, où *biber* est la forme syncopée de l'infinitif, v. Thes. II 1959, 40 sqq. Toutefois, *agger* pourrait être un composé du type *re-dūx*, etc. Cf. Eutychus, GLK V 481, 18, *aggero, -is... es quo uero nomen fit agger, et ab eo uerbum deriuatum aggero, -ās*. Le dénominatif *aggerō*, -ās a eu un composé *exaggerō*, -ās « entasser des terres » et, au sens moral, « exagérer, grossir »; de là *exaggeratō*, qui, dans la langue de la rhétorique, traduit *οὐδέποτε* et *δέλεουσι*.

L'existence de *agger*, attribué aux « *antiquissimi* » par Priscien, est douteuse; cf. Indog. Anz. 39, 32 et ALLG. 13, 37; l'accusatif *arginem* supposé par ital. *argine*, esp. *arcén*, cf. Meyer-Lübke, 277, et *Einf.* 3, p. 187, est de toute façon une forme récente, du reste obscure.

agilis : v. *agō*.

agina, -ae (les formes romaines attestent l'*i*) f. : chasse d'une balance; — *est quo inseritur scapus trutinae, i. e. in quo foramine trutina se uerit, unde aginatores dicuntur qui paruo lucro mouentur*. P. F., 9, 12; cf. Rich, s. u.

Féminin d'un adj. **aginūs*, dérivé de *agō* (cf. *coquō*, *coquīna*) au sens de « peser », proprement « entraîner le fléau de la balance », cf. gr. *ἄγω*, et les sens spéciaux de *exigō*, *exigūm* « pesée, balance », *exāmen* « curseur vertical ». Conservé dans un parler sarde, M. L. 282.

agīnō, -ās, -ārē (i. cf. *agina*) : « se démenir » (comme le curseur vertical oscille dans l'*agina*); un ex. dans Pétr., 61, *ēgī, agīnātū*. De *agīnō* a été tiré à basse époque un subst. postverbal **agīna* « effort, hâte » supposé par les langues romanes, cf. M. L. 281 et cf. aussi *agīnātōr* dans la glose de Festus.

agmen : v. *agō*.

agnā : « *pennatas in pennatasque agnas in Salīari carmine spicas significat cum aristis et alias sine aristis* », P. F., 231, 5. Lire *acna*?

Pour l'étymologie, v. *acus* (*aceris*).

agnus, -i m. (commun dans l'ancienne langue; pour indiquer le sexe on ajoute *mās* ou *fēmina*); le féminin *agnā* (cf. *āgvnā*, *āgvlc*), quoique déjà dans Caton, au témoignage de Priscien, GLK II 85, 5 et 257, 17, est relativement récent (cf. Thes. I 1361, 75 sqq.): agneau, agnelle. Usité de tout temps. M. L. 290; B. W. sous *agnau*. Souvent remplacé par des diminutifs, *agnulus*, *agnellus* (-a) [on attendrait **agellus*], qui aurait l'incon-

vénient de se confondre avec le dérivé de *ager*, M. L. 284; *agniculus*, -la, *agnicellus*, *agnicellulus*, ces derniers attestés à basse époque. Autres dérivés et composés : *agninus*, M. L. 287; *agnellinus*; *agnus* (Greg. Tur.); *agnile* (Gloss. d'après ouïe; cf. M. L. 286).

ambiegneus : vieil adjectif du rituel (*ambiegus*, *ambigus*); cf. Varr., L. L. 7, 31, *ambiegna bos apud augures quam circum aliae hostiae constituantur*; et P. F., 4, 26, *ambegni bos et uerbiz appellabantur, cum ad eorum ultraque latera agni in sacrificium ducebantur*; Fulg. Serm. ant. 6. Cf. *ambō*, *ambi-*.

V. aussi *auilus* et *aubulcus*.

Des deux mots indo-européens pour « agneau », l'un, celui que représente gr. *λαγόν*, *λαγός*, se retrouve en arménien et en indo-iranien (cf. *uerux*), l'autre, celui que représente gr. *ἄρνης*, de **ārvōc* < **agwnōs*, se retrouve dans *agnus*. A la différence des noms spécifiques, comme celui du « mouton » (v. *ouis*), les noms de jeunes animaux varient d'une langue à l'autre; l'agneau est le seul dont on ait des noms remontant à l'indo-européen. Les formes celtiques, irl. *an* et gall. *oen*, ont un *o* initial; sl. *agnēt* agniet offre une voyelle longue initiale, *ō ou *ā, le dérivé germanique représenté par v. angl. *ānian* « agneler » a un représentant d'un **kʷ* ou d'un **gʷʰ* intérieur, mais exclut un ancien **gʷʰ*. Ailleurs il y a des mots isolés, ainsi en germanique avec got. *lamb*, etc., ou en baltique avec lit. *eras*. Mot de forme instable, comme beaucoup de noms de ce genre.

agnuscastus : gattilier (Scrib., Plin.). Du gr. *ἄρνης* avec influence de *ārvōc* « pur, saint »; cf. all. *Keuschlamm*. V. André, *Lexique*, et Frisk, s. n.

agnō, -ōnis : v. le suivant, p. 16.

agō, -is, ēgī, ēctūm, *agētūm*, *agēre* (ancien optatif en *-s*, *āzīm*; et *adāzīnt*) : pousser devant soi (par opposition à *āduō*), qui signifie « marcher à la tête de, guider ». Ancien terme de la langue pastorale, cf. *agolūm* : *pastorale baculum quo pecudes aguntur*, P. F., 27, 7 (cf. gr. *ἀρέτη* : troupeau); Gaius, Dig. 50, 16, 235, *proprie dicimū agī ei qua animalia sunt* (opposé à *ferri* et *portātī*); Ov., F. 1, 324, *paris quia non uenient pecudes sed aguntur, ab actu | nomen Agonalem credit habere diem*. Cf. *agere predam*; *ferre agere*, qui a un correspondant dans le gr. *ἀρέτη* *zai* *ρέπετ*. Se dit aussi des hommes, avec le sens de « pousser, poursuivre, mener », et des choses : *agere uīneās, cuniculōs*. *Agō* s'emploie absolument dans le sens de « se diriger, avancer, aller » : Plt., P. C. 216, *quo agis?*, à côté de *Amp. 450, quo agis te?* et de *agor* dans Vg., Ae. 7, 384; cf. *agmen* « marche » et « armé en marche », classique, usuel; *agilis* « qui avance vite, agile, rapide » (conservé en roumain, M. L. 280), d'où *agilitās*, qui semble créé par Cicéron, cf. ad Att. 1, 17, 4; *āctūrius* (v. plus loin). C'est à cette valeur absolue qu'il faut rattacher l'emploi de *age*, seul ou renforcé de la particule *-dum*, *agedūm*, qui, comme le grec *ἀγε*, *ἀγε δῆ*, a une valeur exhortative : avance, allons. Bien que le pluriel *agītē*, *agītēdūm* soit attesté, *age* a pu être joint à un verbe au pluriel : *age... non est modo uerbum imperantis, sed hortantis aduerbiū adeo ut plerumque age facite dicamus*, et *singularem numerū copulemus plurali*, Serv., Ae. 2, 707. Sur cette valeur de l'impératif singulier, voir Wackernagel, *Vorles.*, I, p. 85, qui

Le nominatif sans désinence *ali-* sert de premier terme de composé à des formations pronominales et adverbiales auxquelles il donne ou dont il accentue la valeur indéfinie : *aliquis*, *-qua*, *-quid* « quelqu'autre que moi, quelqu'un » et ses adverbes dérivés : *aliquando*, *aliquamdi*, *aliquot*, *aliquoties*; *aliquantum*, M. L. 344 a; *aliquantisper*; *alicubi*, *alicunde*, *aliunde*.

aliuta adv. archaïque qui a conservé dans son second terme la forme *uta* (v. *ut*) correspondant à *ita*.

Alius est peu représenté dans les langues romanes, où *alter* en a pris la place; *aliquis* s'est maintenu à l'acc. *aliquem* et au n. *aliquid*; un composé de *aliquis*, **aliqūnus*, a eu une assez grande fortune; enfin, des formes adverbiales *alicubi*, *aliōquī*, *aliōrum*, *aliquandō*, *aliubi*, *aliunde* se sont maintenues sporadiquement. Cf. M. L. 315 b, 338, 339, 342, 345, 347, 349; B. W. sous *ailleurs*; et *aucun*, aussi sous *si*.

b) *aliēnus*, *-a*, *-um*, dérivé de *alius*, « qui appartient à un autre, d'autrui, étranger », correspondant au gr. ἀλλοτριος. S'oppose à *suus*, cf. *alies alienum*, ou, absolument, *alienum*; à *proprios*: *aliena uerba*. Peut être accompagné d'un complément précédé ou non de *ab*, « étranger à ». Par extension, du sens de « étranger » on passe aussi au sens de « hostile »: *aliena mēns*. De là : *alienō*, *-ās*, *-āre* (= ἀλλοτριω) « éloigner, rendre étranger » (avec tous les sens du mot français); dans la langue médicale, *alienātus* « aliéné », ses dérivés, et son composé *abaliēnō* = ἀπαλλοτριω. M. L. 339 a.

Aliēnīgena (et -genus) d'après *indigena*; *aliēniloquum*, latinisation savante de ἀλληγοπλα.

Aliēnus est conservé en sard et dans les langues hispaniques, M. L. 340. La formation de l'adjectif n'est pas claire; v. Stoltz-Leumann, *Lat. Gr.* 5, p. 224 : de **ali-inus* avec dissimilation?

c) *alter*, *-tera*, *-um* (rac. **al-* + suffixe de comparatif **-tero*, cf. gr. ἀλλέρος), a pris, d'après *alius*, la flexion des démonstratifs, gén. *alterius*, dat. *alteri* (osq. *altrei*). Mais le neutre est resté *alterum*. La langue populaire emploie le gén. *alteri* et le dat. *alterō*, *alterae*, cf. Thes. I 1730, 52 sqq. : « l'un des deux; l'autre (en parlant de deux) »; « l'un... l'autre » et « le suivant » (dans les comptes de temps, *diē alterō* « le lendemain », T.-L. 3, 33, 1, *anno trecentesimo altero quam condita Roma erat*). Souvent en corrélation avec *ānus*, dans le sens de « le second ».

Alter signifie souvent « un autre » par opposition à un individu déterminé, c. g. Lex XII Tab. ap. Gell. 21, 1, 12, *si iniuriam alteri facit*. Ce sens explique l'emploi du pluriel *alteri* dans un exemple comme Acc., Trag. 345, *quod misér est, clam esse censet alteros*, où *alteros* a le même sens que *ceterōs*. D'autre part, dès l'époque impériale, *alter* s'emploie comme *alius*, et concurremment avec lui, cf. Thes. I 1741, 35 sqq., de même qu'*alius* remplace *alter*, e. g. Carm. Epigr. 52, 6, *horum* (scil. *gnatorum duorum*) *alterum in terra linguit, alium sub terra locat*. Aussi *alter*, qui avait plus de corps, s'est-il substitué généralement à *alius* dans les langues romanes, cf. M. L. 382; B. W. s. u. Sur l'ensemble de l'évolution, v. Meillet, *lat. alter*, *Homenaje a M. Pidal*, p. 109 sqq.

Enfin, *alter* se dit souvent par euphémisme pour indiquer qu'une chose arrive autrement qu'elle ne devrait : *alter et pro non bono ponitur, ut in auguriis altera cum*

appellatur avis, quae utique prospera non est; sic aliter nonnumquam pro aduerso dicitur et malo, P. F. 6, 16.

De là : *alterō*, *-ās* : altérer, falsifier, M. L. 383; et le composé ancien *adulterō* « altérer, corrompre », puis spécialement « corrompre une femme », *adulterare matrōnās*, quelqu'un » et ses adverbes dérivés : *aliquando*, *aliquamdi*, *aliquot*, *aliquoties*; *aliquantum*, M. L. 344 a; *aliquantisper*; *alicubi*, *alicunde*, *aliunde*.

altera adv. archaïque qui a conservé dans son second terme la forme *uta* (v. *ut*) correspondant à *ita*.

Alius est peu représenté dans les langues romanes, où *alter* en a pris la place; *aliquis* s'est maintenu à l'acc. *aliquem* et au n. *aliquid*; un composé de *aliquis*, **aliqūnus*, a eu une assez grande fortune; enfin, des formes adverbiales *alicubi*, *aliōquī*, *aliōrum*, *aliquandō*, *aliubi*, *aliunde* se sont maintenues sporadiquement. Cf. M. L. 205 et 207, irl. *adaltair*; *adulteratiō* « altération »; *adulterinus* « faux »; *-a signa dicuntur alienis anulis facta*, P. F. 25, 26.

Autres dérivés et composés : *alternus* : alternatif, un sur deux; et ses dérivés, dont *alternitās*, terme de grammaire transcrivant le gr. ἀταλλάστης; *alternāmentum* (Claud. Mamer.).

altercō, *-āris* (et arch. *alterō*, *-ās*; la forme déponente est peut-être faite d'après *rizor*), sans doute dénominatif d'un adjectif **altercūs*, doublet de *alternus* (cf. *ūnicus*, *cānus* et *cascus*), verbe de la langue juridique, indiquant les propos que les plaideurs échangent et les dispositions qu'ils font tour à tour; d'où le sens de « se querelle, se disputer »; cf. Quint. 6, 3, 4, Cicero et in *altercationibus et (in) interrogandis testibus plura quam quisquam dixit facete*, et P. F. 6, 25, *altercatiō*: *iurgatio*. Tardifs : *altercābilis*, *-cātōrius*.

alterās, adv. arch. remplace par *aliās*; *altrimsecus* (encore en deux mots dans Plaute), puis *altrīnsecus* = ἀτέρωτος, arch.; *altrōuorūm* (arch.); *alteriās* : formation de basse époque sur le modèle de ἀτέρητης.

alter uter « l'un des deux, l'un ou l'autre », juxtaposé (correspondant, pour le cas de deux personnes, à *ali quis*) dont les deux termes se déclinaient à l'origine et qui a tendu à devenir un composé dont le second terme seul s'est décliné.

Le composé *alterplex* glosé *duplex* ne figure que dans Festus : création de grammairien?

Lat. *alius*, ombr. *arsir*, osq. *allo* fém. « alia » ont leurs correspondants dans v. irl. *ail*, got. *aljis*, gr. ἄλλος, tous mots signifiant « autre » par rapport à plusieurs. Le nominatif-accusatif neutre *aliud* est ancien, cf. gr. ἄλλο, got. *aljata*. On a une forme avec *l*, élargie par un suffixe, également en tokharien : *tokh. A ḥak m., ḥayak f., tokh. B ḥyek* « *alius quis* », cf. Pedersen, *Groupement des dial. i.-e.*, p. 26. Pour arm. *ayl* (gén. *ayloy*), l'explication par **aylos* n'est pas certaine. — En grec et en germanique, l'adjectif signifiant « autre » par rapport à un seul, et pourvu du suffixe **-tero*, a pour radical à un seul, et non *l*; on a ainsi got. *anþar*, gr. ἄτερος (qui a été altéré en ἄτερος en attique et en ionien, cf. Meillet, BSL, 68, p. 95) de **nteros*; ces adjectifs ont des correspondants en indo-européen oriental : lit. *an̄trās*, v. sl. *an̄trā* en indo-européen oriental. Mais la forme *alter* n'a de correspondant qu'en *ātōrū*. Mais la forme *alter* n'a de correspondant qu'en italien : cf. osq. *altrām* « *alteram* », *atrud* et *alterō*, « qui doit être un ancien » **al-tero*-; rien, en tout cas, n'oblige à partir de **ali-tero*-.

Cette formation italique tient sans doute à ce que l'italo-celtique, qui a largement tiré parti du radical *l* pour indiquer l'objet éloigné (v. *ille*), n'a gardé aucune forme claire du radical *n* de *sl. onū*, etc.; le celtique n'a non plus aucun représentant du groupe de got. *anþar*, etc. Inversement, l'indo-iranien, où *l* ser-

vait à désigner l'objet éloigné, n'a, en face de lat. *alius*, que le type à radical *n* : skr. *anyād*, etc. Le suffixe **-tero* a cessé de bonne heure d'être clair en latin : *uter* n'est plus analysable, non plus que *ceterō* et les formes analysables telles que *ul-te-riō*, *ci-te-riō*, etc., ont reçu le suffixe du « comparatif » latin; c'est ce qui fait que, en latin vulgaire, *alter* a pu aisément perdre sa valeur propre et céder à la pression qui résultait des formes telles que *alterius*, *alteri* substituées à *alius* (gén.), *alii* (datif) ambigus. — Quant à *ali-* de v. lat. *alid* et de *ali-quis*, *ali-cubi*, etc., on n'en a pas, hors du latin, de correspondant certain, sauf gall. *eil* « autre »; cependant, il y a là quelque chose d'ancien; cf., au premier terme de composés, *medi-* en face de *medius*, le *-i* n'ayant pas nécessairement une communauté avec *-yo*; cf. skr. *ṛjā-*, mais *ṛjī-* au premier terme de composés.

aliuta : v. *alius*.

allec, *allex* : v. *hallec*.

allēluia : transcription du gr. biblique ἀλληλουία, dont a été tiré à basse époque *allēluia*ticus, *-cum*.

allers : v. *ars*.

almus : v. *alō*.

alnus, *-i f.* : aune, et, par métonymie, objet fait en aune, spécialement « barque » (poët., cf. *abies*). — Ancien; l'adjectif *alnēus* est dans Accius. Panroman (souvent sous des formes dérivées ou altérées). M. L. 376; B. W. s. u.

Dérivés : *alneus*, *-a*, *-um*; **alneus*, *-i*, M. L. 375; *alnētūm* : *auña*, *alnētās* (CGL VI, 205, 51, conservé en italien et dans les dialectes italiens, M. L. 374; *alnīnus* (tardif), M. L. 375 a.

Cf., avec même sens, v. angl. *alor*; v. h. a. *elira* (d'où *erila > Erle*); lit. *elksnis*, *alksnis* et *alksnis*; v. serbe *jeleža*; pol. *olcha*. Le détail du mot diffère d'un groupe linguistique à l'autre, comme dans la plupart des noms d'arbres; v. *acer*!

alō, *-is*, *-ui*, *alutm* (*alitum*), *-ere* : nourrir (*dē nūtrīcē*, sens ancien, mais rare; *dē cibō*, *dē terrā*). Souvent joint à *ēducāre*, *augēre*; s'emploie au propre comme au figuré, à l'actif comme au médio-passif. — Ancien et usuel; mais a subi la concurrence de *nūtrīō*, qui l'a remplacé dans les langues romanes. — Le pcp. *alutus* s'est spécialisé dans le sens de « haut » (qui a grandi) et n'a plus de rapport sémantique avec le verbe; aussi a-t-il été remplacé par *alitus*, cf. Diom., GLK I 375, 14, *alor*, *aleris*, *alutus sum*. *Salustius* (Iu. 63, 3) « *Arpini alitus* ». *Melius est autem dicere uitandae ambiguitatis gratia « alitus ».* *Nam et alimenta dicuntur*. Les auteurs anciens n'emploient que *alitus*, cf. Thes. I 1706, 37 sqq.

Dérivés : *alimus* : nourricier, d'où « bienfaisant » (cf. gr. *τρόφημος*). Épithète de déesses (Vénus, Cérès, Maïa), de *parēns*, *genetrix*, *nūtrīcē*; joint aussi à *āger*, *uita*, *ubera*, cf. Thes. I 1704, 27 sqq.; *alumnus*; *alumna* (ancien pcp. médiopassif substantivé); *nourrisson* (= *τρόφημος*, cf. Serv., Ae. 11, 33); et à basse époque « nourricier, *-ère* », cf. Non. 242, 32; et aussi « esclave né dans la maison » (= *θεττῆμος*, et remplace *uerna*); de là *alumnula f.*; *alumnor*, *-āris* (tardif); *alimentum* (surtout au plur.) : aliment, nourriture,

d'où *alimentārius*; *alimentō*, *-ās* (Chir.); *alimō*, *-ōnis* (Gloss., Plac., Anth.); *alimōnia* (-mōniūm) « nourriture » (Varr. et *in s.* de l'Empire); *alitūdō*, *-inis* (*ale-* f., *corporis pinguēdō*, P. F. 25, 10 (de *Caton*)); *Gloss.*; *alitūtē* (Gell.); *aleber* (-bris), *-bris*, *-bre* (Gloss. et P. F. 23, 17 *-bria*, *bene alentia*; cf. *salūber*); *alibīlis*; *alor*, *altrix* : rares et surtout poétiques, *uerba... accommodata... historico aut poetae*, Fortun., Rhet. 3, 4, p. 123 (ni *al(i)tiō*, ni *al(i)tus* n'existent); *alitīs* : qu'on nourrit, qu'on engrasse (se dit surtout de la volaille); de là *altilia*, *-ium*; *alitītās* (Gloss. Plac.), *alitītārius*.

De *alō* il y a un inchoatif *alēscō* « se nourrir », d'où « grandir, croître », attesté par Varr., Cens. 14, 2, *adulescentes ab alescendo sicut nominatos*, et dans le composé *coleāscō*, *-is*, *-lūtū* « grandir ensemble, se coalitioner ». C'est également de *alēscō* que dérive *alētūdō*.

En composition, le verbe a le vocalisme *o*, *u* : *aboleō*, *adoleō*, *adolēscō*, *adolēscō*, etc.; de même, un substantif *-olēs* figure dans *ind-olēs*, *sub-olēs*, *prōlēs*. Les anciens, pour expliquer ces formes, supposent l'existence d'un inchoatif *olēscō*; ainsi Festus, 402, 19, *suboles ab olescendo*, i. e. *crescendo*, *ut adolescentes quoque, et adultae et indoles dicuntur...* et P. F. 5, 12, *exolētus qui excessit olescendi*, i. e. *crescendi, modum*; et *inoleuit*, i. e. *creuit*; cf. aussi *olescō*, Thes. Gloss. emend. s. u. Mais *adolēscō*, *adolēscō* peuvent représenter phonétiquement **ad-olēscō*, comme *indolēs*, *subolēs*, *prōlēs* peuvent être composés de **ind-olēs*, **sub-olēs*, **pro-olēs*; **olēs* étant à *alō*, comme *caedēs* à *caedō*. Il est donc inutile, et sans doute erroné, d'admettre des simples **olēs*, **olēo* (cf. *aboleō*), *olēscō* qui ne se rencontrent pas dans les textes.

aboleō, *-is*, *-ēū*, *-ere* : vieillir, se perdre, être aboli; cf. *aboleō*.

adolēscō, *-is*, *adolētū*, *adultum*, *adolēscere* : grandir. Le vocalisme *u* est plutôt réservé à *adulēscēns* substantivé « jeune homme » et à ses dérivés *adulēscēntūs* et *adulēscēntia*, qui désigne une période intermédiaire entre *puerīta*, et *iuentūs*, qui chez les hommes va de quinze à trente ans environ. Le fait que *adulēscēntūs* sert de féminin à *adulēscēns* s'explique d'abord par ce qu'un participe tel que *adulēscēns* ne comporte pas lui-même aucune forme féminine, mais on a aussi remarqué que gr. *παιδίσκη* sert de féminin à *παῖς*, lit. *tarnitādē* à *tārnās*, et même lat. *ancilla*, *puella* à *anculus*, *puer*. Le participe *adultus* signifie « qui a grandi, adulte ». M. L. 189 a.

exolēscō, *-is*, *-ēū* (T.-L., *-ui* Charis.), *-ēscē*, *-ēscere* : 1^o cesser de grandir; 2^o tomber dans l'oubli, devenir hors d'usage; mourir (Colum., Apul.). L'époque républicaine ne connaît que *exolētūs* (avec vocalisme différent de celui de *adultus* et de *adultus*, d'après *crētūs*, cf. *obsoletūs*?); cf. P. F. 70, 17, *exolētūs qui adolescēt*, i. e. *crescere desitū* (cf. 5, 12, cité plus haut); *exolētūs*, dit Plit. d'après Prisc., GLK II 490, 1. C'est seulement à l'époque impériale qu'on voit apparaître des formes personnelles du verbe (Tite-Live, Tac., Plin., Suét.). — Il semble qu'il y ait eu contamination avec *obsoletūs* et que *exolētūs* ait été rattaché dans le sens de « passé de mode » à *soleō*. C'est par ce sens de « passé de mode, vieilli » qu'on serait arrivé à celui de *exolētūs* « mignon » (e. g. Cic. Mil. 24, 55), cf. *scortūm exolētūm*, Plit., Poen. 17. C'aurait d'abord été une épithète injurieuse, appliquée à un mignon, ou une prostituée « hors d'âge », qui en-

amāta, -ae f. : « uirgō uestālis ». Cf. Gell. 1, 12, 19, amata inter capiendum a pontifice maximo appellatur, quoniam quae prima capta est hoc fuisse nomen traditum est. Cf. le nom de la femme de Latinus et mère de Lavinie Amāta, le gentilice Amātius auquel on peut comparer l'étrusque amōni.

Certains voient dans amāta le participe passé passif de amō et dans la formule prononcée par le pontife « ita te, amata, capio » une sorte de prise de possession de l'épouse par l'époux ; interprétation qui s'accorde mal avec le sens de capiō et, du reste, avec l'âge où l'on choisit les vestales (entre six et dix ans, cf. Gell. ad 1). Du reste, capiō se dit également du choix des prêtres masculins, flammes de Jupiter, pontifes, augures. L'explication d'Aulu-Gelle est la meilleure : capi autem uirgo propere dici uidetur, quia pontificis maximi manu prensa ab eo parente, in cuius potestate est, ueluti bello capta abducitur.

ambactus, -i m. : — apud Ennium (A. 605) lingua gallica seruus appellatur, ... seruus ambactus, i. e. circumactus dicitur, P. F. 4, 20 ; dans César, B. G. 6, 15, 2, il est également appliqué aux Gaulois. Mot étranger — non pas mot d'emprunt.

Sont à rapprocher ambascia, qu'on lit dans la lex Burg. et la lex Sal., cf. M. L. 408 a, ambactia et abantonia, synonyme de ancilla, qu'on lit également lex Sal. cap. VI 5. V. B. W. sous ambassade.

Substitut gaulois de i.-e. *ambhi-k'olos ; v. sous an-clus.

ambāgēs, -um f. pl. (le singulier n'apparaît qu'à partir d'OV., à l'ablatif ambāgē) : « sinuosités, détours » et, au sens moral, « circonlocutions, ambages », cf. Plt., Ps. 1255, quid opus me multas agere ambages? Doublet tardif ambāgō, -inis ; adj. ambāgiōsus, Gell. 14, 1, 33.

De amb + āgō, forme à voyelle longue de la racine de āgō, sans doute élargissement d'un ancien nom racine ; cf. contāgēs, contāgūm en face de tangō avec ā. Même forme dans indāgō. V. ambāgō sous agō. — Ancien, usuel, mais ignoré de la prose classique. Le sens propre n'est pas attesté avant Virgile. Sans doute ancien terme technique. Non roman.

ambar, -aris n. : ambre gris. Un exemple tardif dans Carm. Epigr. 796. Venu sans doute de l'arabe. Cf. nectar.

ambascia : v. ambactus.

ambi-, amb-, am-, an- : particule attestée seulement comme premier élément de composé. Une trace de son emploi comme préposition est encore dans Charisius, GLK I 231, 11, qui cite am fines, am segetes (cf. P. F. 19, 16, amsegetes dicuntur quorum ager uiam tangit). Pour le sens, cf. P. F. 4, 22, am praepositio loquularis significat circum, unde supra seruus ambactus, i. e. circumactus dicitur. Le sens est plutôt « de chaque côté de » que « autour » (circum et gr. περί) proprement dit.

Ambi- ne figure plus que dans des mots archaïques conservés par les grammairiens et les glossateurs : ambiaxiōm (l. ambazium?) dans P. F. 24, 11 ; ambiaxtoque circumneuntis cateruatin, de ambi- + axiūm, apparenté à agere ou à axis? ; ambiegnus (ambignus Fulg.), cf. agnus ; et sans doute ap. Varr., L. L. 7, 43, ancilia ab

ambecisu (qu'il faut vraisemblablement lire ambicisu) ; ambilūstrum (Servius) ; cf. Ambiūtus.

Ambidēns semble une création de Festus faite pour expliquer bidēns sur le modèle de ἀμφόδους ; ambidexter est une transcription tardive de ἀμφοτερόδεξιος ; ambifāriūs, -riam (d'après bifāriam) ne sont attestés qu'à partir d'Apulée ; ambigenus est dans Eugène de Tolède, ambimanus dans les gloses. Ces formes se rattachent à ambō, et non à ambi-.

Ambō est la forme normale devant voyelle : ambāctus, ambāgēs, ambārūlēs, ambēgnī, ambēdō, ambīguus, ambīō, ambulō, ambūrbālēs, ambūstus ; am-, an- s'emploie devant consonne : ancīle (?), ancīsus, ancūlus, ancīlla, amfāriām, anquīrō, amicīō, amplexor, amplexīnī, amputō. Pour anceps, v. ambō.

Le préverbe latin amb-, de amb-ūrō, amb-ustus, etc., est évidemment apparenté à gr. ἀμφ. A côté de *ambītī, ainsi attesté, le céltique et le germanique ont *mbhī : v. irl. imb-, imm-, v. h. a. umbi « autour ». Le skr. abhi est ambigu pour la forme et pour le sens (cf. lat. obi) ; le gotique a bi « près de » ; le sens de « autour » n'est net et constant que dans les formes comprenant une nasal visible comme gr. ἀμφὶ et v. h. a. umbi. — Le b de ombr. amb-oltr. « ambulātō » est issu de f, comme on le voit sur osq. amfret « ambīunt », en face de ombr. amprehtu « ambītō », ambretuto (plur.) ; v. anfractus ; toutefois, Vetter, Hdb., p. 11 et 183, explique amfret par *am-fret et amprehtu par *am-prae-tō. Une forme am- est dans osq. annūd « circuitu ».

ambīcīus : poisson inconnu (Polem. Silu.). Peut-être gaulois.

ambīgō ; ambīguus, -a, -um : v. -agō.

ambīō, -is, -iūl, -ītūm, -īre : aller autour, faire le tour de ; spécialisé dans la langue politique en parlant de candidats qui briguent une magistrature et font leur cour aux électeurs, cf. Varr., L. L. 5, 28, qui popūlūm candidatus circum it, ambīt. Cette restriction du sens a contribué à détacher le verbe de eō, dont il est un composé, pour le faire passer à la 4^e conjugaison. Cf. Prisc., GLK II 547, 2, ambīo ab « eo » compositum solum mutauit paenultimam et in i ; itaque in -io quidem desinuntiam regulam seruauit in participio et supino, quippe producta paenultima : ambītus ; in nomine autem differentiae causa in -eo terminantium regulam seruans corriput paenultimam : ambītus. Ov., Tac., Plin. emploient ambīb, Plin a encore ambībūt ; mais dès Velleius se répand l'imparfait ambībam, et Sénèque, dans CEd. 505, a un futur ambīt. Mais ambītus, ambītī ont gardé l'i de itūs, itūm.

Ambītus et ambītī se sont différenciés dans l'usage : ambītus est surtout employé au sens propre « chemin qui fait le tour de ; pourtour » (cf. Varr., L. L. 5, 22) ; sens resté dans la langue des arpenteurs et géomètres, e. g. CIL V 506, 8 suppl., locus cum ambītū datus, cf. Pomp. Dig. 47, 12, 5 ; P. F. 5, 6 ; 15, 20 ; et M. L. 410. Le sens de « brigue » est rare, quoique attesté (ad Hennin. 2, 27, 43). — Ambītī, dans toute la langue classique, n'a d'autre sens que « brigue, ambition ». Le sens propre n'apparaît qu'à basse époque, chez les archaïsants, et semble recréé par affectation étymologique.

De même pour ambītōsūs, qui signifie presque uniquement « intrigant, ambitieux ».

On trouve en bas latin ambītōr, -ōris m. ; ambītōdō, -inis f. « évolution » ; et en roman *ambītārē, M. L. 409 ; esp. et port. andar, etc. ; *ambītānūs, fr. andain, B. W. s. u. ; un composé exambīo dans la langue de l'Église. V. les formes oscro-ombriennes sous ambi.

ambō, -ae, -ō : collectif duel, employé à l'origine pour désigner deux individus ou deux objets envisagés comme un ensemble dont les deux éléments sont conjoints, au contraire de uteqrē, ce qui indique, inexactement, d'ailleurs, le passage de Charisius, GLK I 65, 26, amb... non est dicendum nisi de his qui uno tempore quid faciunt, ut puta Eteocles et Polynices ambo perierunt, quasi « una ». Romulus autem et Africanus non ambo triumphauerunt, sed uteqrē, quia diuerso tempore. Le sens est donc « tous les deux, les deux ensemble », e. g. Lex XII Tab. ap. Gell. 17, 2, 10, cum perorant ambo praesentes. Mais a été souvent confondu avec uteqrē, c. g. Vg., B. 7, 4, ambo florentes aetatibus, Arcades ambo (d'après Théocr. 8, 3) ; Ov., F. 6, 287, utraque nupserunt, ambae peperisse fertur.

Ancienne forme de duel, que le latin a rendue commune aux trois genres (ambō fém. dans Plt., Ci. 525) ; le nominatif ambae peut, comme duae, être ancien ; cf. le nominatif-accusatif féminin (et neutre) skr. ubhē, v. sl. obē. Mais l'influence analogique des autres adjectifs a déterminé la création d'un accusatif masculin ambōs, d'un féminin ambās, ambābūs (cf. duās, duābūs). La scansion ambō qui apparaît à partir de Valérius Flaccus est due à l'influence de duō. A basse époque apparaît même une forme ambī (comme duī), cf. Nips., Grom., p. 288, 12, in ambīs lapidibūs, et Virg., Gramm. Ep. 6, p. 46, 11. On trouve aussi ambōb joint à duo ; ainsi ambaeuae dans le scoliaste d'Aratus, p. 296, 8 ; forme conservée en roman, cf. M. L. 59 sqq.

Dans la langue familiale, à laquelle le verbe appartient spécialement (malgré l'emploi assez fréquent qu'en fait Cic., cf. Thes. I, 1870, 76 ; la poésie épique l'évite absolument peut-être en raison du crétique qu'il forme le plus souvent), s'emploie comme synonyme de eō, gradior, uādō avec le sens de « marcher (au pas) », « cheminer », « aller », et s'oppose à stō, sedē, currō, cf. Gell. 16, 18, 14. Usité dans la langue juridique (cf. la formule in ius ambula), militaire et médicale (Thes. I 1874, 21 sqq.). Se dit quelquefois d'objets inanimés, cf. Cat., Agr. 1, 3, mare aut amnis, qua naues ambulant. Fréquent à basse époque, notamment dans la langue de l'Église (Itala, Vulg.), au sens physique et moral : a. in « marcher dans la voie de », a. in deo. — Bien représenté dans les langues romanes, où il a, avec uādō, suppléé ire. M. L. 412 ; B. W. sous aller.

Dérivés et composés : ambūlūs, conservé comme second terme de composé dans fūn-ambūlūs ; ambūlātiō : promenade (abstrait et concret) ; ambūlātiūcula (Cic.) ; ambūlātōr, -trix, -tōrius (M. L. 413), -tūra f. « amble » (Vég., Chir.), -tūs (Arn.), -tūus (n. pl. tūta) ; ambūlācrūm, ambūlābīlis (Boëce, trad. sans doute βαδιστικός), -tīlis (Vitr., S^t Aug.) ; ab-, ad-, de-, ex-, in-, ob-, per-, red-ambūlō raresment attestés, et leurs dérivés (dēambūlācrūm, etc., tardifs).

ambūlātē est un verbe duratif en -ā précédé de pré-verbe, comme ē-ducārē, oc-cupārē. L'ombrien a une forme verbale sans le suffixe -ā- dans amb-olū « ambulātō » (T. E. VI b. 52, sens contesté par Vetter, Hdb., p. 261) et le latin a alacer (v. ce mot). La forme radicale *el- apparaît en second terme de composé : ex-ul. Hors de l'italique une racine *el- « aller » est attestée en céltique (m. gall. el « qu'il aille », etc.) ; cf. Pedersen, Vergl. Gr. II 353). On a, en outre, rapproché gr. ἀλόματι, lette aluōt

friss = lat. imbrībus (v., toutefois, imber). Pour le b en face de l'f, cf. rōbus en face de rūfus.

ambōnēs, -um : — fūrunt gens quādam Gallica, qui subita inundatione maris cum amissione sedes suas, rapini et praedationibus se suosque alere cooperunt... Ex quo tractum est ut turpis uitiae homines ambrones dicērunt, P. F. 15, 29 ; cf. Thes. Gloss. emend. s. u. Sans exemple dans les textes.!

ambūbāhā, -ae f. : joueuse de flûte syrienne, par suite « femme de rien, prostituée » ; cf. Porphyron ad Hor. Sat. 1, 2, 1.

Le mot est originaire de Syrie, comme les femmes qu'il désigne : syr. abbūb « flûte », abbūbāj « joueur de flûte ». Non attesté avant l'époque impériale. Pour l'm de amb-, cf. sambūcūs et sābūcūs sambatus et sābatus.

ambūbāhā (-e)ia, -ae f. : chicorée sauvage (Cels., Plin.). Autre nom de l'intubūs (intuba). Ainsi appellée sans doute par mauvais jeu de mots : intubūs intubūs rapproché de tibia, tuba et par là de ambūbāhā. V. André, s. u.

ambūlābāhā (-e)ia, -are : composé ayant pour premier terme le préverbe amb-, et glosé, correctement au point de vue étymologique, neptūrātō ou circūmē. Le sens premier était « aller autour, faire un tour », d'où « se promener », encore fréquemment attesté depuis Plaute, cf. Thes. I 1872, 59 sqq. Dans la langue familiale, à laquelle le verbe appartient spécialement (malgré l'emploi assez fréquent qu'en fait Cic., cf. Thes. I, 1870, 76 ; la poésie épique l'évite absolument peut-être en raison du crétique qu'il forme le plus souvent), s'emploie comme synonyme de eō, gradior, uādō avec le sens de « marcher (au pas) », « cheminer », « aller », et s'oppose à stō, sedē, currō, cf. Gell. 16, 18, 14. Usité dans la langue juridique (cf. la formule in ius ambula), militaire et médicale (Thes. I 1874, 21 sqq.). Se dit quelquefois d'objets inanimés, cf. Cat., Agr. 1, 3, mare aut amnis, qua naues ambulant. Fréquent à basse époque, notamment dans la langue de l'Église (Itala, Vulg.), au sens physique et moral : a. in « marcher dans la voie de », a. in deo. — Bien représenté dans les langues romanes, où il a, avec uādō, suppléé ire. M. L. 412 ; B. W. sous aller.

Dérivés et composés : ambūlūs, conservé comme second terme de composé dans fūn-ambūlūs ; ambūlātiō : promenade (abstrait et concret) ; ambūlātiūcula (Cic.) ; ambūlātōr, -trix, -tōrius (M. L. 413), -tūra f. « amble » (Vég., Chir.), -tūs (Arn.), -tūus (n. pl. tūta) ; ambūlācrūm, ambūlābīlis (Boëce, trad. sans doute βαδιστικός), -tīlis (Vitr., S^t Aug.) ; ab-, ad-, de-, ex-, in-, ob-, per-, red-ambūlō raresment attestés, et leurs dérivés (dēambūlācrūm, etc., tardifs).

ambūlātē est un verbe duratif en -ā précédé de pré-verbe, comme ē-ducārē, oc-cupārē. L'ombrien a une forme verbale sans le suffixe -ā- dans amb-olū « ambulātō » (T. E. VI b. 52, sens contesté par Vetter, Hdb., p. 261) et le latin a alacer (v. ce mot). La forme radicale *el- apparaît en second terme de composé : ex-ul. Hors de l'italique une racine *el- « aller » est attestée en céltique (m. gall. el « qu'il aille », etc.) ; cf. Pedersen, Vergl. Gr. II 353). On a, en outre, rapproché gr. ἀλόματι, lette aluōt

11 sqq. : *Itali benevolentem, ... Campani amolocia, Tuscī abiana, Daci amolusta (ama)...* — Passé avec diverses déformations dans quelques dialectes romans, cf. M. L. 395 et 396. La forme latine est elle-même mal fixée. La finale de *amolusta* fait penser aux mots en *-esta*, *-ista*, *-usta*, du type *genesta*, etc.

ampendicēs : v. pendē.

amphora, -ae f. : amphore. Emprunt ancien (déjà dans Caton et Nævius) et latinisé au grec m. ἀμφορέας avec un changement de déclinaison qui a amené un changement de genre, comme dans beaucoup d'emprunts populaires, cf. *glaucūma*. *Amphora* doit être fait sur une forme d'accusatif contracté, toutefois la seule forme attestée est ἀμφορέα; cf. Debrunner, IF 46, 1928, p. 91. L'origine étrangère a toujours été sentie; ainsi Cael. Aurel. Chron. 2, 2, 23, *testea uascula, quas Graeci amphoras uocant, siue uitrea*.

Dérivés tardifs : *amphorarius*, *amphorula*.

Une trace d'une prononciation ancienne *ampora* est conservée dans l'appendix Probi : *amfora*, non *ampora*. Il semble que — dans la mesure où elle avait le mot — la langue populaire ait gardé la forme sans aspirée (cf. *purpura*) qui est la seule attestée pour le diminutif :

ampulla, -ae (qui n'a pas suivi le sort de *amphora*, parce que le lien des deux mots n'était plus senti à l'époque classique) « petit vase de terre ou de cuir ; ampoule de verre »; puis, comme gr. ἀμφορέας et à son imitation, « mots sonores ; style ampoulé »; d'où *ampullāri* (Hor. Ep. 1, 3, 14) : ληκοθέειν, cf. Recueil Edm. Pottier, p. 318; *ampullārius* : ληκοθοτούς; *ampullaceus* « en forme d'ampoule (*ampullācum*, etc.); *ampulla*.

M. L. 431; B. W. sous *ampoule*. Tandis que *ampulla* a survécu sans la langue parlée, *amphora* n'a pas persisté, mais est demeuré en germ. : v. h. a. *ambar*, etc.

ampla, -ae f. : poignée (d'un bouclier), anse (d'un vase) = gr. λαθῆ, λαθῆς; puis, métaphoriquement (comme *ānsa*), occasion (rare, peut-être dans Cic., Verr. 3, 60). En dehors de cet exemple douteux, ne se trouve que dans Ammien, Rufin et Servius. M. L. 429.

Les rapprochements proposés pour expliquer ce mot technique sont tous incertains.

amplector (-plexor) : v. *plectō*.

amplus, -a, -um : large, ample, vaste, puis « grand, abondant, nombreux »; souvent avec idée d'éloge ou de respect, d'où *uir amplissimus*, etc. — Ancien (Liv. Andr.). Panroman, sauf roumain. M. L. 430.

De l'adverbe *amplē* (*ampliter*), le comparatif *amplius* a été employé dans la langue juridique pour réclamer un supplément d'enquête; de là le double sens de *ampliāre* « augmenter, agrandir » et, dans la langue du droit, « ajourner »; *ampliātiō*; *exampliō*. *Amplius*, dans la langue commune, a le sens de *ultrā*, *praetereā*, ou simplement *plus*. Conservé peut-être dans le v. fr. *amplios*. Dim. : *ampliūsculus* (arch.).

Ampliūdō, -inis f. (sens physique et moral).

Amplāre, qui est dans Pacuvius, a été remplacé par une forme plus pleine dérivée de l'adjectif composé *amplificus*, *amplificār*; de là *amplificātiō* qui dans la langue de la rhétorique traduit αὐξῆσαι; *examplificō*.

Aucun rapprochement net.!

amptermini : v. *ambi* et *pertermine*, *terminus*.

amptrūdō, -ās, -āre (antr-, andr-; sur la forme, v. Marx, Lucilius 320) : sans doute ancien terme de rituel, conservé par Festus, dont les manuscrits hésitent entre *amptrūare*, *antruare*, *andruare*, *antroare*; ainsi, 334, 19, *redantruare dicitur in Saliorum exultationibus* : *cum praesul amptrūuit*, *quod est motus edidit, ei referuntur idem motus*, Lucilius (330), *Pacuvius* (104); P. F. 9, 1, *andruare i. e. recurrere a Graeco uerbo ἀνθράπειν uenit*; *hinc et dura uocata est*; id. 9, 3, *antroare gratias* (l. *gradus?*) *referre. Truant mouentur. Truam quoque uocant quo permouent coquentes exta*.

De *am(b)truō?* La graphic *andruare* est peut-être influencée par l'étymologie grecque, à laquelle songe Festus.

ampulla : v. *amphora*.

amputō : v. *putō*.

amulētūm (amo-), -i n. : = φυλακτήριον; amulette, talisman. Attesté depuis Varro. L'origine du mot étant incertaine, la forme ancienne n'en peut être précisée. La graphic *amuletum* (*amolitum* dans le cod. Bob. de Charisius, GLK I 105, 9) est peut-être due à un rapprochement avec *molliō* (cf. Varr. ap. Charis., GLK I 105, 9) ou avec ἀμόλιτη, cf. la glose *amolimentum...* φυλακτήριον, CGL II 473, 49. V. R. Wünsch, Glotta 2, 219-250.

amulus, -i m. : amble (ombre) chevalier (Polem. Silu.). M. L. 432. Sans doute gaulois, cf. Jud. Arch. Rom. 6, 201.

amurca (amurga), -ae f. : eau provenant de la pression de l'olive. Emprunt probable au gr. ἀμέρη, attesté depuis Caton. L'affirmation d'Isidore, Or. 17, 7, 69, que le mot grec vient du mot latin est invraisemblable, étant donné l'emprunt de *oleum*, *olīuom*, *olīua*. D'après Servius, Georg. 1, 194, la prononciation est *amurga*; les langues romaines attestent à la fois *amurca* et *amurga*, cf. M. L. 433; l'irl. a *amarc*; cf. aussi le dérivé **amurcīla* 435. Le c de *amurca* peut s'expliquer par un intermédiaire étrusque.

Dérivé : *amurcīrius*, -a, -um : et *examurgo*, -ās : éumer (rare et tardif).

amussis, -is f. : niveau, règle ou équerre de charpentier; outil de fer pour polir les pierres; cf. Varr., Quæst. Plaut. lib. II cité par Non. 9, 3. Ancien, technique. De là : *amussiūm* (Vitr.); *adamussiūm* (formé comme *admodum*), cf. gr. κατὰ στάθμην, d'où l'on a tiré *amussiūm*; *examussiūm* glosé par P. F. 70, 21, *regulariter*; *amussiūm enim regula fabrorum est uel, ut alii uolunt, ferramentum quo in poliendo utuntur*. Dans *examussiūm*, *ex* sert sans doute à renforcer *amussiūm*, considéré comme un adverbe en -im; cf. *fatim* tiré de *ad fatim*; et *emussiūtā* employé par Plaute, Mil. 632, et que P. F. 67, 1, glose *ad amussiūm facta*. Formes archaïques, qui ont disparu du latin classique. Sans étymologie connue.!

amylum : v. *amilum*.

*an : préverbe que l'on a voulu retrouver en latin (cf. *anhēlo*), mais dont l'existence est des plus douteuses; les formes où il semble figurer s'expliquent par *am(b)*-, *am-*, ou par *ante* (avec haplogie dans *antestāri*).

an, anne : particule interrogative, marquant un doute

assez fort ou une restriction « est-ce que peut-être, est-ce que vraiment? ou bien est-ce que »; d'où l'emploi avec des formules de politesse comme *obscrēt*, *amābō*, *quæsō*; dans des interrogations d'allure rhétorique, *an existimas*, *an credis*, *an tibi uidetur*, *an ignoras*, *an non putas*, *an non uides*, etc., à l'époque impériale, *an forte*, *an fortasse*, *an forsitan*, qui supposent une réponse négative. *Anne*, rare (Tér., Haut. 999), s'emploie surtout dans les interrogations doubles, devant voyelle, ou après un *an*, ou pour des raisons de rythme ou d'harmonie.

Le sens dubitatif de *an* en justifie l'emploi dans les interrogations doubles ou triples : *iubēt an non iubēt?*, Plt. Cap. 846; *est an non est?*, Tér., Eun. 546; *pulicēs an cimices an pedes?*, Liv. Andr. Com. 1, dont les seconds termes sont présentés comme moins sûrs que le premier; et dans l'interrogation indirecte après les mots impliquant le doute ou l'ignorance : *dubitō*, *ambigūt*, *quaerō*, *quaestīo est, nil rēfert, nescīo, haud sciō, fors an, forsitan*, cf. Thes. II 7, 65 sqq., ou dans le second membre de l'interrogation double : *nunc mi incertum est abeam an maneam, an aedam, an fugiam*, Plt., Au. 729. Une construction comme celle de Tertullien, adu. Iud. 6, *quaerendum an iam uenerit an necne*, est incorrecte.

L'emploi des particules gr. ion.-att. ἀν et même *got.* an est autre. On s'est demandé si *lat.* *an* ne serait pas une forme brève de *anne*, qui peut s'analyser en **at-ne* (cf. *at*). Mais cette hypothèse se heurte au fait que *an* est toujours scandé bref, cf. Lindsay, *Early latin verse*, p. 123, § 13. *Anne* est sans doute à *an* comme *nōnē* à *nōn*. Ceci posé, il reste possible que, dans les trois langues, les emplois s'expliquent par des développements différents d'une même particule **an* servant à affirmer : c'est ce qu'admet M. Musić, *Rad de l'Académie de Zagreb*, 237 (1929), p. 194 sqq.

anaphus : *uas uinarium quod rusticī uocant hanapūm... rectius autem scribitur anaphus*. *Græci enim dicit illud anaphos et ymnoforos* (= *olovofrōs*), CGL V 583, 8. Latinisation pédante d'un mot germanique, M. L. 4153.

anas, -atis (-iis; gén. pl. -tūm et -tiūm) f. : canard. Attesté de tout temps. La langue hésite entre *anas*, -iis avec apophonie (Plaute, Cic.) et *anas*, -atis (Varr. et les écrivains postérieurs); cf. le cas de *alacer*. La différence se retrouve dans les dérivés : *anaticula* et *aniticula*. On trouve aussi *anatīna*, -ae (Pétr. 56, 3; certains, toutefois, lisent *anetīna*, v. commentaire de Perrochat, ad 1), *anaticus*, -a, -um (Greg. Tur.); *anatiārius* (Inscr.): marchand de canards. Panroman, sauf roumain. Les formes romaines remontent à *anas*, -atis, *anaticula*; et à **anitra*, M. L. 439-440; B. W. sous *cane*; *anatem* a fourni peut-être le bas-all. *ante*.

Cf. v. isl. *ond* et v. h. a. *anut*, lit. *antis*, v. russe *утюг* et serbe *утва* (supposant **oty*), donc **ant-* « canard ». Au même sens, le grec a. *héot*, *vāσσα*, ion. *vīσσα*, att. *vīττα*, donc **vāτya*. L'ā de véd. *ātīk*, qui désigne un « oiseau aquatique », est ambigu; on peut y voir **na*, c'est-à-dire **ā*, et rapprocher le mot sanskrit des précédents. Cf. nō, *nāre*?

anaxant : v. *aiō*.

ancaesa, -ōrum n. pl. : — *dicta sunt ab antiquis uasa, quae caelata appellamus, quod circumcaedendo talia fiunt*,

P. F. 18, 19. Cf. *ancile*, *ancīsus*. Toutefois, la forme ne présente pas l'apophonie, et on peut se demander si l'on n'a pas affaire à un mot dialectal avec *an* (= *in*) + *caesa* = *incisa*, qui convient peut-être mieux au sens que *circumcisa*.

aneentus, -ūs : v. *accentus* sous *canō*.

anceps, -cipitus adj. (forme ancienne *ancipes*) : v. *ambō* et *caput*.

ancelle, -is n. (gén. *anciliōrum*, Hor., Od. 3, 5, 10; *līum*, Tac., H. 1, 89) : bouclier ovale, échancré des deux côtés dans le milieu (tombé du ciel sous le règne de Numa Pompilius; sur la légende, v. P. F. 117, 13; Ov., F. 3, 259-298). Vieux mot conservé seulement par la tradition.

L'étymologie ancienne dérive le mot de **am(b)* + un adjectif dérivé de *caedō* (en composition -*cidō*), cf. *scutum breue quod ideo sic est appellatum quod ex utroque latere erat recisum ut summum infimumque eius latius medio pateret*, P. F. 1. l. L'hypothèse est plausible. Le suffixe serait **sli*. Cf. *ancīsus* employé par Lucr. 3, 660; *ancīsō* dans Isid., Or. 18, 12, 3; et *incilis*, *incīle*. Toutefois, ce bouclier est représenté à Cnossos, à Mycènes, et il peut s'agir d'un mot emprunté. Cf. G. Dumézil, *Jupiter, Mars, Quirinus*, p. 234 sqq.

ancilla : v. *anculus*.

*anclābris, -ē : — *mensa ministeriis aptata diuinis. Vasa quoque in ea (aenea?) quibus sacerdos utuntur, anclabria appellantur*, P. F. 10, 18; *anclabris (mensa) ea qua in sacrificiis dis anclatur, quod est hauritur ministeriaturque*, id. 67, 28. Cf. encore CGL II, 567, 5; *anclator (anclator codd.) minister fidelis et occulta sciens*.

Terme de rituel, non attesté dans les textes, sans doute dérivé de *anclō*, plutôt que de *anculō* (cf. *anculus*).

anclō, -ās, -āre (anclor d'après Pris., GLK II, 391, 1) : puiser, vider. Archaique (Livius Andr., frg. 36, où *anclabria traduit ἡφάστετο*) et rare. Composé : *exanclo*, *exantlō* (sur *exantlō*, v. Plt., St. 273, et Sergius, ad loc.), que Quintilien, 1, 6, 40, range parmi les mots « *ab ultimi* et *iam obliteratis repetita temporibus* ».

Comme l'ont vu les Latins, le mot est emprunté au gr. ἀντλεῖν, v. P. F. 10, 16, cf. *opsōnō*, -ās en face de ὀφωνέω. Il faut sans doute y rapporter *anclābris* et *anculō*, dont l'explication par *anculus* doit reposer sur une étymologie populaire; cf. la glose *anclātor*, ὑπρέπης.

ancōra, -ae f. (graphic fréquente *anchora*, Serv., Ae. 1, 689, *hoc nomen cum in Graeco unde originem duci aspirationem non habeat, in Latino aspiratur* [cf. *lachrumā*] : ancre. Emprunt ancien au gr. ἀλύρη; noter, toutefois, la correspondance ū = ā, qui se trouve maintenir l'accent sur l'antépénultième, mais qui, comme le laisse supposer l'aspiration, s'expliquerait par un intermédiaire étrusque, de même que pour *aplustria*. Cf. Deecke-Müller, *Die Etrusker*, 2^e éd., p. 284. Panroman, sauf roumain, M. L. 433 b, et germ. : ags. *oncor*, v. isl. *akkeri*, v. h. a. *anchar*, etc.; finn. *ankkurit*; et celt. : irl. *ancoire*, *ingor*; gall. *angor*.

Dérivés : *ancorālis* : d'ancre; d'où *ancorāle*, n. « câble de l'ancre »; *ancorārius*; *ancorātus*.

ancorago, -inis f. : poisson du Rhin, saumon? (Cas-

angustus : v. *angō*.

anhēlo, -ās, -āu, -ātum, -ārē : halete, être hors d'haleine ; d'où « exhalar des vapeurs, être brûlant » et transitif « exhalar ». Terme expressif, ancien, usuel.

Dérivés : *anhēlus* « qui halète » et « qui fait halète », et par suite « qui a chaud, brûlant » (chez les poètes de l'époque impériale), adjetif postverbal de *anhēlo* ; *anhēlitus*, -ās m. (cf. *hālitus*) « souffle, soupir, halètement, essoufflement », *anhēlitō* ; *anhēlāundus*, *anhēlōsus* (= ἀθματικός).

Le féminin de *anhēlus* a dû être substantivé, **anhēla*, d'où avec métathèse **alēna*, cf. CGL III 597, 38, « *anhēlitum* : qui de aliena (= alēna < (h)ānela) laborant », **alēnāre*, qui ont passé dans les langues romanes ; cf. M. L. 472-474 ; B. W. sous *haleine*.

Si un préverbe *an-* existait en latin, on serait tenté de voir dans *hālare* un ancien **hansl-* et couper *an-hālare*. Mais pareil préverbe ne se retrouve dans aucun autre exemple net. Du reste, on n'obtient pas ainsi une étymologie ; car on ne rend pas compte de *h-* initial et l'on ne voit pas comment concilier un **ansl-* avec la racine dissyllabique de *animus*, *anima*. V. *hālare*.

anima, -ae f. ; *animus*, -i m. Mots de genre « animé » (sur lesquels, v. Wackernagel, *Vorles. üb. Syntax II*, p. 13-14). Le premier, qui est l'élément sémantique du gr. φυχή et en a, de plus, subi l'influence, veut dire proprement « souffle, air », cf. Cic., N. D. 2, 138, *quae spiritu in pulmones anima ducitur, ea calescit*, puis « air en qualité de principe vital, souffle de vie, âme », et enfin « âme des morts » (en tant que souffle vital échappé du mourant et qui a passé les enfers).

Animus, qui correspond au gr. θυμός, désigne « le principe pensant » et s'oppose à *corpus*, d'une part, à *anima*, de l'autre. Les anciens s'efforcent de distinguer les deux mots, du moins à l'origine, ainsi Acc., Trag. 296, *sapimus animo, fruimus anima* ; *sine animo anima est debilis*. On voit que *animus*, principe supérieur, est mâle ; *anima*, qui lui est soumis, est féminin. *Animus* est souvent joint à *mēns* (mēns animi), à *cōgītātiō*. Désignant l'esprit, il s'applique spécialement aux dispositions de l'esprit, au « cœur » en tant que siège des passions, du courage, du désir, des penchants (par opposition à *mēns* « intelligence, pensée »), d'où une série d'expressions comme *addere animum* « donner du cœur », *dēficere animō* « perdre courage », *animō mōrem gerere* « suivre ses penchants », *animi causā* « par plaisir ». Il a ainsi une double valeur, rationnelle et affective.

Toutefois, il y a tendance à employer *anima* dans le sens de *animus* (tandis que la réciproque n'existe pas), ainsi Sall., Ca. 2, 8, *quibus profecto contra naturam corpus volupitati, anima oneri fuit* ; Iu. 2, 1, *nam uti genus hominum compositum ex corpore et anima est, ita res cuncta studiaque omnia nostra corporis alia, alia animi naturam secuntur* (noter ici l'emploi indifférent de *anima* et *animus*) ; cf. aussi 2, 3, et Lucr. 3, 421 sqq., *tu fac utrumque uno sub iungas nomine eorum/ atque animam uerbi causa cum dicere pergam/ mortalem esse docens, animum quoque dicere credas/quatenus est unum inter se coniunctaque res est*.

D'autre part, à l'époque impériale, *spīritus*, traduction du gr. πνεῦμα, tend à se substituer à *animus*, auquel il est joint e. g. dans Sén., Q. N. 2, 35, *Iouem...*

animum ac spiritum mundi. T.-L. écrit déjà, 2, 35, *Coriolanus hostiles iam spīritus* (= *animos*) gerens. Cet usage se répand et devient général dans la langue de l'Église. Aussi *animus* n'a-t-il pas survécu dans les langues romanes, qui ont conservé *anima* (panromain, M. L. 475 ; B. W. sous *āme*), celt. bret. *enenn* et *spīritus*, ce dernier d'abord dans le sens religieux : le *⟨saint⟩ esprit*, M. L. 8158 ; B. W. s. u.

A *anima* se rattachent plus spécialement : *animō*, -ās : animer, donner la vie (mais *animātus* a plutôt le sens de *animō affectus*) ; et *animāns* m. : sens absolu « qui vit, qui respire », « être animé » pour cette valeur du participe présent, cf. *gignentia*, e. g. Sall., Iu. 79, 6 ; 96, 4, etc., et *ēuidēns*, cf. ἔμφυχος ; *animālis* : qui respire, animé ; d'où *animal*, -ālis n. « être vivant », souvent en parlant des animaux, par opposition à l'homme (déjà dans Varr., L. L. 7, 103, *multa ab animalium uocibus translata in homines*, sens passé dans les langues romaines, M. L. 476 (v. fr. *auvaille*) et en britt. *anīail*). Dans la langue de l'Église, *animālis* s'oppose à *spīritālis*, *animālitās* à *spīritālitās* ; *animātor* « qui donne la vie à » (b. lat.) ; *animula*; *animula mātris*, autre nom du serpentin (*serpillum*, -*lus*), ainsi dit *propter quod menstrua moueat*, cf. Isid. 17, 7, 7, et Sofer 117 et 176 ; *ex-animus* ; *ex-animis* ; *exanimō*, -ās, *exanimālis* ; *inanimō* (-*mis*) ; *inanimātus* ; *semianimus*, *semianimis*.

Dérivés et composés de *animus* : *animōsus* : courageux, ardent, orgueilleux, irrité. Traduit θυμός et θυμαντός, θυμάδης ; *animōsitas* (tardif) ; *animulus* m. : petit cœur, terme de tendresse (Plaute) ; *animaduertō*, de *animum aduertō*, juxtaposé encore à l'époque archaïque et devenu composé par la suite : « tourner son esprit vers, remarquer » ; souvent avec une nuance de blâme (comme *notāre*, auquel il est joint par Cic., Brut. 316 ; De Or. I 109), d'où (par litote) « sévir contre, punir ». Même sens dans *animaduertor* (Cic. = *cōsor*) ; *animaduertiō*.

Il y a, en outre, une série de formes où *animus* et *anima* sont indiscernables : *aequanimus* (= ἔοιφυχος) reformé d'après l'expression *aequō animō ferre*, *aequanimiās* (et, à basse époque, *animaequis*, *animaequiās*) ; *magnanimus* = μεγάθυμος, μεγάλωνυχος, θυμός : sur ce composé et sur le groupe *magnitūdō animi*, v. U. Knoch, *magnitūdō animi* *Unters. z. Entstehung u. Entwicklung eines rōmischen Wertgedankes*, Leipzig, Dieterich, 1935 ; *magnanimitas* = μεγαλωνυχία ; *ūnanimus* ; *ūnanimitas* ; *longanimis*, -*mitās* = μακρόθυμος, -μλα (lat. d'Egl.).

Animus a un correspondant exact dans gr. θυμός. La racine, qui est dissyllabique, offre des formes verbales : skr. *dni-ii* « il souffle » et got. *uz-an-an* « expirer ». Comme dans θε-μος, *an-i-mus*, la forme dissyllabique **an-a-* de la racine se voit, avec d'autres suffixes, dans skr. *ani-la-h* « souffle » et gall. *ana-dl*, m. irl. *anāl* « souffle » ; sur des représentants celtiques de **anamō*, v. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr. II, p. 111. Avec vocalisme o, cf. sans doute arm. *holm* (gén. *holmoy*) « vent », qui pourrait reposer sur **on-ō-mo*. Il faut citer, de plus, v. isl. *andi* « âme, esprit », *ond* « souffle ». Les mots slaves *ozati* « répandre une odeur » et *vonja* « odeur » sont plus aberrants pour la forme et pour le sens. — En latin, c'est le groupe de *spīrāre*, *spīritus* qui, au sens de « souffler, souffle (de la respiration) », a remplacé le groupe de lat. *anima*, skr. *dni-ii* « il souffle », etc.

anna : v. *annus*.¹

annepum (-*pus*) : — *cratera, uas uinarium quod et gallēta, annapum, sc(l)alam*, CGL V, 564, 48. Germâni. Cf. *anaphus*.

annōna : v. le suivant.

annus, -i m. : an, année ; et dans la langue rustique « produit de l'année, récolte », e. g. *nec arare terram aut expectare annum*, Tac., Germ. 14 ; cf. *annōna*. Sans rapport avec *ānus* [*annus*] « anneau », malgré Varr., L. L. 6, 8. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 487.

Dérivés et composés : *annius* : qui dure un an ; *annālis* : annuel (opposé à *mēnstruus*). Cf. le *clāuos annālis* « qui figebatur in parietibus sacrarum aedium per annos singulos, ut per eos numerus colligeretur annorum », P. F. 49, 7 ; d'où *annālēs* (*librī*, irl. *annala*) ; *annālīs* : contamination en bas latin de *annius* et de *annālis*, M. L. 486 ; *annārius* ; *a lex dicebatur ab antiquis ea qua finiuntur anni magistratus capiendi*, P. F. 25, 5 ; *annūrius* (Cael. Aur.) ; *annūtām* (équivalent bas latin de *quotannus*) ; *anniculus* : d'un an (par opposition à *bitus*), usité dans la langue des éleveurs et demeuré dans les langues romanes, M. L. 481 (sur cet adjetif, où la notation numérique d'un *reste* inexprimée, v. Brugmann, I. F. 21, p. 1 sqq.) ; *annicellus*, M. L. 480 a ; *annōsus* : πολυετής (poët.) ; *annōsitas* (tardif, St. Aug.) ; *annōtinus* (cf. pour le suffixe *diūtinus*) : de l'année précédente, M. L. 485, cf. *annōticus*, 484 ; *annō*, -ās : passer l'année (seulement dans Macrobe, à propos de *Anna Perenna* dans la formule *annare perennare*) ; *annūtūs* dans Schol. Hor., Epod. 2, 47, *horna uina* : *huius anni quod plebei dicunt annūtūm*, cf. plus bas *hōcannītūs* ; *annifer* (Plin.) : [plante] qui produit chaque année ; *annūtārius* : qui revient chaque année, M. L. 418 a ; *perennis* (un doublet **perennus* figure dans le nom de la divinité *Anna Perenna* ; cf. *imberbus* et *imberbis*, etc.) : qui dure toute l'année (se dit, notamment, des rivières, des sources, etc., mais aussi d'autres objets : *auēs perennēs*, Plin. 10, 73), d'où « qui dure sans discontinuité, qui dure toujours », et ses dérivés : *quotannus* : de *quot annis*, dont les éléments se sont soudés ; cf. *quot diebus*, *quot mēnsibus* ; *quot calendis*, Plt., St. 60 ; *biennis*, *biennium* ; *triennis*, *triennium*, etc. Cf. Priscien, GLK III 416, 22. Ce type d'adjetif, pour la série qui va jusqu'à quatre (quadrinannis), est, du reste, rare et tardivement attesté ; il se trouve en concurrence, au moins dans la langue de l'agriculture, avec le type *bitus* (v. *hiems*) : Horace dit encore *bitum merum*, C. I 19, 15, *quadrimum merum*, ibid. I 9, 7, mais *uīnum quinqueuīs*, S. 2, 8, 47, ainsi que l'a noté W. Schulze. Cf. aussi *anteannum* *antān*, esp. *antaño*.

Pour *sollemnis*, v. ce mot.

A *annus* les Latins rattachaient encore les noms de deux divinités :

¹ *Anna Perenna* (*Peranna*) ou *Anna ac Peranna* (Varr., Men. 506) : déesse de l'année considérée dans son écoulement régulier et son retour perpétuel, dont la tête avait lieu au commencement de l'ancienne année, en mars ; cf. Ov., F. 3, 146, 523 sqq., qui en fait une déesse lunaire : *sunt quibus haec Luna est, quia mensibus implet annū*, 657 ; cf. Macr., Sat. 1, 12, 5. Vieille divi-

nité italique dont le culte semble avoir eu peu d'éclat et dont la signification s'est rapidement perdue. Il se peut, toutefois, que *anna* soit un doublet de *ānus* (avec la gémination de consonne propre aux hypocoristiques) ou qu'il ait été identifié avec ce mot. Dumézil (*Le festin d'immortalité*, p. 133) interprète *Anna Perenna* comme « la nourrice de l'immortalité », la personnification d'une « nourriture d'immortalité », mais le sens de *ānua* « nourrice » est douteux ; le *anna nutrita* de CIL III 2012 est peu probant, et les noms propres *Annaeus*, *Annīus*, osq. *Anniei* (s) n'enseignent rien.

² *Annōna* : cf. *Bellōna*, *Pōmōna* ; déesse qui veille à la récolte de l'année (à remplacé *Anna*) et « récolte de l'année » elle-même, cf. Plin. 18, 320, *cūlīs et aequī patris familiā modus est annona cuiusque anni uti (dē uīnō)* ; spécialement « récolte en blé » et « approvisionnement en blé ; blé ». Cf. le *cūrātor annōnae* et les divers magistrats chargés de ce service. De là, *annōrīus* : relatif à l'annone, et *annōnō*, -ās (b. lat.) : nourrir. M. L. 483 a. Passé en got. *anno* « solde ».

Cf. got. *āpnām* (dat. plur.) traduisant ἐπαυτός une fois, et *ata-apni* « ἐπαυτός », de *-atnī-ō ; le sens ancien aurait donc été « année révolue », et ceci explique bien les emplois du mot latin. Si l'on admet en osco-ombrien le passage de *-in- à *-kn- il est naturel de rapprocher osq. *akenei* « in annō », ombr. *acnu* « annōs », *pēraknēm* « anniculum » (pour la forme, cf. lat. *per-ennis*, *sev-akne* « sollempnem ». Le latin n'a conservé aucun des anciens noms de l'année : **wet-*, de gr. *Fētōs*, etc. (cf. toutefois *uetos*) ; **en-*, de gr. *δī-ēvōs* « de deux ans », etc. ; **yēr-*, de got. *jer*, etc.

ānōcatum n. : par en haut et par en bas. Mot tardif de la langue médicale, dérivé de la locution grecque ἄνω κάτω, désignant un dérangement du corps provoquant des vomissements et des diarrhées.

ānquila, -ae f. : transcription tardive (Ambr., Muscio, Gl.) du gr. ἄνκυλη au sens de « jarret ».

ānquia, -ae f. : *funis... quod ad malum antenna cons-tringit*, Isid., Or. 19, 4, 7, « drosse ». Emprunt au gr. ἄνκυνα, désignant un dérangement du corps.

ānquirō : v. *quaerō*.

ānsa, -ae (graphie phonétique *asa* app. Probi, GLK IV 198, 9) f. : anse [de vase] ; et généralement tout ce qui sert à prendre, poignée, etc. ; a. *gubernāculi*, Vitr. 10, 8, 5 ; a. *rudētūm*, id. 10, 18, 2. D'où « prise, occasion » (cf. *ampla*). Ancien. — M. L. 490 ; B. W. sous *ānse*.

Dérivés : *ānsula*, M. L. 491 ; *ānsātūs*, adjetif « muni d'ānsa », substantivé dans *ānsātā* : *iaculamentum cum anse*.

ānsa répond à lit. *āsā*, lett. *uosa* « anse (de pot) », cf. aussi v. pruss. *ānsis* « crochet latéral » et v. isl. *ās* « trou latéral pour passer le lien (d'un soulier) », de **ansyō*, all. mod. *ōse*. Le sens initial a dû être « prise latérale permettant de saisir un objet ». Mot du vocabulaire du Nord-Ouest, comme *barba*, etc.

ānsāriūs, -a, -um adj. : employé substantivement dans *ānsāria*, *ānsāriūm* : droit d'octroi.

Latinité impériale. Semble dérivé de *ānsa*, mais le rapport sémantique n'est pas clair.

étymologique. *Anus* n'a de correspondant que dans v. *irl. áinne*, *áinne* « anneau », si toutefois ce dernier n'est pas un emprunt au latin, cf. Vendryes, *De hibernicis uocabulis*, p. 111.

anxius : v. *angō*.

apage : « écarte loin de moi », « fi ». Interjection de la langue comique empruntée au gr. ἀπαγε. M. L. 511 a. Cf. *age*.

apalus, -a -um : emprunt bas latin au gr. ἀπαλός sans l'aspiration, sauf dans Caelius Aurelianus ; et toujours joint à *ōnum* : (oeuf) mollet. Conservé dans les dialectes suditaliques, cf. M. L. 512. Dérivé : *(h)apalāre*, -is (*aplāre*) n. : cuiller pour manger les œufs (Aus.).

ape : — *apud antiquos dicebatur prohibe, compesce*, P. F. 21, 4. Les gloses ont aussi les formes *aperet* (l. *apit?*), *apere*. De *apiō*, *apere*?

apenārii : v. *apinae*.

aper, apri m. : 1^o sanglier ; 2^o poisson, peut-être le « verrat » de Nice. Ancien, usuel ; mais n'est guère conservé qu'en sarde, dans des dérivés. M. L. 513.

Dérivés : *aprinus* (rare, mais dans Varr.); *apru-*
gnus (Plt.) et *aprūnus* (époq. imp.), *aprugineus* (bas lat.); *aprūrius* (Paul., Dig. 33, 7, 22); *apriculus* : poisson inconnu (= gr. ἀρτριός); *aprunulus* : marcassin ; dérivé de *apri*, -ōnis qui existe en ombrien : *abrunu* « aprōnem » et dans les noms propres du type *Aprōnus* (cf., toutefois, Schulze, *Lat. Eigenn.* 111, 124, v. Grienberger, IF 23, 348 ; Benveniste, BSL 32, 72) ; cf. aussi *aprōnia*, nom d'une plante dans Pline 23, 27 : *uitis nigra, quam proprie bryoniam uocant, ... alii gynaecanthem aponiam* ; sur **aprgo* dans Ps. Apul., *Herb.* 98, 8 ; v. André, s. u.

Aper et ses dérivés ont fourni de nombreux noms propres : *Apra*, *Aprius*, *Apriānus*, *Apricuſ*, *Apri(u)lus*, *Apricliuſ*, *Apriđius*, *Apriñus*, *Aprilla*, *Aproniūs*, *Aprōnānus*, *Aprunculus*, *Aprulla*, *Apriō*, *Aprucuſ*, *Apriñius*, *Aprufenios*, *Apruclano* (dialectal), *Apelliūs*, *Aprānius*. Le nombre de ces cognomina prouve l'importance du sanglier dans la faune italique, et sans doute l'existence d'anciennes croyances.

Ombr. *apruſ*, *abrof* « aprōs » et *abrunu* « aprum », *abrons* « aprōnes ». Ce mot se présente ailleurs, avec des formes divergentes, en grec avec une particule préposée *k-* dans *ἀπρός* (toutefois, ce rapprochement a été contesté, notamment par Sturtevant, *Indo-hitt. Laryng.* 48, 3, qui n'admet pas cette alternance *k/zéro* à l'initiale, pas plus ici que dans *os/costa*, *odium* : got. *hatis* ; *ōs/cōram*), en germanique avec vocalisme *e* : v. h. a. *ebur*, etc. (cf. thrac. *ερός* « bouc ») ; en slave avec vocalisme *e* et *o-* préposés : v. sl. *epir*, variations qui s'expliquent sans doute par un « tabou » de chasse. En indo-européen, le terme qui désignait le porc domestique servait aussi à désigner le « sanglier » ; v. lat. *sūs*.

a) aperiō, -īs, -ūi, *apertum*, *aperire* : ouvrir (opposé à *operiō*, Cat., Agr. 161, 2, *semen stramentis... operito*, ... *deinde aperito*), par suite « découvrir » (sens physique et moral) « dévoiler ». — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 515 ; B. W. s. u.

Peu de dérivés : *apertus*, *aperte* ; *aperiō*, -ās (Plt. et

Arn.) ; *apertibilis* ; *apertiō* (attesté à partir de Varron), *apertura* « ouverture », M. L. 516 ; *apertiūs* (Cael. Aur.) ; *aperilis*, création de grammairiens pour expliquer le nom du mois *Aprilis* ; *exaperiō*, rare, tardif.

b) operiō, -īs, -ūi, *opertum*, *operire* : fermer, couvrir ; tenir caché. De là : *operimentum* et *operculum* : couvercle, M. L. 6073.

Composés : *ad-aperiō* (depuis Varr. ; ni dans Cic. ni dans Cés., surtout de l'époque impériale) ; et surtout *cooperiō* (*coperiō*) ; *cooperimentum*, *cooperculum* (*cō*-) n. *cooperiōrum* : couvercle, M. L. 2203-2206 ; d'où *dē*, *discooperiō* (Itala), M. L. 2659 ; *redoperiō* (id.), *percooperiō*.

Aperiō, *operiō* sont généralement considérés comme issus de **ap-ueriō*, **op-ueriō*, composés d'un simple **ueriō*, dont le correspondant existerait dans les langues balto-slaves : lit. *ūt-ueriu* « je ferme », *āt-ueriu* « j'ouvre » ; cf. le simple lituanien *ueriū*, *veri* ; v. sl. *vrg*, *vreli* « je ferme ». Le sanskrit a un verbe avec infixe nasal *apar-*
noti « il ouvre », *apiñnoti* « il ferme ». Un substantif apparenté serait osq. *veru* « porte » (cf. ombr. *uerir* [abl. pl.] « porte », etc.). Mais le maintien de la sourde finale des préverbes *ap*, *op* devant voyelle serait unique en latin ; le traitement de *aperiō* contraste avec celui de *ātuehō*, comme celui de *operiō* avec celui de *obueniō*. L'hypothèse a été contestée par Bréal, puis par Niedermann, IF 26, p. 50 sqq. L'explication de Niedermann par **at-ueriō*, lit. *āt-ueriu* ne rend pas compte de la sourde *p* plus que l'explication ordinaire. Étant donné que, comme l'enseigne M. Sommer, *Hdb*², p. 221, **tiv-* initial a donné lat. *p-* (v. *pariēs*), on peut se demander si **-tū* intérieur appuyé n'aurait pas été traité de même et si, par suite, **ap-tveriyō*, **op-tveriyō* n'auraient pas abouti à *aperiō*, *operiō* ; on rapprocherait donc les verbes v. sl. *za-tvoriit* « ἀτείσια, ἀτολθέσια », *o(t)-tvoriti* « ouvrir », cf. lit. *ūt-tveriu* « j'enclos ». Il est vrai que **tveriu* n'est pas représenté en latin autrement que par *pariēs* et qu'il n'y a pas trace des *pp* géménés qu'on attendrait. Cas peu clair.

apex, -īcis m. : pointe, sommet (sens propre et figuré) ; e. g. Varr., RR. 1, 48, 1, *grani apex* ; spécialement partie supérieure du bonnet du flamme qui se compose d'une petite baguette entourée de laine ; cf. Serv., Ae. 2, 683, *apex proprie dicitur in summo flaminis pileo virga lanata, hoc est in cuius extremitate modica lana est... modo autem summītatem pilei intellegimus*, et par suite le « bonnet » lui-même, tiare, mitre, etc., et « aigrette » ; « langue de flamme » (poét.) ; 2^o dans l'écriture, trait vertical placé au-dessus des voyelles longues. M. L. 518.

Les anciens rattachent le mot à *apiō*, *apere* (cf. *uerit* et *ueritō*) ; ce qui conviendrait assez si le sens premier est celui de « partie supérieure du bonnet » qu'on attache (*apiō*) avec un lien, cf. P. F. 17, 6 ; Fest. 222, 13. Mais il est impossible de décider si le sens général de « pointe » est primitif ou dérivé ; et, s'il est primitif, l'étymologie ancienne ne convient pas. Une étymologie étrusque est possible, cf. F. Müller, *Z. Gesch. d. röm. Satire*, Philologus 78 (1923), p. 265.

Dérivés : *apicātus* : coiffé de l'apex ; *apiculum* : *flum quo flamines uelutum apicem gerunt*, P. F. 21, 10 ; *apicūre* : *ligāre* (Gloss.), formé d'après *amicūre*?

apexabō (-*xauð*, -*xað*), -ōnis m. : sorte de boudin ou de hachis employé dans les sacrifices (cf. Arn. 7, 24). Étymologie populaire dans Varr., L. L. 5, 111, *quod in hoc facinome summo quiddam eminet, ab eo quod ut in capite apex, apexabo dicta*. — La finale rappelle *longāo*.

aphorus, -ī m. : *pisciculus qui proper exigitatem capi non potest*, Isid. 12, 6, 40. Sans doute déformation populaire de *ἀφόρος*, autre nom de *ἀρόν* (v. *apua*), sous l'influence de *ἀφόρος*? V. Sofer, p. 11.

apiāgō : mélisse, *apiastrum*. Seulement dans Isid. 17, 9, 80, mais de type ancien ; v. Ernout, *Philologica*, I, p. 167 ; André, *Lex.*, s. u.

apiaster (-trūm) : v. *apium*.

apiastra, -āe f. : guêpier ; *uocantur apiastrae, quia apes comedunt*, Serv., G. 4, 14. Correspond au gr. *μέροψ* « merops apiaster », all. *Bienenfresser*, v. Keller, *Tiere des Klass. Altertums*, p. 284.

apica, -āe f. : — *dicitur ouis quae uentrem glabrum habet*, P. F. 23, 31. Mot rustique, ne se trouve que dans Varr. et Plin. Gr. *ἀποκος*?

apinae, -ārum f. pl. : bagatelles, brimborions ; joint à *tricē* par Martial 14, 1, 17.!

Dérivés : *apinārius* (*ape*) & λ. Trebell. Gall. 8, 3 ; *apināriū*, -āris : *εβαιολογῶ* (Gloss.).

Mot populaire, extrêmement rare et tardif. Cf. *ajan-*
nae.

apiō, -īs, -īpi (conservé dans *co-ēpī*), *aptus*, *apere* : lier, attacher. Ne figure, en dehors des glossaires (e. g. P. F. 17, 7, *comprehendere antiqui uinculo apere dicebant* ; cf. *ape?*), que dans un seul exemple d'Ennius, A. 499 (var. *rapiunt*).

L'adjectif *aptus*, qui a le sens de « attaché », propre et figuré, a pris une nuance laudative, « bien attaché à », cf. *ἀποστοτος* et *habilis*, et par suite « apte à », *aptus ad*, ou *aptus* et le datif. M. L. 566. Même évolution de sens dans le skr. *yukta*. De là le dénominatif *aptō*, -ās « appliquer, adapter » et « équiper », qui a eu en bas latin toute une série de dérivés, et un composé récent *adaptō*, cf. M. L. 563-566 ; *adaptus*, 146 ; **exadaptus*, 2929, et *expatire*, 2938 a, de *exaptus* déjà dans Lucilius. Le contraire de *aptus* est *ineptus* « imprudent, maladroit, sot », d'où *ineptia*, déjà dans Plaute, usité surtout au pluriel, *inepti* « soties » et *ineptiō*, -īs.

Apio a un inchoatif *apiscor*, -īris, *aptus sum* (pour la dérivation, cf. *faciō*, *pro-ficiſcor*) dont il existe un doublet actif *apiscor* chez les archaïques, cf. J.-B. Hofmann, *De uerbis... deponentibus*, p. 12, 32, 40 ; *apiscitur* est passif chez Plt., Tri. 367 : « s'attacher à », d'où « atteindre, obtenir ».

Apiscor, rare, quoique classique (Cic., T.-L.), a fourni les composés *adipiscor*, d'où *adēptiō* (Cic.) ; *indipiscor* (et *indipiscō* ; aussi *indepiscī*, P. F. 94, 18) ; *redipiscor* (Plt., Tri. 1022). *Indipiscor* a conservé la forme ancienne du préverbe *ind(u)* (cf. *indaudire*) de *end(o)*, sans doute sous l'influence de *adipiscor*, *redipiscor*, avec lesquels il se joignait naturellement, et aussi peut-être pour éviter une confusion possible du participe **in-ipiscor* avec l'adjectif *ineptus*. Mais le maintien de *ind-* donnait au verbe un aspect archaïque ; aussi a-t-il été éliminé de

la langue classique au profit de *adipiscor*, seule forme usuelle. De *indeptus* existe un dénominatif *indeptō*, -ās, cité par P. F. 94, 14.

Composés : *cōpula* de **co-apula* ; *co-ēpī* (voir ces mots). Cf. aussi *apud*, *ammētum*.

Le groupe verbal de véd. parf. *āpa* « il a atteint, obtenu », aor. *āpat*, apparaît surtout au parfaït et à l'aoûtriste ; ceci explique l'importance de *cōpī* en latin. Le présent skr. *āpnāti* « il atteint » est déjà dans l'Atharvaveda ; il est secondaire, comme *apiō* et *apiscor* le sont en latin. Le hittite *epmi* « je prends » (3^e sg. *epzi*, etc.) indique un ancien présent athénétique que donnait à supposer lat. *apiō*. Pour hitt. e représentant *ē*, cf. *ēs* = gr. *ἡσ*, skr. *ās*. L'adjectif skr. *āptdh* n'est pas ancien ; il ne se superpose pas à *aptus*. Le sanskrit a généralisé le représentant de l'*ē* conservé dans lat. *co-ēpī* ou d'un ancien *ō* que suppose arm. *unim* « je tiens, j'ai », de *ōp-ne*, et le latin a tendu à généraliser le degré zéro attesté par lat. *aptus*. V. *apud*.

apis, -īs (gén. pl. *apum* ou *apium*, cf. Neue-Wagener, Form³. I 259, ce qui indique un ancien thème consonantique avec élargissement partiel en *-i*, comme *canis*, *mēnsis*, etc., v. Ernout, *Philologica*, I p. 135 sqq.) f. : abeille. — Ancien, usuel. M. L. 525 ; B. W. sous *abeille*.

Dérivés : *apicula* (rare, mais déjà dans Plaute, Cu. 10), M. L. 523 ; *apiārius* : apiculteur, M. L. 522 ; *apiārium* : rucher (cf. Gell. 2, 20, 8), M. L. 521 ; *apiānus*, usité au féminin *apiāna* (*ūua*) « raisin affectionné des abeilles » ; *apicius* : même sens. V. aussi *apium*, *apiaster*.

Les dialectes indo-européens qui vont du slave à l'italo-celtique ont eu un nom de l' « abeille » inconnu aux autres langues : v. sous lat. *fūcūs* ; ce nom était de la forme **bhei*. Il n'est pas impossible que **ap-*, **api-*, supposé par le latin, ait quelque rapport avec ce mot. Mais on ne saurait préciser.

apiscor : v. *apiō*.

apium, -ī n. (*apius* à basse époque) : 1^o ache des mārais (céleri, plante mellifère) ; 2^o persil. Attesté depuis Virgile. Panroman, sauf roumain, M. L. 526 ; germ. : v. h. a. *epfī*, tch. et pol. *opich*, v. André, *Lex.*, s. u.

Dérivés : *apiācūs* : d'ache ; *apiāna* : camomille (Ps. Apul.), cf. toutefois *apis* ; *apiaster* m. et *apiastrum* n. : mélisse ; *apiastellūm* : renoncule, bryone ou couleuvre (se dit aussi *apium risus*) ; *apiātūs* : bouilli avec de l'ache, tacheté, moucheté (*de mensis citreis, ueluti grani congerie*) ; *apiōsus* : se dit d'une maladie du cheval « cuius et mens hebetatur et uisus », Vég. 1, 25, 3, 2 ; cf. 3, 10. On l'explique *sive quod apio curabatur, sive quod ui magica apii putabatur oriri?* Cf. aussi *petrapī* et *apiāgō*.

Apīum est pour les Latins « l'herbe aux abeilles » et correspond, ainsi que *apiastrum*, au gr. *μελιφύλλον*, *μελισθόφύλλον*, cf. Pseud. Ap., Herb. 119 ; Varr., R. R. 3, 16, 10 ; et id., *ibid.* 3, 16, 13, *oporet domi serere quae maxime secuntur apes...* *apiastrum...*, etc. *Apiaster* est formé comme *oleaster*. La graphie *appium*, tardive, est sans valeur.

aplūda (*aplūda*), -āe f. : criblure, menue paille.

Mot sans doute non romain, rare et archaïque ; cf. Ernout, *El. dial.* 110 sqq.

aplustra (*-tria*) , -um n. pl. (le singulier n'apparaît qu'à partir de Lucain : *aplustre*) : aplustres, ornement de la poupe du vaisseau. Du grec ἀφλαστόν, peut-être par un intermédiaire étrusque. Terme uniquement poétique, attesté depuis Ennius jusqu'à Sidoine, mais ne se trouve ni dans Vg. ni dans Hor. Cf. pour la finale *ballista* et *ballistra*, *genesta* et *genestra*, *lepesta*, *lepistra*. Influence des mots en **-trum*, suffixe d'instrument, comme *trāstrum*?

apocalama : nom d'un vêtement de soie ou de coton dans Isid. 19, 22, 13. Inexpliqué ; v. Sofer, p. 31.

apoculō, -ās, -āre (variante *apocalō*) : mot d'argot que Pétrone, 62, 67, met dans la bouche d'esclaves ou d'affranchis. Se conjugue pronominalement : *ego me apoculo* « je décampe, je m'escrigne ». Origine inconnue. On l'a fait dériver de ἀποκαλώ (cf. *calō*) et aussi de ἀποκαλώ ; d'autres en ont fait un dénominal de *ἀπ-* et *οὐκούσιος*, hybride formé d'après *ἀπ-* *οὐκάτων* ou enfin de *ἀπ-* et *οὐλός* (d'après le type du fr. *reculer*), mais la quantité de l'*u* est inconnue.

Apollō, -inis m. : emprunt ancien au gr. Ἀπόλλων, -ων, latinisé en -ō, -inis. Dérivés : *apollināris*, -e, -ria (herba) : morelle ; -neus (Ov.). Étr. *Aplu*, *Apulu*.

apologō, -ās, -āui, -āre : repousser ; dénominatif tiré de ἀπόλογος (déjà dans Rh. ad Her.) avec le sens de ἀπολογία, Sén., Ep. 47, 9. V. Hammarström, IF 1932, 140.

apopores (-peres) : citrouille. Mot espagnol, seulement dans Isid. 17, 10, 16. V. Sofer, p. 118, 163 ; Alesio, Riv. di Filol., 1938, 376 sq. ; André, *Lex.*, M. L. 529.

aporia, -ae f. : emprunt tardif au gr. ἀποπλα « embarras », dont a été tiré le dénominatif *aporiō*, pep. *aporiātus* (= ἀπορούμενος, Ital.) ; d'où *exaporiō*.

apostata, -ae m. : emprunt de la langue de l'Église au gr. ἀποστάτης ; de là *apostatō*, -ās ; *apostatīx* f. ; *apostatīs*, -ās. M. L. 529.

apostolus, -ī m. : emprunt de la langue de l'Église au gr. ἀπόστολος, M. L. 580 a, et celt. : irl. *apstal*, brit. *abostol*. Dérivés : *apostola* f. ; *apostolatus*, -īs m. ; *-licus*, M. L. 530.

apostōla, -ae f. : abcès. Emprunt vulgaire et tardif au gr. ἀπόστημα, avec passage à la 1^{re} déclinaison, changement de genre et influence des mots en -ωμα (*carcino*, etc.). V. Sofer, p. 152, n.

apothēca, -ae f. : magasin à vivres ; cellier. Emprunt au gr. ἀποθήκη, déjà dans Varr. et Cic. De là : *apothēcārius* ; *apothēcō*, -ās. M. L. 531 ; B. W. sous *boutique*.

appellō, -ās, -āui, -ātum, -āre : s'adresser à, en appeler à (cf. Enn. : *hominem appellat*, Sc. 50), appeler, puis, par affaiblissement, « nommer, désigner ». Usité de tout temps ; panroman, sauf roumain. M. L. 542.

Dérivés et composés : *appellatiō* (class., équivalent de *proucatiō*), *appellātō*, -ōris ; *appellatiūs*, calque de προσηγορικός ; *appellitō*, -ās (rare, époq. imp.) ; cf. *nōminātō*.

compellō : adresser la parole à, interpeller (souvent dans la prose classique avec une nuance de blâme ou

d'insulte, d'où le sens de « accuser ») ; *compellatiō* « reproche, réprimande ».

interpellō : interrompre par la parole : Plt., Men. 1121, *si interpellas ego tacebo* ; interpeller. S'emploie comme synonyme de *interrumpō* avec le sens de « troubler dans l'exercice de » ; *i. alqm in iure suo*, Cés., B. G. 1, 44 ; se dit aussi des choses : *i. iam partam uictoriam*, id., B. G. 3, 73. Comme *interdicō*, peut être suivi d'une compléte introduite par *nē*, *quīn*, *quōminus*.

Composés à préverbés d'un intensif-duratif en -ā, **pellō*, -ās, en face de *pellō*, -īs, à valeur moyenne « se pousser vers, se diriger » (cf. *laūō*, -ās, en face de *laūō*, -īs) ; *pellō*, -ās n'existe que dans des composés comme *occupō*, *edūcō*, -ās, en face de *capitō*, *dūcō*, -īs. La spécialisation de sens les a vite détachés du simple *pellō*, -īs.

appendix, -īcīs f. : épine-vinette : *spina et appendix appellata, quoniā bacis puniceo colore in ea appendices uocantur* (Plin. 24, 114). V. *pendō*.

appiānum (*mālum*) : variété de pomme obtenue par un certain Appius, cf. Plin. 15, 49. M. L. 546 b ; B. W., *api*.

apricus, -ā, -um : exposé au soleil, ensoleillé (dès Varro, qui l'oppose à *opācūs*). Rapproché par étym. pop. de *aperiō* « a sole apertus », dit P. F. 2, 6. M. L. 561 ; B. W. sous *abri*.

Dérivés : *apricitās* (Col.) ; *apricor*, -āris (et *apricō*, -ās à basse époque, cf. M. L. 560), « réchauffer, se réchauffer » et ses dérivés.

Sans correspondant net.

aprilis, -īe m. : avril ; second mois de l'ancienne année romaine. Sans doute adjectif substantivé. Étym. pop. dans Varr., L. L. 6, 33 (*mensis dictus* *secundus*... *a Venere quod ea sit* Ἀφροδίτη, *magis puto dictum quod uer omnia aperit* ; Macr., Sat. I 12, 14, *Aprilem... quasi aperilem*, et Sén., Ep. 67, 1, *uer aperire se coepit*. — Panroman, M. L. 562, et celt. : irl. *april*, brit. *ebrill*. De là les noms propres de petites gens : *Aprilis*, *Aprilianus*, *Aprilina*.

A. Cuny, MSL 14, 286, rapprochant *quintilis* et *sextiālis*, a supposé qu'*aprilis* serait un dérivé du mot indo-européen attesté par skr. *āparah* postérieur (par rapport à un seul autre), second », got. *afar* « après ». Étymologie contestée par M. Benveniste, qui suppose, avec Stowasser, W. Stud. 31, 146, qu'*aprilis* remonte à étr. *apru* emprunté lui-même au gr. Ἀφροδίτη, v. BSL 32, p. 68 seqq., hypothèse appuyée par Eva Fiesel, qui rapproche la dérivation du nom du mois de mai en étrusque : *Amphiles* de **ampile*, v. St. Etruschi 7, 295-297, et par l'étude de S. P. Cortsen, Glotta, 1938, 26, 270. On a supposé aussi que *aprilis* dériverait de l'étrusque *aplū* « Apollo », avec dissimilation. Mais il resterait à expliquer l'introduction de ce nom étranger dans les noms de mois romains.

apsis : v. *absida*.

aptus : v. *apiō*.

apua, -ae f. : menuise. Emprunt ancien, latinisé, au gr. ἀφόνη. Cf. Plin. 31, 95 : *apuam nostri, aphyen Graeci uocant*, M. L. 520. Cf. *aphorus*.

apud (*aput* ; formes dialectales *apor* (P. F. 24, 12),

apur, ainsi en territoire marse *apur finem*, CIL I² 5, cf. Mar. Vict., GLK VI 9, 17 ; cf. *ad*, *ar* ; les gloses ont aussi *ape* : *πρόπτε*, CGL II 21, 40) : auprès de, chez, dans ; sens physique et moral : *apud sē esse* (contraire de fr. « être hors de soi »). Uniquement préposition ; ne s'emploie ni comme préverbé ou premier terme de composé, ni comme adverbe, ce qui prouve le caractère relativement récent du mot dans l'emploi qu'il occupe ; et, en effet, il n'a de correspondant nul part, pas même en osco-ombrien. Il s'agit peut-être d'une forme nominale se rattachant à la racine de *apiō*, et dans laquelle l'emploi prépositionnel se serait développé comme dans *penes* et, plus tard, dans le bas latin *casus* (= chez ; v. *casā*) ; mais le détail de la forme n'est pas expliqué (participe parfait n. **apuot*, **apuot*).

Depuis Lucilius, les grammairiens latins différencient *ad*, *in*, *apud*, *penes* ; ainsi Scaurus, GLK VII 30, 18 (d'après Varro) : *ad et apud accusatiue sunt praepositiones, ut accede ad me* ; *qui domi nati sunt apud me* (cf. Servius, A. 1, 24) ; et VII 31, 7 : *item uitios dicuntur et senatum habere apud aedem Apollinis* *quod in aede Castoris dici oportet* ; et Ulpian, Dig. 50, 16, 63 : *penes te amplius est quam apud te* ; *nam apud te est quod amplius est quam apud te* ; *nam apud te est quod quodam modo possidetur* ; cf. P. F. 20, 19.

Régulièrement construit avec l'accusatif et employé — le plus souvent près de noms de personnes (cf. toutefois *apud aedem*, SC Bac. ; *apud oppidum*, Cés., B. G. 2, 7, 3 ; *apud Anienem*, Cic., Mur. 84) — quand la phrase ne comporte pas d'idée de mouvement, on le trouve en latin vulgaire avec l'ablatif, ainsi Ital., Matth. 19, 26, *apud hominibus* (= παρὰ οὐδέποτες), ou avec des verbes de mouvement ; ainsi Sall., Hist. 1, 119, *ille Conisturgim apud legiones uenit* ; Ital., Gen. 43, 9, *si non adduxero eum apud te* (= gr. πρός σε), v. Anders Gagner, Eranos, vol. 26. En Gaule, *apud* s'emploie au sens de « avec » ; ainsi Querol., p. 22, *iste qui apud me est locutus*, cf. ALLG 2, 26. Attesté de tout temps ; mais appartient plutôt à la langue familiale. M. L. 567 ; v. B. W. sous *avec*.

aqua, -ae f. (*acua* CE 930, 2, *acqua* blâmé par l'App. Probi ; cf. Lucr. 6, 552 et 1072, qui en fait un trisyllabe) : eau, considérée comme élément, cf. Cic., Ac. 1, 26, *aer... et ignis et aqua et terra prima sunt* ; le plus souvent jointe et opposée au feu, cf. *igni et aquā interdicere*, et l'usage religieux signalé par Varro, L. L. 5, 61, suivant lequel l'époux accueillait l'épouse au seuil de sa maison avec le feu, élément mâle et créateur, et l'eau, élément femelle : *igitur causa nascendi duplex : ignis et aqua*. *Ideo ea nuptiis in limine adhucentur, quod coniungū hic, et mas ignis, quod ibi semen, aqua femina, quod fetus ab eius (h)umore, et horum uincuntis uis Venus* ; cf. les références de Goetz-Schoell ad loc. Quelquefois aussi *aqua* est joint à *terra* : *aquam terramque poscere*. Pour le genre, cf. Meillet, Ling. gén., p. 218. Le caractère originairement animé et divin de *aqua* apparaît aux épithètes qu'on y joint : *ad aquas lene caput sacrae*, Hor., C. 1, 1, 22 ; *nec castas pollue... aquas*, Ov., F. 2, 174, etc.

Les poètes usent indifféremment de *aqua* et de *unda* ; ainsi, Ov. écrit, M. I 432, *cum... sit ignis aquae pugnax*, en face de F. 4, 788, *sunt duo discordes, ignis et unda, dei* ; Tr. I 8, 1, *unda dabit flamas et dabit ignis aquas*.

Toutefois, *unda* désigne plutôt l'eau considérée dans sa mobilité ; dans le dernier vers d'Ovide cité, *unda* est joint à *flammas*, l'élément jaillissant du feu. La comparaison des dérivés de *aqua* et de *unda* fait bien ressortir la différence de sens : *aquāri* veut dire « faire de l'eau, s'approvisionner d'eau », *aquōsus* « aqueux », *undāre* « être ondoyant, ou agité » (en parlant des flots), *ex-undāre* « déborder », *undōsus* « aux flots agités ».

Le pluriel *aqua* s'emploie lorsque l'on considère les parties constitutives de l'eau, e. g. Vg., G. 4, 410, *aut in aquas sunt dilapsus abibit*, ou les différentes sortes d'eaux (ainsi Sén., NQ. 3, 23), ou les eaux courantes, animées et divinées, Varr., L. L. 5, 71, *a fontibus et fluminibus ac ceteris aquis dei ut Tiberinus ab Tiberi* ; cf. *aqua* *perennēs* (qui se renouvelent sans cesse), *decorus aquarum*, Lucr. 5, 263. Aussi *Aqua* est-il constant dans les désignations de noms de lieux (où se trouvent généralement des eaux jaillissantes et qui sont l'objet d'un culte, cf. Thés. II 353, 47 sqq., 363, 59 sqq.). *Aqua* désigne aussi l'ensemble des eaux. Eleg. in Maec. 101, (hieme) *conglaciunt aquae* ; les pluies : T.-L. 24, 9, 6, *aquae magnae bis ex anno fuerunt, Tiberisque agros inundauit*. *Aqua* est plus fréquent chez les poètes ; le pluriel est plus concret. — Usité de tout temps. Panroman. M. L. 570 ; B. W. s. u.

Dérivés : *aquor*, -āris : s'approvisionner d'eau, et *aquatiō*, M. L. 578 ; *aquātūs* : mêlé d'eau ; *aquōsus* : aqueux, M. L. 588 ; *aquālis* : plein d'eau, à eau. — Subst. *aquālis* m. : pot à eau, M. L. 572 a ; *aquāriūs* : à eau ; *aquāriūs* m. : porteur d'eau, magistrat préposé au service des eaux, verseau (signe du Zodiaque) ; *aquāriolus* (-i dicebantur mulierum impudicarum soridii adseculares, P. F. 20, 24) ; *aquārium* : réservoir à eau, évier, M. L. 576 ; B. W. s. u. ; *aquāliculus* (-um) ; -ī : panse, ventre ; *aquāticus*, *aquātilis* : aquatique ; *aquātilia* n. pl. : tumeurs aqueuses ou hyatides ; *aquātentus* (formé d'après *uinolentus*), M. L. 585 ; *aquola* (*acula*) ; -ae f. : filet d'eau (diminutif).

Composés en *aqui* dont certains formés sur le modèle de composés grecs en ὑδρ- : *aqiducus* (-dux) = ὑδραγός, Cael. Aur. ; *aqifolium* « hour » ; cf. *acri* ; *aqifuga* = φεύροδρός, id. ; *aqigenus*, -a, -um (Tert., cf. *terrigenus*) ; *aqiductus*, *aqiductum* = ὑδραγόνιον *aqiuergium*, endroit où l'eau s'écoule (Gram.), composés tardifs ; la langue classique ne connaît que le juxtaposé *aqua ductus* ; cf. aussi M. L. 581, **aqiductum* ; *aqilex*, -īcīs, -legus m. : sourcier ; *aqilicium*, -ī (aqueūticum) : sacrifice pour obtenir de la pluie ; *aquaemanūle* (*aqimānīle*, *aquamanīle*, *aqimānīrum*) : aiguille, M. L. 572 ; v. *mānō*. Cf. aussi *aquagium*, terme de droit, synonyme de *aqua ductus* ; *aq(a)e mola* (Gloss.) : ὑδρόπονū, plante.

Les langues romanes supposent aussi, M. L. 573, **aquāna* ; 579, **aquatōria* ; cf. en outre 147, *adaquāri* ; 4336, *inaquāre* ; 2399, *exaquāre* ; en germ. *aquaeductus* (formes modernes) et *aquārium*, v. h. a. *ahāri*.

aqua a son correspondant exact en germanique : *got. ahwā* « ποταμός », etc., et semble se retrouver en celtique, mais seulement dans des noms de lieu. Le germanique offre, d'autre part, un dérivé attesté par v. h. a. *ouwa* (all. mod. *Aue*) « prairie marécageuse, ile », et le nom propre *Scandin-auiā* ; le dérivé v. isl. *ægir* « mer, dieu de la mer », avec un ancien *ē* initial, donne à penser

que l'a de lat. *aqua*, got. *ahwa* représenterait un i.-e. **ə* ("ēkʷ/əkʷ-). Si ce mot ne se retrouve pas ailleurs, ce n'est sans doute pas un hasard : tandis que le nom désignant l'« eau » en tant que chose est commun à tout le monde indo-européen (v. sous lat. *unda*), les noms de genre essentiellement animé qui désignent l'« eau » en tant qu'êtrent actif — et divin — n'ont qu'une faible extension dialectale. Il y a ce mot, commun au latin et au germanique ; un autre mot, indo-iran. **āp*-, souvent employé au pluriel (véd. *āpah*, etc.) comme lat. *aqua*, a des correspondants en baltique ; cf. *amnis*. — Il n'est pas accidentel que le nom germanique du « dieu de la mer » appartienne au groupe de got. *ahwa*, lat. *aqua* désignant originellement l'« eau » en tant qu'êtrent actif.

aquila, -ae c. : 1^o aigle (oiseau, étoile ou enseigne), cf. *fulua...* *auis* d'Ovide, F. 5, 732 ; 2^o aigle de mer ou mourine (sorte de rae). Dérivés et composés : *aquilinus* ; *aquilifer*. — Ancien. Panroman. M. L. 582 ; irl. *aicil*. Cf. peut-être aussi *aquileia* : ancolie, M. L. 583, et B. W. s. u. Cf. *Aquilonia*?

Le nom de l'« aigle », le premier des oiseaux, et qui avait un caractère religieux, varie d'une langue indo-européenne à l'autre et résulte surtout d'arrangements relativement récents. V. *aquila*.

aquilex : v. *aqua*.

aquilō, -ōnis (et *aquilus*, cf. Thes. II 376, 9 sqq. ; M. L. 586 et 587) m. : aquilon. Le nom complet est *aquilō ventus* (cf. Nep. Mi. 1, 5 ; P. F. 20, 14, *aquilo ventus a uehementissimo uolatu ad instar aquilae appellatur*). On voit par Festus que les anciens rattachent *aquilō* à *aquila* et non à *aquilus* comme le font les modernes. Ce sont les anciens qui ont probablement raison ; *aquilō* n'est pas le vent sombre ; il est qualifié de *clarus* par Vg., G. 1, 460, par opposition à *nigerrimus austus*, 3, 278 ; cf. Thes. II 376, 48 sqq. L'explication rapportée par Isid., Nat. rer. (Süet., p. 229 Reiff.), *aquilo*, qui et *boreas uocatur, ex alto flans gelidus atque siccus et sine pluia, qui non discutit nubes sed strigunt*, paraît avoir été inventée dans sa dernière partie pour rattacher coûte que coûte *aquilō* à *aquila*.

De là : *aquilōnius* ; *aquilōnalis* (*aquilōnaris* ap. Aug.) formé d'après *septentrionalis* ; *aquilōniānus* (b. lat.) ; *aquilōnigena* (Aus.).

Le rapprochement avec un mot baltique, lit. *āklas* « aveugle », etc., n'explique guère la forme et pas du tout le sens (Meillet). — Cf., toutefois, *xauklas* « vent du nord-est », lat. *caecus* ?

aquilus, -a, -um adj. : brun noir. Rare ; archaïque et postclassique. Les anciens le rapprochent de *aquila* et en font un dérivé de *aqua* (d'après *nūbilis*, *nūbēs*) ; ainsi Festus : *aquilus color est fuscus et subniger, a quo aquila dicta esse uidetur... aquilus autem color est ab aqua nominatus. Nam cum antiqui duos omnino naturales nossent, i. e. album et nigrum, interuenier autem is quoque, qui ita neutri similis est, ut tamen ab utroque proprietatem trahat, potissimum ab aqua eum denominarunt, cuius incertus est color*, P. F. 20, 7. Composé *subaqualis* (en jeu de mots avec *subuolturnis*, Plt., Ru. 422). L'explication par *aqua* rend mal compte du sens de l'adjectif ; on ne voit pas pourquoi l'eau aurait été prise pour désigner une couleur tirant sur le noir (Plaute applique

aquilus à une négresse). Peut-être à rattacher à *aquila*, l'aigle étant l'oiseau sombre, *āterōū... μέλανος*. II. Φ 252. Les adjectifs désignant la couleur sont souvent empruntés à des noms d'animaux, et réciproquement ceux-ci peuvent être désignés par le nom de leur couleur, cf. *columba*.

ar : v. ad.

āra, -ae f. (ancienne forme *āsa*, cf. Macr., Sat. 3, 2, 8, qui cite Varro, et Serv. auct. Ae. 4, 219 ; osq. *asas* « *ārae* », ombr. *asam-ār* « *ad āram* ») et peut-être hitt. *haššas* « foyer » : autel (premier sens sans doute), « foyer de la divinité », par opposition à *focu*, cf. l'expression *pro aris et focis*. Conservé seulement dans quelques parlers juédo-romans, cf. M. L. 586 a.¶

Dérivés : *ārula* ; *ārālia*, -iūm, CIL VIII 1992.

Les grammairiens anciens distinguent *āra* de *altāre*, ainsi Varro dans Serv. auct., B. 5, 66, *Varro dis superis altaria, terrestribus aras, inferis focos dicari adfirmat* ; cf. Vg., ibid., *en quattuor aras : eccū duas tibi, Daphni, duas altaria Phoebo*. Le dieu reçoit les *altaria*, réservés aux grandes divinités ; Daphnis n'a que des *ārae*, terme général désignant un autel quelconque. Italique, commun, usuel. Mais a disparu devant *altāre*.

Cf. *ārēo*?

ārāneā, -iūm (gén. *ārānei*, trisyllabe, Lucr. 3, 383) ; *ārāneā*, -ae f. : araignée. Ancien, usuel. *Arāneus* est la forme ancienne ; le féminin *ārāneā* est réservé pour la toile ou le fil de l'araignée et, par extension, une espèce de fil très fin, et ne désigne l'animal qu'à partir de Catulle, en poésie, et seulement à partir de Fronton, en prose. Toutefois, Cicéron a le diminutif *ārāneola* (en face de *l'ārāneolus* du Culex). L'italien a les représentants des deux formes : *ragnō* et *ragnā* ; le français et l'espagnol n'ont que le féminin : *araigne* (v. B. W. sous *araignée*), *araña* ; les deux diminutifs sont également représentés en roman, cf. M. L. 593-596. *Arāneus* désigne aussi la « vive » (poisson) ; adjectif joint à *mūs*, la musaraigne (*μυράνη*), M. L. 5765 ; *ārāneā*, une maladie de peau : *ārāneā uerrīna* (= gr. *χερχλας* ou *χερχήν*), v. B. W. *rogne* ; cf. *mus araneum* (sic, cf. *ārāneā* dans *Phédre*), *cuius morsu aranea*, Isid. 12, 3, 4 ; v. Sofer, p. 16, 170.

Dérivés : *ārāneōsus* : couvert de toiles d'araignée ; *ārāneāns* (Apul.).

Arāneus, *ārāneā* n'ont de correspondant qu'en grec : *ἀράχνη* « araignée », *ἀράχνη* « toile d'araignée », *ἀράχνη* « d'araignée » et *ἀράχνη* f. « araignée ». La ressemblance est trop étroite pour qu'on ne voie pas dans le mot latin un emprunt au grec ou, du moins, un emprunt à une langue inconnue fait indépendamment dans chacune des deux langues. L'objection que *ārāneus* s'explique en partant de **arak-s-n* (cf. Benveniste, *Origines*, p. 101) n'est pas décisive ; les mots de ce type, essentiellement populaires, admettent des dérogations à la phonétique normale, comme le montrent les formes romanes elles-mêmes. Le rapprochement de *ἀράχνη* « filet » souvent proposé n'explique pas la forme grecque. Le mot a pu s'introduire avec la légende d'Arachné.

arbiter, -tri m. : 1^o témoin (qui par son arrivée assiste à une chose ; souvent joint à *testis*, e. g. Cic., Q. Rosc. 38 ; T-L. 21, 10, 3) ; cf. Plt., Mer. 1005, *eamus intro* ; non

utibilest hic locus, factis tuis, dum memoramus, arbitri ut sint qui praeterant per uias ; 2^o arbitre choisi par les deux parties (sens aussi anciennement attesté que le premier), juge (*arbītrālis*, -e), et par suite, « maître de la destinée de ». Ancien (Loi des XII T. 7, 2, 2 ; 12, 3), usuel, classique. Les sens se retrouvent dans *arbītrium* : 1^o fait d'être témoin (sens non attesté avant l'époque impériale, où il peut être dû à une affectation d'archaïsme) ; 2^o arbitrage, sentence arbitrale et « pouvoir de décider de » ; *liberum arbitrium* attesté à partir de T.-L. ; cf. Thes. II 411, 76 sqq., ce qui explique le sens de « arbitraire » qu'a l'adjectif *arbītrārius* à partir d'Aulu-Gelle. Conservé dans les langues romanes. M. L. 565.

Autres dérivés : *arbītror*, -āris (*arbītrō* archaïque) : 1^o observer, épier, être témoin de ; 2^o arbitrer, estimer (*dē arbītrō*) ; et dans la langue commune, par une généralisation et un affaiblissement de sens identiques à celui de *cēsēo*, *dūco*, *puō*, etc., « juger, penser ». Tér., Haut. 990, *an tu... esse illum iratum putas? — non arbītror*. De là : *arbītrātor*, -āris (tardifs, forme avec haplologie *arbītrīs*, CIL VI 10128) ; *arbītrātus*, -ās m. : arbitrage, pouvoir de décider, volonté, jugement. M. L. 604. Le seul rapprochement qui semble s'imposer, celui avec ombr. *ārputrī* « *arbītrātū* », n'éclaire pas le mot latin. *Ar* peut être une forme dialectale de *ad*. Le rapprochement avec *baētō* est douteux.

arbōs (*arbōr*), *arbōris* f. : arbre ; māt ; arbre de presoir. Sur *arbōr* « monstre marin ? » v. de St Denis, *Vocab. des animaux marins*, s. u. Ancien thème en -s ; cf. *arbōsem*, P. F. 14, 9 ; *arbōses*, F. 280, 9. Seul féminin de ce type ; cf. le type voisin *Cērēs*, -ēris. *Arbor* est une forme récente créée d'après les cas obliques lorsque s'intercalique se fut sonorisé en latin. L'*ō* du thème est confirmé par le dérivé *arbustus* ; cf. *onus* (ancien **onos*), *onustus*, *uenus* (ancien *uenos*), *uenustus*, etc. Le genre féminin s'explique facilement : l'arbre, considéré comme un être animé, est « la productrice » des fruits. Toutefois, en bas latin, à partir de l'Italia, il apparaît masculin, sans doute sous l'influence des autres mots en -or, -ōris et aussi des noms d'arbres en -us, du type *fāgus*, qui avaient abandonné pour le masculin l'ancien genre féminin ; cf. Thes. II 419, 61 sqq. C'est le masculin qui est le plus répandu en roman ; seuls le logoudorien et le portugais ont le féminin. Pourtant, en français, la forme même du mot « arbre », avec sa terminaison par un e muet, tend à le faire passer de nouveau au féminin : « la belle arbre ». Attesté de tout temps. Panroman. M. L. 606 ; B. W. s. u. et germ. v. h. a. *albar*, etc.

Dérivés en *arbōs* et en *arbōr* (ces derniers plus récents) : 1^o *arbōscula* : jeune arbre (d'où *arbōsculōsus* dans les Gloses) ; **arbōscullum*, M. L. 608 ; *arbōscellus* (Gl. Reich.) ; *arbōstus* : planté d'arbres ; d'où le n. *arbōstum* : bosquet, pépinière (le plus souvent au pluriel *arbōstā* (*lōca*), cf. Gell. 17, 2, 25, *arbōreta*, *ignobilius uerbum* : *arbōsta celebratiū*) ; puis « jeunes arbres » (comme il y en a dans les pépinières) ; surtout poétique dans ce sens, Vg., B. 4, 2, *non omnis arbōsta iuuant humilesque myricae* ; d'où à très basse époque *arbōsta*, -ae (Greg. Tur.).

2^o *arbōreus*, M. L. 607 a ; *arbōrācia* (Gloss.) : « cor arboris » ; sans doute n. pl. d'un adjectif **arbōrēus* ;

arbōrāns (Gloss.) : *δενδρίτης* ; *arbōrārius*, -a, -um, et subst. = *δενδροκόμος* ; *arbōrātor* : qui taille les arbres ; *arbōrēscō*, -is (Plin.) : devenir arbre ; *arbōrētū* : vergé (cf. plus haut), M. L. 607 ; *arbōrōsus* : *δενδροειδῆς*.

Aucun rapprochement net. Le latin n'a pas trace du nom indo-européen de l'arbre, représenté par hitt. *taru*, i. e. *dāru*, *dru*, got. *triu*, v. sl. *drēvō*, gr. *δρῦς*, etc. V. C. D. Buck, *Dict. of sel. Synonyms*, p. 48, s. u. *Tree*.

arbōtus (*arbōtū*, graphie des manuscrits de Lucrèce, concordant avec certaines formes romaines, cf. M. L. 610), -īf. (pl. n. *arbōta*, -ōrum d'après Phocas, GLK V 426, 18) : arbousier. S'y rattachent : *arbōtum* (-bi), -īn. n. : arbouse ; *arbōteus* : [*δ'*arbo]sier ; M. L. 609 ; B. W. s. u.

Sans étymologie ; un autre nom est *unēdō*. V. Berold, *Linguistica Storica*, 2^e éd., p. 174.

arca, -ē f. : coffre, boîte, caisse, surtout à argent : *arca publica* qui s'oppose à *fiscus* ; catchot, cercueil, chêneau ; dans les langues techniques : borne, batardeau, chêneau ; dans la langue de l'Église : « arche » (= gr. *κιβωτός*). Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain ; passé également en got. *arka*, en germanique, et de là en slave. M. L. 611 ; B. W. s. u. ; irl. *arc*, britt. *arch*.

Dérivés : *arcōlus* : *putabatur esse deus qui tutelam gereret arcarum*, P. F. 15, 9 ; *arcula*, *arcella*, *arcellula* : coffret, bière, M. L. 615 ; *arcānū* : actif et passif « caché, secret » et « discret, qui cache » ; dans la langue religieuse, « mystérieux, magique » ; *arcānum* : mystère ; *arcārius* : de caisse ; *arcāriū* m. : caissier ; *arculāriū* (Plt.) : porteur de coffret ; *arcera* (arch.) : chariot couvert (d'après *cumera*?). Cf. aussi **arcile*, M. L. 615.

Sans doute apparenté à *arceō* (cf. *Parca et parcoē*) : *arca quod arcebantur fures ab ea clausa*, Varr., L. L. 5, 128.

arceō, -ēs, -ūl, -ōre : 1^o contenir, maintenir. Sens qui paraît le plus ancien, encore attesté dans les textes, cf. Enn., dub. 2 ; Cic., Rep. 17, N. D. 2, 136, où le verbe est joint à *continēre*, de même que *coercēre*, N. D. 2, 58 ; P. F. 14, 2, *arcere est continere*. Mais l'emploi dans cette acceptation est rare, inconnu même de la prose courante et de la langue parlée. — 2^o maintenir au loin, écarter (= *continēre* ; cf. le fr. « contenir l'ennemi ») : *arcere prohibere est. Similiter abarcel, prohibet. Porcet quoque dictum ab antiquis, quasi porro arcet*, P. F. 14, 24 et 244, 7. Sens dérivé et de beaucoup le plus fréquent. De là, *arcula* : *dicēbatur quis quae in auspiciis aliquid uetabat fieri*, P. F. 15, 11. Pas de substantifs dérivés. — Composés : *abarcē*, qui, en dehors des glossaires, ne figure que dans une inscription, CIL XIII 485 ; *porceō*, de **po-arcēō* (même préverbe que dans *pōnō*), rare et archaïque (exemples dans Nonius 159, 38). *coercēō* : contenir, enfermer, d'où au sens moral « réprimer, réfréner » (cf. *continēō*, *cohībēō*) ; *coercīō*.

Pour *exerceō*, v. ce mot. A *arceō* se rattache *arcīnīus* ; *arcīnīs*, adjectif joint à *ager* : [champ] conquis sur l'ennemi « *ab arcēdīs finibus* », dit Varron, au témoignage de Frontin, Grom. 6, 1, qui le définit encore « *qui nulla mensura continetur. Finitur secundum antiquam obseruationem fluminibus, fossis, montibus, arboribus ante missis, aquarum diuer-*

giis, et si qua loca a ueteri possessore potuerunt optineri. » Cf. encore *arcifinium*, -i n. : borne d'un champ ; *arca* finalis.

Pour *lupercus*, v. ce mot.

Arceō est à rapprocher de gr. ἀρκέω (aor. hom. ἥρκεσα, ἥρκεσσα) « j'écarte, je protège ». Le groupe de arm. *argel* « empêchement », *argelum* « j'empêche » (aor. *argeli*) concorde aussi pour le sens ; mais le suffixe *-el-* ne se retrouve pas en latin.

Quant à lit. *rakineti* « fermer » ; *raktas* « clef » et v. h. a. *rigil* « verrou », la forme et le sens sont éloignés, et le rapprochement ne s'impose pas.

arcera : v. *arca*.

arceraca, (-laca) f. : sorte de vigne que Pline, N. H. 14, 35, assimile à l'*argitis* de Vg., G. 2, 99?

arcessō (*accersō*, *adcersō*), -is, -iūl (-ii), -itum, -ere : faire venir, aller chercher, mander, et spécialement « citer en justice » ; « rechercher ». Dans les manuscrits, la répartition de *arcessō* et de *accersō* dépend des habitudes des copistes, cf. Thes. II 448, 67 sqq. ; Plaute semble jouer sur les deux formes, Tru. 130, *quem arcessis? Archilinem*, et Mo. 509, *uiuom me accersunt Acherruntem mortui* ; dans les inscriptions, *arcessō*, cf. CIL I² 235, *arcessus* (Fasti Praenest.). Sur l'essai d'une différenciation des deux formes, cf. Vellius Longus, GLK VII 71, 17 : « *arcesso* » et « *accerso* » *putauerunt quandam differentiam esse, ut *accerso* si uoco, tractum ab acciendo, *arcesso* summuo, ab arcendo tractum. Sed errauerunt : « *accerso* enim pro eo quod est *arcos* numquam positum est. Verum quod putant r litteram obstare significacioni errant : d enim non minus in r litteram transit quam in c.* ». On trouve aussi *accessō*, *arcersō*. A l'époque impériale, sur *arcessū* se bâtit un présent *arcessō* (*accersō*, *accersiō*) ; *arcessū* est déjà dans T.-L. 3, 45, 3. — Ancien, usuel, classique. Non roman.

Dérivés, tous rares, la plupart tardifs : *arcessūtus*, -ūs m. (-iō) ; *accersiō* [*accersiō*] « appel » ; *accersitor* : qui appelle, accusateur ; *accersibilis* (Gloss.).

Par sa forme et par son sens, *arcessō* se dénonce comme un désidératif ; cf., par exemple, Cic., Verr. 1, 27, *arcessit... consul... Siculos* ; *ueniunt nonnulli*. Mais l'étymologie reste incertaine, en raison même de l'incertitude de la forme. Si *arcessō* est la forme la plus ancienne, le rapprochement de *arcēō* est séduisant. Étant donné le grand nombre d'emplois où *arcessō* est accompagné d'un ablatif d'origine (cf. Thes. II 450, 72 sqq.), le sens premier aurait été « chercher à écartier d'un endroit (pour faire venir à soi) ». On a rapproché aussi *arcessō* de *incecessō* (v. ce mot) ; avec une forme *ar-* du préverbe, v. *ad*. En tout cas, le **aruccesō*, du reste proposé avec hésitation par Thurneysen dans le Thes., est à rejeter.

archi- : préfixe grec, marquant le commandement, qui, introduit par des mots grecs d'emprunt, comme *archipirāta* (Cic.), *archimātrus* (Juv.), a formé à basse époque quelques hybrides, comme *archisacerdōs* (Fort.), *archisellūm* : place d'honneur (Not. Tir.) ; *archigallus* (Plin.).

architectus, -i m. = ἀρχιτέκτων. Emprunt ancien, avec passage à la 2^e déclinaison (par influence de *tego*,

tēctus, tēctum?) ; *architectōn*, -ōnis (déjà dans Plaute) est la transcription du grec. La forme *architectus* est la plus fréquente, et la seule classique.

Dérivés proprement latins : *architectōr*, -ōris ; *architectōr*, -ōris (tardif) ; *architectōtō*, -ōnis f. (Itala) formé sur le modèle des noms d'action verbaux en -iōt ; le calque du grec *architeconor*, -ōris (= ἀρχιτεκτονῶ) est de basse époque (Itala) ; *architectūra*, -ae f., etc. Sur ce groupe, voir en dernier lieu M. Niedermann, Glotta 19, 1 sqq.

arcifinius : v. *arceō*.

arcisellūm : v. *arcus*.

arcisum : nom de plante, dans CGL III 535, 46. V. André, Lex., s. u.

arcubius : v. *arx*.

arcula : v. *arca* et *arceō*.

arcūmen : v. *arcus*.

arcus, -ūs m. (féminin dans Enn. et Vitr., d'après *porticus*) ; un génitif *arqui* est attesté à partir de Lucr. 6, 525, où il désigne l'arc-en-ciel ; d'autres formes de la 2^e déclinaison apparaissent de bonne heure, e. g. un nominatif pluriel *arcī* dans Varr. ; cf. Thes. II 475, 80 sqq. Le datif pluriel est *arcubus*, *arcibus* étant réservé à *arx*. Nonius distingue *arcus* et *arquus*, 425, 11 : « *arcus... omnis suspensus fornix appellatur; arquus non nisi qui in caelo appareat, quam Irim poetae dixerunt. Vnde et arquati dicuntur quibus color et oculi uirunt quasi in arqui similitudinem* » : arc ; de là, dans les langues techniques, tout objet en forme d'arc : arc-en-ciel, arche, voûte. Attesté de tout temps. Panroman. M. L. 618 ; B. W. s. u.

Dérivés et composés : *arques*, -ūtis m. : archer (Festus, Gloss.), d'après *egues*, *pedes* ; *arcuātus* (*arcuātus*), scil. *morbus* : jaunisse ; cf. plus haut le texte de Nonius ; M. L. 664 a, 8348 ; et tardif *arquātūs* ; *arcūmen* ; cf. Isid. 17, 9, 9 : *iris Illyrica a similitudine Iris caelestis nomen accepit. Vnde et a Latinis arcumen dicitur, quod flos eius coloris varietate eundem arcum caelestem imitatur* ; v. Sofer, p. 8 ; *arculus* : coussinet en forme d'arc ; *arculatus* : en forme de coussinet (= ombr. *arculatās* « *arculatās* »), cf. P. F. 15, 6 et 10 ; *inarculum*, P. F. 101, 5 ; *arcuārius*, adj. et subst. : qui concerne les arcs ; faiseur d'arcs ; *arcuō*, -ās : courber en arc, voûter, et ses dérivés ; *arcifer* = *roboptōpōs* ; *arcī-potēns*, *arcī-tēnēns* (*arqui*) adj. (poétique) ; *arcī-sellūm* (-solum) : siège circulaire, *sellā arcuāta* ; *arcuballista* : archiballe ; M. L. 618 a.

Cf. v. *isl. gr* (gén. *grvar*) et v. angl. *earh*, avec le dérivé got. *arhavazna*, tous mots signifiant « flèche » ; de germ. **arhuō*, **arhuas*. Les noms d'armes n'ont généralement pas d'étymologie indo-européenne ; et l'arc n'est pas l'arme aristocratique ; il n'est donc pas surprenant que le rapprochement se soit borné à deux langues, toutes deux occidentales. En revanche, le groupe de skr. *īsu* « flèche », gr. *lōc* n'est pas représenté à l'Occident.

ardaliō (*ardeliō* Gl.), -ōnis m. (non attesté avant Phèdre) : empressé, faiseur d'embarra, brouillon. Puis, dans les Gloss., « gourmand, goinfre », cf. CGL V 491, 66 ; 590, 7 ; et *ardaliolus* : *bucco(n)*, CGL V 299, 62.

Sans doute formation en -iō dérivée de gr. ἄρδελος ; cf. ἄρδελόν « tacher, salir » et « troubler ». Mot venu par le même ou l'atlante.

ardea, -ae f. ; *ardeola*, -ae (-dio-) : héron, cf. CGL V 615, 35, *ardea est auis, i. e. haron*. Attesté depuis Virgile. M. L. 619. On compare v. isl. *arta* « sarcelle » ; « sécher », gr. ἄλω « je séche », ἄλαξος « sec », ou à gutturale : *k* (ou *g*) v. h. a. *asca* « cendre », etc., ou *gh* : *got. azgo* « cendre », cf. arm. *azazem* « je séche » (avec *z* pouvant être issu de **j* représentant **zgh*). V. *assus*. S'y rattache peut-être *āra*.

arepenni (*arpenni*; *aripennus*; *arapennis* d'après *arāre*) ; -is m. : arpent. Mot gaulois ; cf. Colum. 5, 1, 6, *Gall... semiūgerum quoque arepennum uocant*; M. L. 634. Sur les diverses formes du mot dans les Gloses et les textes tardifs, v. Sofer, p. 118 sqq., 176.

l'idée de brûler ; *āridus*, M. L. 644, qui est peu représenté en dehors de l'italien et a été concurrencé par une formation plus expressive, *siccus*, panroman. Cf. aussi **arellare*, M. L. 628.

On rapproche tokh. A *āśar* « sec », skr. *āśa* « cendre » et, avec des élargissements variés, à dentale : tch. *ozditi* « sécher », gr. ἄλω « je séche », ἄλαξος « sec », ou à gutturale : *k* (ou *g*) v. h. a. *asca* « cendre », etc., ou *gh* : *got. azgo* « cendre », cf. arm. *azazem* « je séche » (avec *z* pouvant être issu de **j* représentant **zgh*). V. *assus*. S'y rattache peut-être *āra*.

arreō, -ēs ; *ardor*, -ōris : v. *āreō*.

arduūs, -a, -um adj. (comparatif et superlatif peu usités, quoique Caton ait *arduōr*, -ōissimus, cf. Prisc., GLK II 87, 10) : qui se dresse en hauteur (glose *ērectus*), en pente raide, escarpé, ardu (sens physique et moral). — Ancien et usuel, mais, à partir de l'Empire, surtout fréquent chez les poètes.

Dérivés rares : *arduē* (St Jér., Cassiod.) ; *arduita* (un exemple de Varr., R. R. 2, 10, 3).

Cf. sans doute irl. *ard* « haut », gaul. *Arduenna*, nom d'une montagne. D'autres langues présentent des mots à *-dh- intérieur qui ne sauraient être rapprochés, car on aurait lat. *b* ; du reste, le sens de gr. ὄρθος « droit » (de *ρόθος*) et même du skr. *urdhvā* « droit » est un peu différent. Av. *ārdaōd* « droit » est ambigu.

ārea, -ae (*āria* à basse époque) f. : rattaché à *āreō* par Varron, L. L. 5, 6, 38, *ubi frumenta secta; ut teratur, [et] arescent, area*. Le mot ne désigne pas seulement « l'aire » de la grange, mais tout espace dépourvu de construction, la place devant le temple ou l'autel, la cour au milieu de l'atrium (P. F. 12, 17), etc. ; cf. Flor., Dig. 50, 16, 211, *locus... sine aedificio in urbe ared, rure apergellatur* ; et la spécialisation dans le sens de « aire » est peut-être secondaire. — Ancien, usuel. Panroman, M. L. 626 ; B. W. s. u. — Le diminutif *āreola* désigne une petite cour, une planche de jardin, un parterre ; M. L. 632. Adj. *āreālis* : relatif à l'aire. M. L. 627 ; *āreātor*, -ūra (Colum.).

Pas de rapprochement sûr.

ārēna, -ae f. : v. *harēna*.

ārēō, -ēs, -ūl, -ērē : être sec. — Ancien, usuel.

Dérivés et composés : *āridus* (et *ardus*, cf. Thes. II 565, 16) : sec, desséché (sens physique et moral) ; de là, dans la Bible, *ārida* = ἄρπα « la terre » ; *āridum* : terre ferme ; *āridulus* ; *āridūta* et *ārūtūdō* ; *ārēcō*, -is : se dessécher (et *exārēcō*) ; *interārēcō* (Cic.) ; *ārefūtō*, -is (*arfaciō* dans les manuscrits de Caton) ; Lucr. sépare encore les deux éléments *facit are*, 6, 962).

Il n'y a pas de substantif **ārōr* correspondant à *āreō* (cf. *tepor*, *tepeō*, *tepidus*, etc.). Le substantif correspondant à *āridus* est *ārdor*. Mais *ārdor* a perdu le sens de « sécheresse », qui est réservé à *āridūta* et ne signifie plus que « chaleur ardente, ardeur (sens physique et moral), éclat (d'un corps en flamme) ». A *ārdor* se rattache *ārēō*, -ēs, *ārēs* (*arduō*, Acta Fr. Aru.), *ārsum* et *āsum*, cf. *assus* « brûler, être en feu ; brûler de (avec *ad*, *in*, ou l'infinitif seul) », dont le parfait en -ēs et le supin en -sum attestent le caractère récent. *ārēdō* a un inchoatif *ārēcō* (*exārēcō* et *ārēdēcō*, formé sur *exārēdō*, M. L. 2939 a) ; *ārsum* se rattache *ārūra*.

Les langues romanes ont conservé *ārdēte* et *ārdēre*, fr. *ardre*, M. L. 620, *ardor* 624, **ardicāre* 622, **ardūra* 625, **arsio* 680, *arsūra* 682, tous mots qui expriment

Dérivés : *argenteus* et subst. *argentētus* m. : monnaie d'argent, M. L. 639 ; *argentārius* : relatif à l'argent (monnaie), et *argentārius* m. : banquier, frappeur d'argent, M. L. 637 ; *argentāria* : banque, mine d'argent ; *argenteolus* : [monnaie] d'argent ; *argentātus* (et *inargentātus*, Plin., Ital.) : argenté ; d'où est tiré le verbe *argentō*, -ās ; *argentōtus* : mêlé d'argent ; *Argentinus* : dieu de l'Argent (Aug., Ciui. 4, 21) ; *argentifodina* : mine d'argent (ancien juxtaposé) ; *argentilla* : plante à feuilles argentées ; v. André Lex., s. u.

Le nom est neutre, en face de gr. ἄργυρος, comme les noms de métaux latins, cf. *aurum* en face de *χρυσός*, etc. ; pour le suffixe, cf. *unguentum* et v. Benveniste, *Origines*, p. 12, 151.

argentum est l'un des noms, tirés d'une même racine, par lesquels est désigné l'argent. Le celtique a la même forme : gaul. *arganto-* dans *Argantomagus*, litt. « champ de l'argent », irl. *arget*, *arget*, gall. *arian*. Mais la forme osque *argelud* « *argentō* » ne concorde pas exactement, tandis que fal. *arcenelom* (« *argentētum* ») est proche du latin. Arm. *arcat'* « *argent* », tokh. A *ārykant*, av. *ārāzatām* et skr. *rajatām* diffèrent plus encore. Quant à gr. ἄργυρος, c'est un dérivé du thème en -u- qui apparaît dans lat. *arguō* (v. ce mot). On entrevoit donc ici une même manière, déjà indo-européenne, de désigner l'« *argent* » comme métal « brillant », de même que l'« *or* » était nommé métal « jaune » (v. le mot *helios*), cf. gr. ἄργος « clair, brillant » ; mais on ne peut restituer

un nom indo-européen : c'est que l'argent et l'or sont nommés d'après leur aspect, tandis que le nom du « cuivre » (et du « bronze »), lat. *aes*, etc., désigne purement et simplement l'objet et ne se laisse pas analyser. V. Schrader, RL II^e 394; Ipsen, Festschr. Streitberg 228. — La désignation indo-européenne de l'« argent » a été remplacée par un mot emprunté qui offre des formes diverses en germanique, en baltique et en slave. — V. *arguā*.

argilla (i, cf. Ettmayer Zeits. f. rom. Phil. 30, 524⁵, 527), -ae f. : argile. Emprunt au gr. ἄργιλος (ἄργιλος), déjà dans Caton, Agr. 40, 2; le double *l* a sans doute pour objet de noter le caractère palatal de la liquide (cf. *mille*, *stella*). Panroman, sauf roumain. M. L. 641, et germ. : v. h. a. *argil*.

Dérivés : *argilleus*, M. L. 642; *argillaceus* : d'argile; *argillōs* : argileux.

Même racine que *argentum*; *argilla* c'est la « terre blanche ». Étymologie populaire dans Isid., Or. 16, 1, 6, *argilla ab Argis uocata, apud quos primum ex ea uasa confecta sunt*. Les anciens y rattachent sans doute avec raison le nom propre *Argiletum*. Cf. Varr., L. L. 5, 157; Serv., Ae. 8, 345.

argitīs, -tidis f. : sorte de vigne qui produit le raisin blanc. Sans doute emprunt à un dérivé du gr. ἄργος, mais le mot grec n'est pas attesté.

argūō (trisyll.), -is, -iū, -ūtūm (-uitūm), -ere : 1^o indiquer, démontrer; 2^o convaincre de (= ἔπειχω), cf. Ulp., Dig. 50, 16, 197, *indicasse est detulisse; arguisse, accusasse et conuicisse*; le plus souvent a le sens dérivé de « vouloir démontrer, accuser », e. g. Plt., Am. 885, *quae neque facta sunt neque ego... admissi arguit, et devient synonyme de accusō, ἔχαλεσαι*, cf. Enn., Trag. 194, *tu delinquis, ego arguer*. — Ancien, classique; appartiennent plutôt à la langue écrite. *Arguō* est le dénominal d'un substantif en -u- **argu(s)* (-us « éclat » ou « blancheur »), dont l'adjectif est *argūtūs* (cf. *status*, *statuō*, *statūtūs*; *cornū*, *cornūtūs*). L'u de *arguō* apparaît dans les adjectifs grecs ἄργυρος, ἄργυρος, skr. *drju-nah*, dérivés d'un thème en -u- **argu-* (cf. sous *argentum*). Le sens premier de *arguō* était donc « faire briller, éclaircir, éclairer » (sens physique et moral); sens qui apparaît encore dans *argentum* et *argūtūs* « clair, perçant, piquant » (se dit de la voix et du regard, comme *clārus*, puis du goût). L'adjectif a pris ensuite des sens dérivés : « pénétrant, pointu »; « expressif, fin, subtil, rusé »; et finalement « bavard ». En dérivent : *argūtāe* (pluriel comme *ineptiae*) : arguties, subtilités(s), bavardage; *argūtōr*, -ārī, M. L. 643, et ses dérivés; *argūmentum* : preuve, argument, Cic., Top. 8, *esse...* *argumentum...* *rationem quae rei dubiae faciat fidem*; d'où : 1^o justification, raison; 2^o matière, sujet (à expliquer, à traiter) = grec ὑπόθεσις. *Argūmentum* a un dénominal *argūmentor*, -ārī qui a fourni de nouveaux dérivés. Irl. *argūmint*.

De *arguō* : *coarguā* (aspect indéterminé) : démontrer, convaincre [d'erreur], d'où « condamner »; *redarguō* : réfuter (joint à *refellere*, Cic., Tusc. 2, 2, 5). Au témoignage de Festus, 384, 28, Scipio Africanus Pauli filius employait la forme à apophonie *rederguō* (cf. *contractō* et *contractō*, etc.).

ariēna (ou *ariera*), -ae f. : banane, fruit de l'arbre *pala* (= *tala*). — Mot étranger, cité par Pline 12, 24.

ariēs, *arietis* m. (le génitif est toujours trisyllabique dans la poésie dactylique, et la première syllabe compte pour longue, cf. *abies*, *paries*, etc.) : 1^o bétier (animal, signe du zodiaque = *Kρός*, machine de guerre); 2^o sorte de poisson, épaulard? (cf. *mīliūs* pour le double sens). — Ancien, usuel. M. L. 645 (*arête* comme **par(i)ētē*, v. ce mot).

Dérivés : *arietō*, -ās : frapper comme un bétier, ou du bétier, se butter; *arietīnus*; *arietāriūs*.

Cf. ombr. *erietu* « arietem », gr. ἄριτρος « petit bouc », irl. *earb* avec un suffixe *-bho-*, et, avec sens général, *arm*, *aru* « mâle ». Pour cette manière de désigner un mâle particulier, v. lat. *uerres*.

arillātōr, -ōris m. = *cōcōiō* d'après Aulu-Gelle 16, 7, P. F. 19, 1 : courtier. Se trouve aussi dans les gloses. Cf. *arrātī*?

arīnēa, -ae f. : sorte de blé, v. André, *Lex.*, s. u. Mot gaulois (ou ligure)? Cf. Plin. 18, 81, [*ex frumentis*] *arīnēa Galliarum propria, copiosa et Italica est*.

aringus, -i (ha-) m. : hareng. Transcription, attestée à très basse époque, du v. h. a. *hāring*. M. L. 4046.

arista, -ae (les représentants romains remontent à *arista* ou *arēsta*) f. : barbe d'épi et épi [barbelé]; à basse époque, « arête » (de poisson), Aus. 334, 86, *capito* (le chevène)... *fartim congestus aristas*. — Depuis Varron; technique. Panroman, sauf roumain. M. L. 648; B. W. *arête*.

Dérivés et composés : *aristis*, -idis f. : genre de graminée (orge des murs). Pline décline le mot comme si c'était un mot grec : *ἀρίστη, -θος; cf. N. H. 27, 90 : *[arista holci] circa caput alligata uel circa lacertum educti e corpore aristas. Quidam ob id aristida uocant*. — **aristula*, M. L. 649; *aristatus* : barbelé; *aristūsus* (Ven. Fort.); *aristifēr* (Prud.) : fécond en épis.

La finale de *arista/aresta* rappelle celle de *agresta*, *genesta/genista*, *lepista/lepesta*. Il s'agit sans doute d'un emprunt, ou d'un ancien mot indigène.

arithmētīcūs, -a, -um : emprunt savant au gr. ἀριθμητικός. Depuis Cic., passé dans les langues romanes, avec altérations diverses. M. L. 649 a.

ariuga : v. *arūiga*.

arma, -ōrum (n. pl. collectif; gén. pl. *armum* dans Acc., Trag. 319; à basse époque apparaît un féminin *arma*, -ae, Itin. Ant. Plac. 41, p. 187 Vind., cf. M. L. 650) : armes, spécialement « armes défensives » qui s'ajustent au corps (cf. *armus*, *artus*), par opposition à *tēla*, e. g. T.-L. 1, 43, 2 : *arma his imperata galea, clipeum, ocreae, loricae...* *haec ut tegmina corporis essent, tēla in hostem hastaque et gladius*. Désigne souvent seulement le bouclier, cf. Serv. auct., Ae. 4, 495, *hoc est scutum quod Graecis solum ὄπλον dicitur*. Toutefois à la plus souvent les sens d' « armes » en général : *arma capere, poscere, ferre, in armis esse, armis pugnare; arma deponere, adimere*. Le sens de « grès d'un vaisseau, outils, équipement », poétique et non attesté avant Vg., semble une imitation

du gr. ὄπλα. Par métonymie, *arma* désigne aussi la guerre, les combats ou l'armée. — Ancien, usuel. Panroman, M. L. 650, et emprunté par le celtique : irl. *arm*, brit. *arf*. Dénominatif : *armō*, -ās, M. L. 651 (refait sur *armātūs*?), qui à son tour a de nombreux dérivés, dont *armātūra*, M. L. 653, et le composé *exarmō* (époque impériale).

Autres dérivés : *armārium* (d'un adj. *armārius*; le bas-lat. a un doublet fémin. *armāria*) : a dû signifier d'abord « arsenal », mais, ce sens ayant été réservé à *armāmentum* (= ὄπλοθήχη), *armārium*, dans la langue commune, a pris le sens général d' « armoire, coffre, bibliothèque », et même en bas latin « cercueil ». M. L. 652; B. W. *armoire*; irl. *armaire*.

Armi est le premier terme d'un certain nombre de composés, pour la plupart imités des composés grecs en ὄπλο. Un terme rituel est *armilistrūm* : purification de l'armée; cf. Varr., L. L. 6, 22.

A *arma* se rattachent : *inermis* (-mus) : sans armes; *sēmi-ermis* (-mus) : à demi désharné.

L'élément radical est le même que dans *armus*, etc. V. ce mot. Bréal, MSL, 4, 82, envisage *arma* comme ayant été tiré de *armārē*, dérivé lui-même de *armus*, comme *pugna* a été fait sur *pugnāre*, dérivé de *pugnus*.

armenius, -a, -um : d'Arménie (*Armenia* = gr. Ἀρμενία) : — *mās* : hermine; *armeniacum* (*pōnum*) : abricot (= gr. ἀρμενικός). M. L. 654-655; B. W. *hermine*.

armētūm, -i n. (usité surtout au pluriel *armēta*; de là un féminin *armēnta*, -ē déjà dans Enn., A. 603, et Pac., Tr. 349) : mot collectif désignant le troupeau de gros bétail (chevaux, bœufs, non domestiqués, cf. l'opposition établie par Varron, R. R. praef. 4, entre *armētūm* et *bōs domitūs*). D'après les juristes de l'Empire (cf. Thes. II 611, 25), *armētūm* désignerait exclusivement le troupeau de bœufs, le troupeau de chevaux se disant *grex*, et Colum. 2, 14, 4 différencie *armēta* de *itūmenta* comme Ov., M. 8, 555, oppose *armēta* à *equi*; mais c'est sans doute en vertu de la doctrine étymologique qui fait dériver *armētūm* de *arō*, cf. Varr., L. 5, 96, et Colum. 6 praef. 3. Virgile, Ae. 11, 571, applique l'adjectif *armētālis* à *equa* : *armētālis equē namnis et lacte ferīno nutritabat*, mais dans un cas tout particulier et dont on ne peut rien tirer pour le nom général de *armētūm*. Le sens le plus répandu de *armētūm* est celui de « troupeau de bœufs », et, dans les dialectes rhéto-romans, le mot a pris le sens de « vache ». — M. L. 658.

Dérivés : *armētālis*; *armētāriūs*, M. L. 657; *armētīcūs*; *armētūs*; *armētūsus*.

Sans doute de **ar-mē-to-m*, de la racine qu'on a dans *arma*. Le vocalisme radical n'exclut pas le rapprochement avec germ. **ermāna-* attesté par v. isl. *jormuni* « gros bétail » (bœufs, chevaux), got. *Arman-a[reiks]*; ce rapprochement est le seul qu'on aperçoive; l'a- latin aurait le caractère d'une prothèse. V. sous *armus*.

armillausa (-lausia), -ae f. : vêtement militaire, casque sans manches. Mot de très basse époque; germanique? V. Isidore 19, 22, 8, et Sofer, p. 74.

armillae, *armita* : v. *armus*.

armillūm, -i n. : *uas uinarium in sacris dictum quod*

armo, i. e., *umero deportetur*, P. F. 2, 12. Rare et archaïque.

Rattaché par certains, comme *armita*, à ombr. *arsmor* « *ritūs* » (?), où le groupe *rs* est la notation d'un *d* spirant (*f* en alphabet indigène); v. Vendryes, Rev. celt., 1914, p. 212. Sans doute mot d'emprunt; le rapprochement avec *armus* doit être une étymologie populaire.

armita : v. *armus*. Peut-être mot étranger, comme *armillum*.

armitēs n. pl. : mot de glossaire, défini ὄπλατοι οι ἄρχατη τέτει; παράτοις, ἐνότακοι. Peut-être n. pl. d'un subst. **armes* formé sur *arma* d'après *pedes*, *eques*.

armoracea (*armoracia*, *armoracium* n.), -ae f. : rai- fort. Pline, 19, 82, donne le mot comme italique : *[ra-pani genus] unum silvestre Graeci certain uocant... nostri armoraciam...*; cf. 20, 22, *[aphanum silvestrem]... in Italia et armoraciam uocant*. Cf. Diosc. gr. 2, 112, it. *ramollaccia*, etc. (formes souvent altérées). M. L. 660.

armus, -i m. (à très basse époque, on trouve un pluriel *armora* n.); sur ces pluriels en -ora, comme *locora*, *nidora*, etc. (*de locus*, *nidus*), qui survivent dans des patois italiens et en roumain, voir Sittl, ALLG, 2, 570 sqq.; Frick, ibid. 7, 443 sqq.; Graur, Rev. de Phil., 3^e série, t. XI (1937), p. 265 sqq.: haut du bras (avec l'épaule); cf. P. F. 23, 20, *armillas*... *quod antiqui umeros cum brachis armos uocabant* et spécialement « épaule ». Selon les Latins, *armus* est réservé aux animaux, *umerus* aux hommes, ainsi Ov., M. 10, 700, *ex umeris... armi fiunt* (il s'agit d'Hippomèle et d'Atalante changés en lions); mais la distinction n'est pas constante, cf. P. F. 4, 1, *armita dicebatur uirgo sacrificans cui lacinia togae in umerum erat reiecta. Legibus etiam Laurentum sanctum est ne pomum ex alieno legatur in armum*, i. e., *quod umeri onus sit*. Vg. n'en tient pas compte. Tac. emploie *armus* au sens de « bras », H. 1, 36, 9. Toutefois, le représentant français *ars* ne se dit que du cheval. Attesté depuis Plaute, usuel. M. L. 661.

Dérivés : *armillae* (toujours au pluriel jusqu'à Phédius, qui est le premier à employer le singulier; remplacé à l'époque impériale par *brachīlia*, cf. Prisc., GLK II 462, 31, *armillae quae nunc brachīlia uocant*, comme *collāre* remplace *torquēs*) : bracelet, composé de plusieurs tours, ce qui explique le pluriel; et, spécialement, bracelet d'or et d'argent donné comme récompense militaire; cf. P. F. 23, 20; 41, 2. Le sens du mot s'est élargi peu à peu, et il a servi à désigner toute espèce d'anneau destiné à la parure, collier, etc. Il en est de même de *armillatūs*; e. g. a. canis, Prop. 4, 8, 24. Cf. M. L. 659; bret. *armel* (?). Sur le genre féminin du mot, par opposition à *armus*, et sur l'emploi, pour désigner des vêtements, des parures, etc., de diminutifs de mots désignant la partie du corps correspondante, v. M. Niedermann, *Essais d'etym. et de crit. verb.*, p. 41.

Le mot *armus* pose un problème délicat. Il y a un mot signifiant « articulation de l'épaule », d'où « bras », qui va de l'indo-iranien au germanique; mais l'élément radical y est de la forme **ar-*, **-r-*; skr. *irāmā* (cf. v. pruss. *irma* « bras »), av. *arma-* « bras », serbe *ramo* et *rāme*, tch. *ramo*, v. h. a. *aram* (got. *arme*); arm. *armukn* « coude » n'enseigne rien sur le vocalisme. — Ceci ne

se concilie pas avec gr. ἄρμός « jointure, épaulement », de *ar-smo- (comme ἄρκα « attelage ») est issu de *ar-smn ; cf. ἄρμοντι, ἄρμοντος. C'est à gr. ἄρμός que ressemble lat. *armus*. — En arménien, l' « épaulement (d'animaux) » se dit *eri*, à côté de *յ-ըրաւը* « ajuster ». La racine y est donc de la forme *er*, et l'on retrouve un procédé analogue à gr. ἄρμός et lat. *armus* (pour une trace de vocabulaire en germanique, v. sous *armamentum*).

La même racine *er- (ar-) fournit *artus* (avec le dérivé *articulus*) et le gr. ἄρθρος, et *ars* (v. ces mots). C'est celle de gr. ἀράπειν « arranger » et de arm. *arari* « j'ai fait » (prés. *arnem* « je fais »), avec tout ce qui s'y rattache. Avec élargissement *-er-, elle apparaît dans lat. *ritus*, irl. *rim* « compte » (*adrimi* « il compte »), gall. *rhif* « nombre », v. h. a. *rim* « rangée, nombre » et gr. ἄριθμός « nombre ».

La forte valeur religieuse de *ritus* n'est pas chose nouvelle. On en a le pendant en indo-iranien : véd. *ṛtām*, av. *ātōm* sont les termes qui désignent l' « ordre », la « correction religieuse » par excellence. Et le dérivé arm. *ardar* signifie « juste ». Cf., d'autre part, gr. ἀρέσκω, ἀρέτη, ἀρέτων, ἀριστός. Cf. peut-être, dès lors, lat. *ordō*, etc.

V. aussi *artus* « étroit ».

arō, -ās, -āl, -ātum, -āre : labourer, puis plus généralement « cultiver ». — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 598 ; B. W. sous *labourer*.

Dérivés et composés : *arātor* : laboureur, M. L. 600 ; *arātrum* : araire, charrue, M. L. 602 ; B. W. *charrue* ; *arātiō* : labour ; *arātōrius* : aratoire, M. L. 601 ; *arātūra*, M. L. 602 a ; *arābilis* : qui peut être labouré (Plt.).

exarō, -ās : 1^o enlever en labourant, creuser, déchausser, d'où « tracer, écrire ». — 2^o cultiver ; produire en labourant ; *exarātiō*.

La racine dissyllabique *ar- désigne la notion de « labourer » dans tout le domaine européen. Le présent était sans doute un présent radical athématisque dont le thème était *ars- ; il a été remplacé par un présent en *ye/o- dans v. sl. *orj*, lit. *arij*, got. *arja*, v. irl. *airim*, gall. *arddu* « labourer » et, en grec, par un dérivé ἀρόν. — La forme *arā- de la racine est attestée par arm *arar* « charrue » (de *arātro-), qui répond à lat. *arātrum*, et par tarent. ἄραοντα, dont l'a est probablement long ; de là sort le présent lat. *arō*, *arāre*. — Le nom de la « charrue » est un nom d'instrument dont la formation varie d'une langue à l'autre : le grec a ἀρόπον (crét. ἀρόπων), le lituanien *drķas*, le slave *ordlo (v. sl. *ralo*, tch. *rdlo*, etc.), supposant *arō-dhlo- ; le céltique, irl. *arathar*, gall. *aradar*, etc.

Pour *aruum*, v. ce mot.

arra, -ae f. : arrhes. Forme populaire syncopée de *arrabō*, -ōnis, emprunté au gr. ἄρπον (lui-même emprunté au sémitique) peut-être par un intermédiaire étrusque (cf. *persu* en face de *persōna*) ; cf. Gell. 17, 2, 21, *nunc arrabo in sordidis uebris haberi coepimus est, ac multo uidetur sordidius arra, quamquam arra quoque ueteres saepe dixerint et complurientes Laberius*. Au lieu de *arra*, Plaute crée plaisamment *rabo*, Tru. 688. Autrement, Plaute et Térence ne connaissent que *arrabō*. C'est parce qu'*arrabō* appartenait à l'argot des marchands, et peut-être spécialement des *lenōnes* (cf. Plt.,

Ru. 44, *ad lenonem deuenit, minis triginta sibi puellam destinat/daque arrabonem*), qu'il a pu être altéré et écourté en *arra*. A l'époque d'Aulu-Gelle, on voit qu'il y a eu réaction des puristes contre l'emploi de la forme syncopée ou non. En dehors de Laberius, *arra* n'apparaît qu'à partir de Pline ; puis il devient fréquent chez les jurisconsultes, avec un adjectif *arrālis* (Cod. Iust.), et dans la langue de l'Église. *Arra* est un exemple de mot populaire entré dans la langue écrite et technique. Le terme classique était *pignus*, quoique St Augustin ait essayé de différencier les deux mots par le sens. Serm. 378, *quando datur pignus, reddit homo quod accepit* ; *arra autem quando datur, non recipitur, sed superadditur, ut impleatur*. Sens spécial : *arra... sponsio coniugalis*, cf. Paul., Dig. 23, 2, 38. M. L. 665 ; B. W. *arrhes*. Cf. dans les Glos. *arrare* : *guadiare* ; *arratam* : *desponsatam*.

arrugia, -ae f. : galerie de mine [d'or] ; cf. Plin. 33, 70, *cuniculis per magna spatiis actis cauauant montes... arrugias id uocant*. Les langues romanes attestent l'ū, cf. M. L. 678. V. *corrugis* et *runcō*. Mais le mot peut être emprunté.

arridabilit̄ : « à la paysanne » (sc. *futuere, paedi-ōra* (cf. Pline, H. N. 25, 73) passé dans les langues romanes, M. L. 685. V. Wagler, P. W. III, 193 ; André, *Lex*, s. u.

artemō, -ōnis m. : <mât d'>*artimon*. Vitruve, 10, 2, 9, donne le mot pour latin : *tertia troclea... eam autem Graeci ἄρειον, nostri artemon appellant*. Néanmoins, il est probable que *artemō*, comme un grand nombre de termes nautiques, est emprunté au gr. ἄρτε-ōν, de ἄρτεων, comme ἄρτεων de ἄρτεων.

artemisia, -ae f. : armoise. Emprunt au gr. ἄρτεμισα (cf. Pline, H. N. 25, 73) passé dans les langues romanes, M. L. 685. V. Wagler, P. W. III, 193 ; André, *Lex*, s. u.

artemō, -ōnis m. : <mât d'>*artimon*. Vitruve, 10, 2, 9, donne le mot pour latin : *tertia troclea... eam autem Graeci ἄρειον, nostri artemon appellant*. Néanmoins, il est probable que *artemō*, comme un grand nombre de termes nautiques, est emprunté au gr. ἄρτε-ōν, de ἄρτεων, comme ἄρτεων de ἄρτεων.

articulus : v. *artus*.

artopta, -ae f. : tourtière ; *artopticius* (Pline). Emprunt oral et populaire au gr. ἄρπτος, comme l'indique le changement de genre et de déclinaison, cf. *colea, charta, ballista*, etc.

artūs, -ūnum, m. pl. ; dat. abl. *artubus* pour le différencier de *artibus* dat.-abl. de *ars* ; Plt. a un nom. pl. n. *artua*, Men. 856, formé d'après *membra*, *ossua*, auxquels ils est joint. Dénominatif : *artūō*, -ās « membrātim concidere » (Firm.), d'où *artuātim* « membrātim » (Firm.), *deartūō* « découper, démembrer » (Plt.). Le singulier n'est pas employé ; les exemples en sont extrêmement rares et de mauvaise latinité : *singulāri numero artus non dicimus*, dit Charis, GLK I 45, 6. Le sens et l'etymologie sont indiqués par Festus : *artus ex Graeco appellantur quos illi ἄρπον uocant, siue artus dicti quod membra membris artentur*, P. F. 19, 8 ; *artus* est le plus souvent le synonyme poétique de *membrum*, qui est le mot de la prose. Vg. écrit, par exemple, Ae. 5, 422, *magno membrorum artus*, où les deux mots se répètent, sans qu'il y ait entre eux une différence de sens, simplement par effet d'insistance ; cf. Lejay, ad loc. Le sens primitif « jointure, articulation » est à peine attesté, cf. Thes. II 720, 20 sqq., et réservé au diminutif.

articulus, -i (artu-) m. : articulation, jointure, qui, en outre, désigne les nœuds des arbres (par suite de leur ressemblance de forme avec la saillie du coude, du genou, etc.), les petits membres, et spécialement les doigts (v. B. W. *orteil*). Par extension, appliquée au temps, désigne le « moment précis » où se fait la jonction entre deux événements : *articulus dici, temporis ; in articulo*

arundō : Grâce au sens de « jointure, jonction », *articulus* a pris dans certaines langues techniques (grammaire et rhétorique, droit, etc.) le sens de division, article ; cf. ad Heren. 4, 26, *articulus dicitur cum singula uebra interuallis distinguuntur caesa oratione, hoc modo : acrimonia, uoce, uolte aduersarios perterriti* » ; Gaius, Inst. 1, 2, *summa... rerum diuisio in duos articulos deducitur*. En grammaire, traduit gr. ἄρθρον (sens déjà dans Varro) ; cf. Prisc., GLK II 54, 12, qui distingue *articulos finitos* et *articulos infinitos* (cf. *pronomen articulare*) ; désigne aussi l'articulation d'un mot, toujours sur le modèle du grec ; enfin, une toute petite partie d'un tout. M. L. 687 ; irl. *articul*, gall. *erthygl*.

Les dérivés de *articulus* sont pour la plupart calqués sur le grec : *articulō*, -ās = ἄρθρων, ἄντροπων ; *articulātus* = ἄντροπος ; *articulāris*, -rius = ἄρθρις ; l'adjectif emprunté au grec, *arthriticus*, est passé dans les langues romanes sous des formes savantes, M. L. 686, etc. On trouve à basse époque *articulāmentum* (Mulom. Chir.) ; *coarticulō*, -ās : faire parler distinctement (Arn.) ; *exarticulō*, -lātus : désarticulé (Tert.).

Pour la racine, v. sous *armus*. La formation en *-ieu- est ancienne ; cf. skr. *ṛtū* « temps déterminé, saison », arm. *ardū* (gén. *ardū*) et *z-ardū* (gén. *z-ārdū*) « ornement », gr. ἄρτος « union, amitié » et ἄρτος, ἄρτον « à ajuster ». Même vocalisme zéro que dans *portus* ; v. ce mot.

artus, -a, -um : étroit, serré. Adjectif en -to- dérivé de la racine *ar- qu'on a dans *ars*, *artus* ; sans rapport avec *arceō* : la graphie *artus* n'a aucune autorité ; le sens premier est « bien ajusté », cf. le fr. « juste » ; d'où « court », cf. le sens de gr. ἄρτη « récemment », lit. *art* « près », skr. *ṛtā* « bien ajusté, convenable ». Substantif *artum*, d'où *in artō* « à l'étroit ». Ancien, usuel.

Dérivés et composés : *artō*, -is (archaïque et populaire) : faire entrer de force ; doublet de *artō*, -ās (et *coartō*) : « serrer fortement ; réduire, abréger ». Sur ces doublets en -re et -ās voir Lindsay-Nohl, *Latein. Spr.*, p. 577. Conservé dans l'esp. *artar* « obliger, forcer ». M. L. 684 ; *coartō*, -ās.

aruiga (*haruiga*, *hariuga*, *hariiga*, *hariga*, *haruga*) ou **ariuga**, -ae f. : bâlier de sacrifice. Archaïque (*Accius*) et rare ; ni le sens ni la forme n'en sont sûrs. Donat, ad Phorm. 4, 4, 28, le rapproche de *haruspez* ; Varro, L. L. 5, 98, de *artes* ; aucune de ces étymologies n'est à retenir.

aruina, -ae (doublet *arbina* dans les gloses et dans les manuscrits de Plt. et Vg. qu'en rapproche de la forme citée par Hésychius : ἄρβινη, ἄρπαξ Συχελοῖ mais les inscriptions où le nom figure comme *cognomen*, ne donnent que la graphic *Aruina* f. : graisse, lard ; Serv. Ae. 7, 627, *secundum Suetonium... aruina est durum pingue quod est inter cutem et uiscus*.

Dérivés : *aruilla* (*arbilla*) f. : *pinguedo corporis*, P. F. 19, 11 ; cf. M. L. 603, 691 ; *aruīnula* (*Ital.*, *Vulg.*).

Etymologie inconnue ; la forme sicilienne peut provenir du latin. La finale rappelle les mots étrusques en -ena, -in(n)a.

äruncus, -i m. : barbe de chèvre (Plin., H. N. 8, 204). Du gr. ἄρυγγος (*χρυ- att.*) avec substitution de suffixe.

arundō : v. *harundō*.

aruom (*aruum*). — In., toujours dissyllabique : champ labouré, employé surtout au pluriel *aruā, -ōrum*. Une forme de féminin *aruā* est dans *Naevius* et *Pacuvius*, cf. *Thes.*, s. u., 731, 36 sqq., et se retrouve en ombriens *aravā-en* « in aruam ». Conservé en logud. *arou*, M. L. 692.

Dérivé : *arualis* adj., employé seulement dans le groupe *Fratres Aruāles* « qui sacra publica faciunt propriea ufruges ferant aruā », *Varr.*, L. L. 5, 85 ; et *ambaruālis* : — *hostia quae rei diuinae causa circum arua ducitur*, *Macr.*, Sat. 3, 5, 7.

Aruom est sans doute le neutre d'un adjectif *aruos*, qu'on trouve chez *Plaute*, *Tru.* 149 (opposé à *pascuos* ; *Cic.*, *Rep.* 5, 3 (*Varr.*, L. L. 5, 39 ; cf. *Servius* ad *Geo.* 1, *proœm.*), appliqué à *ager*. La forme semble inséparable de *arō*, mais n'a pas trace du dissyllabisme de la racine : on partirait de **ar-wo*. On rapproche gr. ἄρουρα, gall. *erw* « guéret ». Avec un autre suffixe, le slave a : v. sl. *raltja* « guéret », r. *rólja*, etc. (avec un *or*- initial à l'intonation douce, excluant un ancien **ar-*).

arx, arcis f. : partie la plus élevée d'une ville où est établie la citadelle, comme le gr. ἄρχοτος ; « refuge » et par suite « rempart », et aussi « sommet » ; dans ce sens, rapproché de *caput*, l'arx de Rome étant le *Capitium*, e. g. *Cic.*, *ND.* 2, 140 : *sensus... in capite quasi in arce conlocati sunt*. — Les Latins appartaient *arx* à *arcō*, cf. *Varr.* L. L. 5, 151, *arx ab arcendo, quod is locus munitissimum urbis, a quo facilmente possit hostis prohiberi*; cette étymologie est généralement admise, v. *Ernout-Méillet*, 2^e éd., p. 67 ; *Walde-Hofmann, Lat. etym. Wör.*, s. u. *arcō*. *Arx* serait un mot racine comme *lūx, uōx, prex, etc.* Mais il n'y a peut-être là qu'une étymologie populaire, et *arx*, comme *urbs*, à toutes chances d'être un mot emprunté. — Ancien (Ehn.), usuel ; non roman. Composé : *arcubius* : *qui cubat in arce* (*Gloss.*), issu de *arci-cubius*.

ās (c'est-à-dire *ass* ; *assis* à l'époque impériale ; gén. pl. *assium* ; *assum* (*Varro*) est fait d'après *aerum*), *assis* m. : proprement unité d'un système duodécimal divisé en douze parts (*uncia*) et qui sert surtout d'échelon monétaire, l'*ās* primitif étant de la valeur d'une livre (*ās librālis*). Le sens premier est conservé dans l'expression juridique *heres ex assē* « héritier unique » (de la totalité), par opposition aux héritiers partiels *ex uncid*, *ex quadrante*, *ex dodrante*, etc.

L'*ās* était d'abord une plaque de bronze rectangulaire et non estampée (*aes graue, rude*). Le poids en a été diminué à plusieurs reprises, et conséquemment la valeur : *asses unciales, a. semiunciales* ; d'où proverbialement *Caton ap. Sen.*, *Ep.* 94, 27, *quod non opus est, assē carum est* ; *ad assē* « jusqu'au dernier sou », etc. La forme de l'*ās* s'étant modifiée et étant devenue ronde, *ās*, à l'époque impériale, désigne un « rond », *Plin.* 26, 121, *mandragorae radix secatur in asses ut cucumis* ; cf. inversement fr. populaire n'avoir pas le rond ».

Dérivés et composés : *assarius* : *Charis*, *GLK* I 76, 3, *assarius dicebatur ab antiquis ; nunc as dicimus non assis* ; cf. *Varr.*, L. L. 8, 71, *debet... dici... non equum publicum mille assarium esse, sed mille assariorū* ; *assipondium* : *Varr.*, L. L. 5, 169, *unum pondus assipondium dicebatur, id ideo quod as erat libra pondus* ;

assiforānus, -a, -um, *CIL* II 6278 (SC. sur la diminution des frais des jeux, an. 176/7) : *itaque censeo unum, quae assiforāna appellantur, in sua forma manē a>nt*. Cf. *circumforānus*.

As figure comme second terme de composé dans une série de multiples ou de sous-multiples, où, du reste, il a souvent été rendu méconnaissable par des abréviations intentionnelles qui ne relèvent d'aucune règle phonétique : *sēmis* (souvent réduit à *sēs-* en composition), *sēmissis* les 6/12 de l'*ās* ; *bēs*, *bessis* (les 8/12 *binas partes assis*) ; *tressis, quinquessis, uicesis*, etc. ; *chōxouac, quadrassis, dūssis, quattus, ottissis, nōnūssis, decussis, centussis* ; cf. *Varr.*, L. L. 5, 169 ; *Prisc.*, *GLK* III, 416, 17. La forme du bas-latin *tremissis* pour *triens* est faite analogiquement sur *sēmissis*, faussement analysé en *sēmissis*, d'après *sē-modius*.

Comme *libra, nummus*, as doit être un mot emprunté. Étant donné qu'il fait partie d'un système duodécimal, on a pensé à une origine étrusque. Cf. *Deecke-Müller, Die Etrusker*, I, p. 296. Semble sans rapport avec *assis*, malgré la forme primitive de l'*ās*.

asarum, -I n. (et *asarus*) : asaret (*Plin.*). Du gr. *ἀσωπόν*. L'ital *asero* suppose **aserum*, avec apophonie régulièrre. M. L. 693.

ascalōnīs [*caepa*] : échalote (*Col.*, *Plin.*). Panroman. M. L. 694 ; B. W. s. u. Transcription du féminin de l'adjectif gr. *ἀσκαλάνων* « d'Ascalon », ville de Syrie dont l'échalote doit être origininaire.

ascalīr, -ōrum m. pl. : désigne une espèce de soldats (Amm., *Not. dign.*). Dérivé de *ἀσκός* d'après *Mommense = utrūculārī?*

ascia (*asca*), -ae f. : 1^e outil à polir du charpentier ou du lapidaire ; doloire, herminette, marteline ; 2^e truelle, 3^e houe, pioche. Attesté depuis les XII Tables *rogum ascia (-cea) ne polito*. Technique. M. L. 696 ; v. fr. *ascie*.

Dérivés et composés : *asciola*, M. L. 698, v. fr. *ascieu* ; *asciō, -ās* : gâcher avec la truelle, aplaniir, cf. *ascidta*, M. L. 697 ; *deasciō* : 1^e aplaniir, effacer ; 2^e escroquer (cf. *abrāddō*) ; *exasciō* : ébaucher, dégrossir ; *asciculus* (et *acisculus*, sous l'influence du groupe de *acēs?*) m. : petit pic ; d'où *exasciō* : briser avec la hache.

On rapproche avec quelque vraisemblance gr. *ἀσίν* « hache » et got. *agisi*, qui traduit *ἀσίνη* ; v. h. a. *acchui* « hache », etc. Mais la métathèse que supposerait ce rapprochement ne se retrouve pas dans les mots normaux *axis, texō*, etc. Toutefois, le rapprochement de lat. *uisus* et de gr. *ἴσος* « qui » semble fournir une métathèse analogue ; c'est qu'un mot technique, comme celui-ci, peut avoir une histoire autre que des mots de la langue générale tels que *axis, texō*. Cf. le suivant.

ascilla- (*cella*) : v. *axilla* sous *ās*.

ascopa, -ae f. : sacoche, besace ; outre en cuir. Adaptation populaire du gr. *ἀσκοτούρνη* et *ἀσκοτήρη*, cf. *Suét.*, *Nero*, 45, 2. M. L. 699.

a(ss)er, as(s)ar : v. *assyr*.

***asia, -ae** (l. *sasias?*) f. : nom du seigle chez les Taurini, cf. *Plin.* 18, 141 : *secale Taurini sub Alpibus asiam (sa-*

siam?) uocant. Mot ligure ? S'il faut lire *sasia*, serait peut-être à rapprocher de gall. *haidd*, bret. *heiz* « orge » de (**sasio*), cf. *Pedersen, V. G. d. k. S.*, I 69.

***asfilōm** (*assefolium, assi-*) : -I n. : *grāmen*. Tardif, peut-être mot étranger, rapproché par étymologie populaire de *folium* ; cf. *Diosc.* 4, 30, ἔγρωστις... Φωναὶ γράψει, οἱ δὲ ἀσφόλιοι.

asignas : *χρέα μεριζόμενα*, *CGL* II 24, 6. Sans doute ancien terme de rituel, d'origine dialectale ; cf. marr. *asignas*. Analyisé souvent en **an-sec-na* (avec un pré-*an-* usité en osco-ombrien, mais dont l'existence en latin est des plus douteuses, cf. *anhelid*) ; v. *Bréal, MSL* 6, 84, 137, et *Vetter, Hdb.*, qui traduit *asignas* non par « *prosiciae* », mais par « *non prosectae* ».

asflus, -I m. : *taon* ; correspond au gr. *οἰστρος*. Attesté depuis *Virgile*. M. L. 702. Mot d'emprunt ou plutôt mot indigène. Usité comme nom propre en étrusque : *Asilus, Asilas*, cf. *Sil.* 14, 149, et *Serv. auct. ad Ae.* 12, 127. L'animal se dit aussi *tabanus* ; v. ce mot.

asinus, -I m. : *āne* ; aussi terme d'injure, *Ter.*, *Hau.* 677, *quae sunt dicta in stulto, caudez, stipes, asinus, plumbeus*. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 704 ; irr. *asān, asal* ; britt. *asyn*.

Dérivé : *asina* (d. abl. pl. *asindibus*) : Anesse. Mot de la langue des éleveurs, sans doute de création artificielle (le gr. dit *ἡ ἀσον*) ; *asellus, asella, asellulus* : *ānon*. Diminutif familier, de caractère populaire, passé dans les langues romanes (ital.), M. L. 701, où il désigne aussi un poisson, *merlucius cyprinus*, cf. gr. *βύλος* ; et aussi dans les langues germaniques (got. *asilus*, all. *Asel*) et de là en slave ; *asindrius* : d'*āne* ; cf. la comédie de *Plaute Asinaria; asindrius*, M. L. 703 ; *asellifer* ; *asellid* : *ānier* ; *asindrius* (Ital.) ; *asindris* (Apul.) ; *asintus* : d'*āne* ; *asinistra (īcūs)* f. : sorte de figure ; *asinus* : sorte de raisin (couleur d'*āne*) cf. *Plin.* 14, 42, *contra damnantur etiam uisu cinerea et rabuscula et asinusca, minus tamen caudas uulpium imitata alopecis* ; même formation que *ātrusca, cerusca, labrusca*. — *Asina* sert de cognomen, *Asinius* de gentilice.

Tandis que le « cheval » est par excellence l'animal du chef indo-européen, l' « *āne* » est anatolien, méditerranéen. Le nom est nouveau dans chaque langue indo-européenne. *Asinus* est isolé ; l'absence de rhétorisme indique un mot non latin. M. *Benveniste*, après *Schrader, R. L. I* 271, a signalé que les formes, divergentes, de *asinus*, de gr. *ἴσος* et de arm. *ēt* (gén. *īsōy*) doivent s'expliquer par sumérien *anšu* *āne*.

asparagus, -I (et *aspargus, sparagus, isparagus*, etc. ; v. *Thes. s. u.* m. et f. (tardif) : asperge. Emprunt (sud-italique?) au gr. *ἀσπάραγος*, attesté dès *Ennius* et *Caton, Agr.* 6, 3, et passé dans les langues romanes. M. L. 707.

asper, aspera, asperum (les formes du type *aspi*, *aspri*, *aspri*) sont employées par les poètes dactyliques pour éviter le crétiisque : rocallieux, rugueux, rude, aper (au toucher, au goût, à l'oreille ; sens physique et moral). *Aspera arētris* = *τραχεία ἀρητρά*. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 708.

Dérivés : *asperitūs* : rudesse ; *asperō*, -ds : rendre rude ou raboteux (banni de la bonne prose, qui em-

ploie le composé *exasperō* surtout au sens moral) ; *asperatiō* (Cael. Aur.) ; *asperigō*, -inis f. : râpette. Plin., *HN* 26, 102. Dans la langue médicale et en bas latin apparaissent de nombreux dérivés en *aspr-* : *aspratīlis* (formé comme *saxatīlis*) : qui habite les rochers (se dit des poissons, cf. G. *Rudberg, Symb. Osl.* XI 61), rude au toucher ; *aspratūra* ; *aspriō*, -onis m. : petite monnaie ; *asprēdō* (cf. *dulcedō*), Celse, langue médicale = *τραχύτης τραχωνός* ; *asprītūdō* = *τραχύμας, τράχωμα* ; *asprēta*, -ōrum (cf. *dūmēta*) : terrain rocallieux, M. L. 712 ; *asperōsus* (Diosc., joint à *sarmētīsus, lignētūs*) ; *inasperīcō* : s'enrouer (tardif). Cf. aussi M. L. 709, **asperella*. Aucun rapprochement net.

aspis, -idis f. : aspic. Emprunt, attesté depuis *Varro*, au gr. *ἀσπίς*. La langue de l'Église en a fait un masculin, d'après *anguis, dracō*. M. L. 711 ; irr. *asp.* *Aspic* est fait sur *basilic* ; v. B. W. s. u.

assarītūm : v. *assyr*.

asseculūs m. : cf. *assecur* sous *sequor*.

assefōliūm : v. *asifolium*.

assentōr : v. *centīd*.

assēr, -eris (b. lat. *assar*, -aris) m. : petite pièce de bois, perche ou poteau fixé dans un mur ou sur quelque chose, cf. *Rich. s. u.* ; usité surtout au pl. *assērēs* : chevrons. — Ancien ; technique. M. L. 725. Diminutif : *assērulus* (*asserculum* n. Caton). M. L. 726 ; dénomination : *inassērō*, -ds. V. *assīs*.

assidēlās mēnsae ; **assidūs** : v. *assidēō*, sous *sedēō*. **assis, -is** m. : ais ; cf. *axis* 2. Dérivés : *assula* (et *astula* issu sans doute d'une prononciation **assula*, d'où **astila, astula*, les formes romanes remontent à **astila, asila*, cf. *Cassiod.*, *GLK VII* 205, 7 : *tres consonantes tertio loco r habent et alias I literam, ut astula et in elisione asila* ; et M. L. 736, britt. *asclard, asclodyn* f. : copeau, rognure ; ais, planche, d'où *assulūdūm* ; *exassulūdūr* ; *astella* (bas lat.) f. : atelle, M. L. 740, B. W. sous atelier, etc., irr. *stīll* ; gall. *astell*. — Ancien (Plit.), technique.

Sans étymologie claire ; un pareil mot a chance d'être emprunté. On peut se demander si *assis*, *axis*, *assēr* ne sont pas trois formes d'un même mot dont la flexion aurait été **assis*, *assēris* (comme *cinis*, *erīs*). Le pluriel plus fréquent *assērēs* aurait amené la formation d'un singulier *assēr* ; *axis* représenterait un « hyperurbain » pour *assis*.

***assīsa**, -ae f. : flux. Attesté seulement dans *Isidore* ; tradition douteuse. Lire *accessa*, comme le contraire *recessā*?

assula : v. *assis*.

assus, -a, -um : grillé, cuit sans eau, rôti (= gr. *ἀπτός*), opposé à *elictus* ; d'où le neutre subst. *assum* « rôti » ; puis « sans eau », d'où « sans liquide » et « sans mélange » ; « pur » et, enfin, « seul » (cf. *mērus*). Cette évolution du sens explique les différents emplois de l'adjectif : *assa nutrix...* *quae lac non praestat infantibus*, Schol. *Iuv.* 14, 108 ; *quae materiae sunt de assis, i. e. siccis lapidibus* ; *unde et assae tibiae dicuntur quibus canitur sine chori*

auē était une prononciation savante et artificielle : *multum enim litteratus, qui sine adspiratione et producta secunda syllaba salutarit* (auēre est enim) et *calefacere dixerit potius quam quod dicimus...* Les formes auēte, auētō (déjà dans Sall., Cat. 35, 5), auēre tē uola, et à basse époque auēas, auērem, auēbō, montrent que dans le sentiment latin auē était l'impératif de auēre, correspondant à *ualere* (l'abréviation en auē s'expliquant par l'effet de la loi des mots ambigus) et de sens analogue ; cf. Paneg. 11, 29, cité dans Thes. II 1301, 14 sqq.

Toutefois, il peut s'agir là d'une création analogique. On trouve, en effet, dans Plaute, Poe. 924, 998, 1001, une formule punique de salutation *auo* « *uue* » (qui sert à la fois de singulier et de pluriel, et non pas seulement de pluriel, comme l'affirment Thurneyesen et Walde), et il est possible que *auo*, qui n'est pas attesté avant la fin de l'époque républicaine (Cic., Cat., Sall.), soit une adaptation du mot punique d'après *uale*, *salue*. Dans Plaute, ce sont des formes de *saluus*, *saluere* qui servent à saluer, e. g. Ru. 263, *iubemus te saluere, mater. — saluete, pueliae* ; Tri. 48, *o amice salue... — et tu edepol salue* ; Tri. 123, *salua sis. — et tu* ; Mo. 448, *ere, salue, saluom te aduenisse gaudeo*, etc.

Les formules de salut sont souvent empruntées. Dans la Suisse alémanique, on dit couramment *salut* ; les Croates dalmates disent *addio* (qu'ils accentuent *addio*) ; en Autriche, on dit *Tschau* (c'est-à-dire *ciao*, mot vénitien continuant *sclavus* rapporté jadis par des officiers autrichiens ayant fait du service en Vénétie) ; les étudiants allemands emploient *seruus*, etc. » (n. de Niemann).

auēna, -ae f. : avoine et « folle avoine ». Considérée généralement comme une mauvaise herbe, dont le nom est souvent uni à *lotium* ; cf. Serv., B. 5, 37, *steriles... secundum situm Italiae, nam in Thracia fructuose sunt*. Elle est bonne à faire du fourrage ; cf. Colum. 2, 10, 32, *caeditur in fenum uel pabulum dum adhuc uiret* ; les Germains en font de la bouillie (Plin. 18, 149). Cf. Serv., G. 1, 154 ; B. 5, 37. Sens dérivés : paille d'avoine, châlumeau. Panroman, sauf roumain. M. L. 818 ; B. W. s. u. ; germ. : v. h. *avina*.

Dérivés : *auēnarius*, M. L. 819 ; *auēnaceus* : d'avoine. Cf. lit. *avīzā*, lett. *duza*, v. pruss. *wysē*, v. sl. *ovisū* ; le rapprochement semble évident ; mais même les formes baltiques ne se laissent pas ramener à un original commun, et la nature du rapport est indéterminable. Sans doute non indo-européen.

auēō, -ēs, -ērē : désirer vivement, être avide de (sans autre sens attesté dans les textes) ; d'après les glossateurs, auēre serait aussi synonyme de *gaudere* ; cf. P. F. 13, 17, *auere nihil aliud est quam cupere. Argumento est auidum et aueditatē, ex quibus praecipua cupiditas intellegitur, cum significet et gaudere* ; cf. aussi Thes. II 1313, 46 sqq. Toutefois, ce sens de *gaudere* a peut-être été inventé par les glossateurs pour expliquer *auē*, qu'ils assimilaient pour le sens au gr. *χαίρε*. D'après Aulogelle 19, 7, 9, le poète Laevius, contemporain de Cicéron, avait employé *auēns* avec le sens de *libens* (frg. 9). — Auēre n'a pas de perfectum ; il appartient surtout à la langue poétique (cf. Thes. II 1313, 48 sqq.) ; et même Vg. ne l'emploie pas. En somme, verbe rare, non populaire. Il n'y a pas de subst. **auor*.

A *auēō* correspondent les adjectifs *auēidus* : avide [de], d'où gall. *auyid*, d'où *auidūas*, et *auārus*, qui sont usuels. De *auēidus* dérive *auēō*, issu de **auideō*, q. u. La langue archaïque connaît un nom *auentia* f. (Claud. Quadrig.) qui n'a pas subsisté.

Nulle part, hors de l'italo-celtique, il n'y a de correspondance nette. En celtique, on signale, d'une part, un substantif brittonique : gall. *auyllys*, corn. *auell* « volonté », v. bret. *a-iul* « *ultrō* », etc., que Pedersen ne rapproche pas, de l'autre le groupe de v. irl. *con-dí* « il conserve », m. gall. *ry-m-ary* « que me protège » (V. Pedersen, V. G. II, p. 586 sqq., et J. Loth, R. Celt. 40, 354). Le groupe de skr. *avati* « il se réjouit, il aide » et de *utih* « aide », *óma* « favorable » est loin, pour le sens, et du groupe latin et du groupe celtique. Étymologie peu claire.

auerruncō : cf. *uerruncō*.

auerta, -ae f. : porte-manteau, valise. Mot de basse époque (Dioclétien, Théodose). Emprunt, peut-être, au macédonien *doptō*, *doepri* (Suidas). Conservé dans quelques dialectes italiens. M. L. 822.

Dérivés : *auertārius*, -i m. : porteur de valise.

augeō, -ēs, *auxi*, *auctum*, *augēre* : emploi transitiif et absolu (comme *αὔξω*, *αὔξανω*) ; 1^o faire croître, accroître ; augmenter ; amplifier ; 2^o s'accroître. — Ancien, usuel. Cf. *augmen* : accroissement, terme archaïque et poétique remplacé en prose par *augmentum*, terme de la langue commune comme des langues techniques (droit, grammaire et rhétorique, religion, cf. *αὔξησις*), d'où est issu en bas latin le dénominal *augmento*, -ās ; cf. M. L. 783, 783 a.

Ce sens général de « [s']accroître » apparaît dans un grand nombre de dérivés ou de composés de *augeō*, l'infinitif *augēscō*, -ere (et *adaugēscō*), le composé *adaugē* (choatis *augēscō*, -ere (et *adaugēscō*), le composé *adaugē* glosé exactement *ἐπαύξω*, *προαύξω*, M. L. 149 (*adagēre*) ; les substantifs *auctus*, -ūs m. (et *adauctus*) : accroissement, crue d'un fleuve ; *auctūriū* (archaïque) : bon poids, bonne mesure ; les intensifs *exaugeō* et *auctō*, -ās (Plaute) et *auctiō* (Tacite) ; l'adjectif grammatical *auctiūs* (*coniunctio auctiūa*) ou *auctiūus* ; les composés archaïques *augificō*, -āre, *auctifēr*, *auctificō*, -fēr. D'autres, au contraire, en passant dans les langues techniques, ont pris des sens spéciaux tels que la parenté avec *augeō* n'est souvent plus sensible. Tels sont *augur*, *auctor*, *auctiōrātā*, *auctōrō*, *auctiō* et *auxilia*.

augur, -uris m. : augure (prétre) est un ancien nom du type *fulgor*/*fulgoris* ou *fulgeris*. Une trace de la flexion alternante (*augur*, *augeris*) apparaît encore dans Prisc., GLK II 27, 17, *antiqui auger et augeratus pro augur et augeratus dicebant*. Le dérivé *augustus* atteste, à côté du thème en -r, l'existence d'un thème neutre en -s, **augos*. Le sens du mot devait être à l'origine « accroissement accordé par les dieux à une entreprise », d'où « présage favorable », ou, s'il s'agit d'un ancien masculin, « celui qui donne l'accroissement », d'où « celui qui donne les présages favorables » ; sur les deux possibilités, cf. MSL 22, 234, 238 (v. aussi Flinck, *Auguralia u. Verhandlungen*, 1921). *Augeō* est encore conservé dans le vocabulaire religieux, cf. la prière rapportée par T.-L. 29, 27, *Diui diuiaeque... uos precor quaeaque ui... quae in meo imperio gesta sunt, geruntur, postque ger...*

auctor c. (*auctor communis erat generis apud antiquos*, P. F. 26, 13) : sens premier « celui qui fait croître, ou qui fait pousser », e. g. Vg., G. 1, 27, *auctorem frugum tempestatumque potenter*. Dans des expressions comme *auctor gentis*, *generis*, le mot signifiait à la fois « celui qui accroît » et « celui qui fonde », « fondateur, auteur », qui a fini par prendre toutes les acceptations que le fran-

*tur, ea... bonis auctibus auxitis. Le rapport entre *augeō*, *auctōrātā* et *augur* apparaît dans cette phrase de Cicéron, De har. resp. 18, *rerum bene gerendarum auctoritates augurio... contineri*, dont s'est souvenu Valère Maxime, 1, 1 : *maiores status sollemnesque caerimonias pontificum scientia, bene gerendarum rerum auctoritas augurum obseruatione, Apollinis prædictiones uatum libris, portentorum depulsiones Etrusca disciplina explicari voluerunt* ; le rapport entre *augur*, *augurium* et *augustus* est lumineusement marqué dans les vers d'Ovide, F. 1, 609 sqq. :*

*Sancta uocant Augusta patres, Augusta uocantur
Templa sacerdotum rite dicata manu.
Huius et augurium dependet origine uerbi.
Et quodcumque sua Iuppiter auget ope.*

De même, Servius glose l'expression *augusta moenia* de Vg., Ae. 7, 133, par *augurio consecrata* ; et Ennius, A. 424, emploie la figura *etymologica augustum augurium*.

Ainsi donc, *augur* désigne celui qui donne les présages assurant l'accroissement d'une entreprise. L'adjectif dérivé est *augustus* : consacré par les augures, ou « entrepris sous des augures favorables ». L'adjectif ne s'applique qu'à des choses pendant toute la période républicaine ; ce n'est qu'en l'année 727 de Rome qu'on le voit appliqué à Octave, avec le sens du grec *Σεβαστός*. *Augurium* est le « présage » [favorable] dans le sens le plus large du mot ; c'est un terme beaucoup plus compréhensif que *auspiciū*, qui désigne simplement l'observation des oiseaux ; et l'époque archaïque distingue nettement les deux termes, cf. Thes. II 1371, 51, 55, 73, 80 ; 1372, 3 sqq., 70 sqq. ; 1373, 64 sqq. et passim. Mais l'identité phonétique de la syllabe initiale et aussi le fait que le présage le plus facile à prendre et le plus répandu était fourni par l'observation du vol des oiseaux ont amené des confusions de sens — du reste particulières entre *augur*, *augurium* et *auspex*, *auspiciū*. Il est à noter que jamais *auspex* n'a été employé pour désigner la qualité d'*augur*. *Augur* est un titre officiel ; *augur* est un prétre-magistrat, faisant partie d'un collège, dont l'action est soumise à des règles.

De *augur* est également tiré le dénominal *augurō*, -ās (*auguror* ; le déponent n'apparaît pas avant Cicéron) ; prendre les augures ; *augur* ; prédire ; d'où *inaugur* (ancien, classique) et son contraire *exaugurō* (rendre profane). A l'époque impériale apparaissent les formes dissimilées *agurium*, *agustus*, cf. Thes. II 1371, 12 sqq. ; 1379, 32 sqq. ; et M. L. 784, *a(u)gurāre* ; 785, *a(u)gurium* ; 786, *a(u)gustus*, ce dernier, passé en germainique : *got. agustus*, devenu nom d'un mois d'été (v. B. W. auctōtū) ; a pris beaucoup de sens nouveaux en roman ; celtique : irl. *august*, britt. *avst*. — Sur *augustus*, voir F. Müller, « *Augustus* », dans Meded. d. Kon. Akad. v. Wet., Afd. Letterkunde, 63, A 11, Amsterdam, 1927. I

auctor c. (*auctor communis erat generis apud antiquos*, P. F. 26, 13) : sens premier « celui qui fait croître, ou qui fait pousser », e. g. Vg., G. 1, 27, *auctorem frugum tempestatumque potenter*. Dans des expressions comme *auctor gentis*, *generis*, le mot signifiait à la fois « celui qui accroît » et « celui qui fonde », « fondateur, auteur », qui a fini par prendre toutes les acceptations que le fran-

çais donne à « auteur ». En dehors de ce sens, le mot semble avoir appartenu dès la période italique commune aux langues de la religion et du droit. L'ombrion a la forme *uhtur* « *auctor* », titre d'un magistrat des *fratres Atiedii* analogue au *χωρόποιος* grec ; on peut rapprocher l'emploi, dans la langue officielle latine, de *auctor* « qui in senatu primus sententiam dicit », e. g. Cic., Pis. 35, *senatus decreuit Cn. Pompeio auctore et eius sententiae principē*. De là le sens dérivé d'instigateur, conseiller ». En droit, *auctor* désigne le « garant », cf. Cic., Caec. 72, *quod mulier sine tute, auctore promiserit debet*. Enfin, comme la vente aux enchères se dit *auctōtē*, *auctor* a pris le sens de « vendeur (aux enchères) » par opposition à *emptor*, et de là celui de « possesseur ». Sur ces développements, v. M. Leumann, *Gnomon*, 13 (1937), p. 32. Celt. : irl. *auctor*, gall. *avdūr*, *awdurdō*.

auctōrātā : fait d'être *auctor*, avec tous les sens du mot. Le sens premier est rare, mais non sans exemple : ainsi, Cic., Inu. 1, 28, 43, *eius facti qui sin principes et inuentores, qui denique auctōrātā eius* (abstrait correspondant à *principes* et *inuentores probatores*) ; « investigation, autorité » (avec tous les sens que le mot a gardés en français, abstrait et concret) ; « garantie » ; « avis prononcé le premier ; avis prédominant » ; d'où *auctōrātā senātū* = *senātū cōsultū*.

Du sens de *auctor* « vendeur » dérive celui de *auctōrātā* « qualité de vendeur », d'où « possession » (le vendeur d'une chose étant généralement celui qui la possède), et par là « droit de [revendication en] propriété ». Ainsi s'explique le sens du mot dans l'axiome de la loi des XII Tables cité par Cic., Off. 1, 37, *aduersus hostem aeterna auctōrātās <estō>* « vis-à-vis de l'étranger, le droit de [revendication en] propriété demeure imprescriptible ».

auctōrō, -ās (et *auctōrōr*) : à deux sens qui proviennent de deux valeurs différentes de *auctor* : « garant » et « vendeur ». Il y a là, en réalité, deux verbes : 1^o garantir (terme technique du droit, cf. Thes. II 1234, 70 sqq.) ; 2^o dans la langue des gladiateurs, qui se louaient au plus offrant : vendre ou louer moyennant salaire (*sē auctōrārē*) ; *auctōrātūs* ; *auctōrātū*, cf. Scol. Hor. Sat. 2, 7, 59, qui se uendunt ludo, *auctōrātū dicuntur* : *auctōrātū enim dicitur uenditū gladiatorū* ; *auctōrātūm* : solde, salaire (généralement en mauvaise part). De *auctōrō* la langue militaire a tiré *exauctōrō*, -ās : mettre en congé (proprement « priver de solde »), qui a souvent une valeur infamante ; cf. **auctōrātūcāre*, M. L. 775.

auctiō : vente aux enchères, seul sens attesté à bonne époque ; le sens de « accroissement » *αὔξησις* étant réservé à *auctus*, -ūs, et n'apparaissant pour *auctiō* qu'à basse époque et chez des auteurs peu corrects. C'est de *auctiō* que *auctor* a tiré le sens de « vendeur » qu'on a signalé, et c'est sur *auctor* pris dans cette acceptation qu'a été bâti *auctōrō*, qui s'est spécialisé, tandis que le dérivé de *auctōtē*, *auctōnor*, -āris, gardait le sens général de « vendre aux enchères ».

auxiliū : secours ; proprement « accroissement de forces, renfort », *ferre auxiliū*, etc. Le rapport avec *augeō* est déjà indiqué par Varro, L. L. 5, 90, *auxiliū appellatum ab auctu, cum accesserint ei qui adumento essent alienigena* ; toutefois, la dérivation s'explique difficilement. M. Kretschmer, *Glotta* 6, 31 sqq., a supposé qu'il fallait partir du pluriel *auxilia* (scil. *agmina*)

« troupes de renfort », nominatif pluriel d'un adjectif **auxilis* (sur l's de **auxilium*, v. plus bas) ; de ce pluriel neutre on aurait tiré abusivement un substantif *auxilium* (cf. *iugerum* reformé sur le pluriel *iugera*). Irl. *axal*. Dérivés : *auxiliar*, *-aris*; *auxiliaris*, etc.

augeō à la formation en *-ēō* qui se trouve souvent là où il n'y avait pas de présent indo-européen susceptible de se maintenir ; le type thématique de *got. aukan*, v. *isl. auka* « augmenter » ne prouve pas l'antiquité de ce présent : le verbe germanique occidental, v. angl. *ēacian*, v. h. a. *ouhhn*, est de type faible ; lit. *dugu a au* intoné rude qui indique une ancienne diphthongue **āu*. Hors du germanique et du baltique, il n'y a aucun présent de cette sorte. Pedersen rapproche irl. *uagim* « je couds » ; mais le sens est si éloigné qu'on ne peut faire état du rapprochement (*uagim* peut d'ailleurs sortir d'une racine **peug-* « piquer »). — L'indo-iranien a le substantif skr. *ājāh* « force », av. *aojō*, et l'adjectif skr. *agrāh* « fort », av. *gāth*, *ugrō*. Rien ne prouve que la diphthongue qui est dans skr. *ājāh*, etc., soit un ancien **au*. Mais il faut rapprocher lat. *augustus*, etc. — En face existe une forme **weg-* de la racine dans le dérivé skr. *vājāh* « force, prise de combat », got. *wakrs* « produit, intérêt ».

Racine à formes variées **weg-*, **āug-*, **ug-* et avec élargissement *-s-* (à valeur anciennement désidérative) : gr. *ἀ(F)έω*, *αδέω*, *αδέων* ; got. *wahsan* et v. h. a. *wahsan* « croître » ; lit. *duktas* « hau » ; skr. *ūktā* « il croît », avec parfait *vādātā* et causatif *vākḍyati* ; gāth. *uxjāt* « il va croître » ; av. *ux̌yāti* « il croît », *ux̌yātā* « il fait croître ». Le substantif *auxilium* en porte trace en latin ; cf. *anxius* en face de *angō*; *alsius* et *algeō*.

anua, -ae f. : plante indéterminée, dont le nom rappelle *anua* « grand'mère » comme « *senecon* » représente *seneccō*. Représentants romans douteux. M. L. 824?

**auillus*, -i m. : mot de glossaire : *agnus recentis partus*. Trace de l'ancienne labio-vélaire passée à *g* dans *agnus* (v. ce mot)?

auis, -is f. : oiseau. — Usité de tout temps.

Dérivés : *auārius* : d'oiseau ; subst. *auāriūm* : oiseleur ; *auāriūm* : volière ; *auitūm* (Apul.) : race des oiseaux ; cf. *equitūm*.

Auis est peu représenté dans les langues romanes, cf. M. L. 831. Il a tendu en latin même à être remplacé par des formes plus pleines de diminutifs : *auicula*, *auicula* (Inscr.), et *auella*, *auellus*, cf. Varr., L. L. 8, 79, *minima in quibusdam non sunt ut auis, auicula, auella* (et aussi par *passer*). Apiculus emploie *auella*, et les gloses ont *auellus* : oiseau, moineau ; *auellatō* : oiseleur. Cf. M. L. 827-828 ; B. W. *oiseau* ; noter aussi les cognomina *Auella*, *Ocelliō*. — *Auis* subsiste en tant que nom générique joint au nom de l'espèce, e. g. *auis merula*, *a. sancta*, *a. noctua*, etc. ; certains de ces juxtaposés ont passé dans les langues romaines, *auis struthius* > autruche (forme savante), M. L. 933, et *auis tarda* (Polem. Silu.) > *ou(s)tarde*, M. L. 832 ; B. W. s. u.

Sur le modèle de *ōpvc*, qui dans le grec hellénistique ne désigne plus que la poule, *auis* apparaît avec le sens de « poule » dans Columelle 8, 5, 3 et 8, 5, 4 ; cf. Niedermann, *Mnemosyne*, 3^e sér., 3 (1936), p. 275.

Sur le diminutif *auella* a sans doute été construit *auca* (une graphie *oefja* dans CGL V 615, 40) : oie, pro-

prement « l'oiseau » (de basse-cour), substitut de *(h)an-*ser, attesté dans Avien (iv^e-v^e siècles) et dans les gloses, et qui n'est peut-être pas proprement latin. De *auca* il y a un dérivé en *-iō* : *auciō* m. attesté comme nom propre sur un vase de terre gaulois, CIL XIII 10010, 218 ; cf. fr. *osson*, *oison*, M. L. 826 ; B. W. *oie*.

Auis figure comme premier terme de composé dans *au-cep*, *aucupis* m. : oiseleur ; d'où « homme à l'affût de », de **auī-cap-s*.

Dérivés : *aucupium* : chasse aux oiseaux (*acupio*, CGL V 5607) et « piège à oiseaux » ; *Aucupius* nom propre (et *Acupius*, Thes. II 1238, 67) ; *aucupor*, *-aris* et *aucupō* : chasser aux oiseaux, et au figuré « guetter », avec ses dérivés, M. L. 776-777.

auspeč : 1^e qui examine le vol des oiseaux = gr. *olōvoxōtōc*. Comme le soin d'examiner le vol des oiseaux (*auspicium*) est réservé au chef d'une entreprise (*consul*, *praetor*, *imperatōr*, etc.), *auspeč* prend le sens dérivé de « chef, guide », de même que *auspicium* arrive à se confondre avec *ductus*, *imperium*, auquel il est souvent joint, e. g. CIL I 541, *ductu auspicio imperio eius Achāia capta* ; Plt., Am. 196. Dans un mariage, *auspeč* désigne aussi le paronympe. 2^e en parlant des dieux, celui qui fournit les auspices sous lesquels une chose est entreprise ; et de ce chef il acquiert une valeur adjective avec le sens de « favorable » (non attesté avant Vg., e. g. Ae. 3, 20 ; 4, 45, *dis equidem auspicibus et Iunone secunda*).

auspicium : 1^e fait de prendre les auspices ; 2^e auspice, signe fourni par l'observation du vol des oiseaux. A l'époque de Cicéron, l'*auspicium* n'est plus observé ; cf. N. D. 2, 9 ; Thes. II 1543, 48 ; aussi *auspicium* désigne-t-il toute espèce de présages : Diu. 2, 43, *fulmen, quod idem omnibus rebus optimum auspicium habemus, si sinistrum fuit...* ; mais l'abus est peut-être plus ancien, cf. les *pedestria auspicia*, *piciularia auspicia*, *pestifera auspicia* dans P. F. 287, 1 sqq. Dans la langue commune, *auspicium* est devenu synonyme de *exordium*, *initium*, comme le verbe *auspicor*, *-aris* (*auspicō*) « je prends les augures », a signifié « commencer ». Composés : *exauspicō* et *redauspicō* (-*or*), Plt., Cap. 767).

Ombr. avsf. *auif* « auis (acc. plur.) », etc. et aviecate « *auspicatā* » ; cf., sans voyelle initiale, les formes indo-iranienes : véd. *āvē* « oiseau » (nom. plur. *āvāyah*, instr. plur. *vībhī*, etc.), av. *vayō* (nom. plur.) et gr. *olōvē* « grand oiseau, préssage, augure » (de **ōgvoyōc*), *āterōc* « aigle » (*āterōc* *āterōc* *Περγάτοι* Hés.) ; l' « aigle » est l'oiseau par excellence (v. sl. *ortlū*, lit. *erēlis*, « aigle »), en face de gr. *ōpvc* « oiseau ». L'arménien a aussi *haw* « oiseau », où *h* doit être sans valeur étymologique. V. *ōuūm*.

aula, -ae f. : emprunt au gr. *ālōtē* « cour », *ātrium*, parc à bestiaux et en particulier « cour du palais royal ». Attesté depuis Cic., Fam. 15, 4, 5. Surtout fréquent en poésie. Dans la langue de l'Église, désigne le temple, comme *ātrium*.

Dérivé : *aulicus* = *ālōtētōc*.

aulacum (-lēum, -lium), -i n. (*aul(a)ea* f. tardif) : tapisserie, rideau de scène. Emprunt au gr. *āulakā*, *ālētē*, depuis Lucilius. Synonyme de *cortina*. Technique, usuel.

auliō, -ōnis m. : flûtiste (CGL II 26, 35), *ālōtētēc*. De *ālōtē*.

Dérivé : *aulicus* (tardif).

aula, -ae (aula) f. : forme populaire avec réduction de la diphthongue : *ālla* et même un exemple de *ollum*, Thes. II 1453, 22) ; P. F. 21, 30, *aulas antiqui dicebant quas nos dicimus ollas quia nullam litteram geminabat. Itaque aulicocia* (l. -*cocta*) *exta quae in ollis coquebantur*, *dicebant*, i. e. *elixa*) : pot, marmite, et en particulier : vase à recueillir les cendres des morts de pauvre condition (*ālla*).

Dérivés et composés : *aulula* (*ālla*) ; *aulularius*, conservé dans le titre de la comédie de Plaute ; *auxilla* : *olla paruula*, P. F. 23, 8 ; *aulicocetus*, Act. Aru. 1, 21 (CIL VI a 87), cf. P. F. plus haut, et *ālli-* *coquus*, Varr., L. L. 5, 104.

Les langues romaines attestent *ālla*, panroman, passé aussi en germanique : v. h. a. *āla* ; *āllarius*, M. L. 6059 et 6060 ; B. W. sous *olla* -*podrīa*.

Cf. skr. *ukhā* « marmite » (et *ukkātā*), got. *āuhns* de **ukhōs*, v. suéd. *ugn* « poêle », etc. Le suffixe latin serait *-s-lā* avec *s* conservé dans *auxilla*. Terme populaire dont la forme primitive ne peut être exactement définie. — L'osq. *ālam* est douteux, v. Vetter, *Hdb.*, p. 33.

aura, -ae f. : air en mouvement, souffle, brise ; effluve. Emprunt au gr. *āpō*, d'abord réservé à la langue littéraire et poétique (Ennius) ; la langue des comiques l'ignore. A pénétré ensuite dans les langues techniques (Colum., Pline), puis dans la langue courante (Vulg.). S'emploie au propre comme au figuré (*a. populāris*), au singulier comme au pluriel. Bien représenté dans les langues romaines, sous la forme du simple (ital. *ora*), de dérivés (type fr. *orage*), M. L. 788, et **auridiāre*, 794, ou de composés : **exaurāre* « essorier », M. L. 2941 ; B. W. s. u.

Dérivés : *aurārius* « fautor, fauiseur » ; *aurōsus* (Orib.) ; *aurula*, tous rares et tardifs.

aurichalcum, -i (*orichalcum*) n. Emprunt au gr. *āpelētēkōs*, transformé par l'étymologie populaire sous l'influence de *aurum* (avec lequel il forme un jeu de mots, dans Plt., Cu. 202 ; Cic., Off. 3, 23, 92) et passé au neutre comme les noms de matière en latin, cf. *marmor*, *plumbum*, etc. Les dactyliques reviennent à *ārīchalcum*, cf. Vg., Ae. 12, 37. L' correspondant à la diphthongue *ā* du grec est dû sans doute à l'influence des composés en *aurī* (*auricolor*, etc.). On trouve aussi *aurochalcum*, *aurochalcinus* dans le latin vulgaire. Désigne en grec et dans la langue poétique un métal précieux (alliage) dont la composition n'est pas autrement connue ; à partir du 1^{er} siècle, un alliage de cuivre et de zinc ; cf. fr. *archal*, M. L. 792, B. W. s. u. ; v. h. a. *ārīchalc*.

aurīga, -ās (orīga) dans le manuscrit des R. R. de Varron et dans le Schol. de Juvénal 6, 345) m. : cocher, conducteur de char ; au sens figuré : pilote, conducteur. Attesté depuis Varron, technique. Mot de formation populaire en *-a*.

Dérivés : *aurīgō*, -ās (-gor Varr.) ; *aurīgātō*, *-gātō*, *-gārius* (ces trois derniers de l'époque impériale). L'abrév. de Festus, P. F. 8, 5, a une glose obscure,

aureax : *aurīga*. *Aureas enim dicebatur* (l. *dicebant*) *fre-*
num quod ad aures equorum religabatur, orīas (l. *ores*) *qua ore cohēcebantur*. La distinction établie par Festus entre *aureas* et *ores* est artificielle et n'est établie que pour justifier la double graphie *au-* et *ā-*. La forme *aurīga* peut être due à un faux rapprochement avec *aureas*, et l'on n'en saurait tirer une preuve de l'existence en latin d'une forme en *au-* de *ōs*, *ōris* (v. ce mot).

Aurīga est expliqué ordinairement comme un composé formé de **aure* (ou **ōre-*) + *āga* « celui qui connaît le mors » (cf. de Saussure, *Méth. Haret*, p. 468 ; Muller, *Alital. Wört.* s. u. *āga-*) ; mais le sens est bizarre, et l'ā fait difficulté : on attendrait **aurīga* (*ōrīga*). *Inde* de *quadrīga*? La forme *aureax* n'est pas plus claire. Cf. *prorīga*?

auris, -is f. : oreille. Usité surtout au pluriel, sauf quand il s'agit d'une seule oreille nommément désignée. La prononciation *ōris* est attestée pour l'époque impériale par l'allitération de Tac., Ann. 1, 41, *aures oraque aduertere*. Ancien, usuel et classique. Mais remplacé dans la langue populaire par le diminutif *auricula* > *ōrīca* que blâme l'app. Probi : *auris non auricula*. *Auricula* (noté *oricula*, *oricla* dans une *tabella defīzīonis* antérieure à l'ère chrétienne, cf. Ernout, *Textes arch.*, n° 140, l. 24) est déjà dans Plaute et dans Varron ; il est très répandu dans la langue de l'Église ; cf. le développement de *ōrīcō*, *ōrītōpō* en grec. Le suffixe de *oculus* (*ōculus* sur une *tabella defīzī*, Audollent 135 b, 12) a pu influer sur le développement de *oricula*. L'adjectif se rapportant à l'oreille est, du reste, dérivé du diminutif : *auriculāris*, *auriculārius*. *Auris* est à peine attesté dans les langues romaines, qui ont toutes des représentants de *auricula* ; cf. M. L. 793, 797 ; v. aussi 798, *auris maris* ; 2942 a, *exauriculāris* « essoriller », attesté seulement dans le *Querolus* : *exauriculātūs*!

ōrīcū (*ū* asinīna) synonyme de *herba dracontea* (Ps. Ap. 14, l. 12 adn.), *ōrīclāria* : pariétaire (id. 82. l. 6 adn.), leçon douteuse ; cf. *urceolāria*.

auritū : aux grandes oreilles. *inātrēs*, -ium f. pl. : pendants d'oreille. Depuis Plaute. M. L. 4337. Sans doute calque de gr. *āpētōs*, *ātōtōs*. *inātrī*, -is (-riō) « auscultō », trad. de *ātōtōs* (*ītāl.*, Aug., Psalt.), *inātrula*.

auris est d'origine indo-européenne, mais la forme résulte d'un arrangement latin. Le nom de l' « oreille », organe non actif, est le plus souvent neutre. L'Avesta a un nominatif-accusatif duel *uši* (seule trace du mot en indo-iranien, où le vieux nom de l'oreille a été remplacé par un mot nouveau, de genre masculin) ; le vieux slave a *uši* « les (deux) oreilles », indiquant un ancien thème racine neutre ; c'est sans doute sur une forme telle que **aust* (duel) que le lituanien a construit son nominatif *austs* féminin (le génitif pluriel lit. *ausū*) indiquant l'existence du thème **aus-* ; le féminin est ancien en baltique comme en latin ; car le vieux prussien a déjà l'accusatif pluriel *ausīns* dans le Vocabulaire (*āusīns*, Ench.) ; le lette connaît aussi *ausū* à côté de *ausū*. Quand le duel est sorti d'usage, l'ancien **ausī* a été remplacé en latin par une flexion plurielle du thème en *-i*, soit nom. *aurēs*, acc. *auris*, gén. *aurīum*. Le singulier *auris* a pu sortir de là. — Sans doute y a-t-il trace d'un ancien **aus-* neutre dans *aus-cultāre* et dans **ausulāre* sup-

posé par quelques formes de parlers italiens, M. L. 808.

Le latin n'a trace ni de l'élargissement *-es* qui figure dans v. sl. *uxi* (gén. *ušesę*) « oreille », dans v. irl. *au* (ð), gén. *au*, et, sans doute, dans att. *oīc* de **ousos*, ni de de l'élargissement **-en-* qui (parti sans doute de cas autres que le nominatif-accusatif) apparaît dans got. *auso*, gén. *ausins* et dans le gén. sg. hom. *oðtroc* (att. *oðtroc*). L'arm. *unkn* repose sur une forme en *-n* influencée par le nom. *akn* de l' « œil ». — Le latin n'a pas non plus l'ð qui supposent dor. ð, de **ou-* (plur. *ðfata* chez Alcman) et alb. *oēs*. — En dehors de av. *uši* et de arm. *unkn*, toutes les formes attestées commencent par une diphthongue : le grec a **ou-* à côté de **au-* dans *áðvða* *elðos* *éwotwou* *napð* *’Aλλαχτν*. Hes., l'italique et le céltique **au-* ; la germanique, le baltique et le slave sont ambiguës et admettent **ou-* ou **au-*.

aurôra, -ae f. : aurore. Les anciens dérivent le mot de *ab aurō*, cf. Varr., L. L. 7, 83, *aurora dicitur ante solis ortum, ab eo quod ab igni solis tum aureo aer aurescit*. Ancien, poétique : l'Aurore est souvent personnifiée et défilée. — Les représentants romans sont sans doute de la langue savante ; M. L. 799.

Dérivés : *aurōrō*, -ās (Varr.) ; *aurōrēscō* (Ruf., Ps. Arn.).

Nom indo-européen, thème en **-es-*, de genre animé (féminin), à valeur religieuse, conservé en indo-iranien : skr. *uṛāh* (gén. sg. *uṛāsah*), et avec diphthongue initiale **au-*, en grec : éol. *ἀως*, hom. *ἥσ*, att. *ἥσ* (de **hāsō*). En latin, ce thème apparaît élargi par **ā*, d'où *aurôra*, comme *Flôra* sur *flōs*, cf. W. Schulze, Berlin. Sitzb. 1916, 1329 (on n'a pas le moyen de décider si l'*au*- initial repose sur *āu* ou sur *au*-). Une trace de la forme non élargie apparaît peut-être dans le nom propre *Aurelia* (*gens*) *ex Sabinis oriunda a Sole dicta*, P. F. 22, 5, dérivé de **auzel-*, contamination de **ausos* et de **āsuel*, v. *sōl*? — Le latin n'a rien conservé du dérivé en *-r-* qu'on a dans véd. *uṣar-bhūt* « qui s'éveille à l'aurore », *usrā* « du matin » — lit. *aurā* « aurore » (avec le même type en *-ā* qu'offre lat. *aurora*) ; gr. *ἀγγεῖος* « qui est près du matin », *ερπον* « demain » (lit. « le matin » : cf. *māne*) ; v. h. a. *ōstar* « au levant ». Il n'est conservé de formes verbales que dans les dialectes orientaux, ainsi skr. *ucchāti* « le jour vient, la lumière vient » et lit. *āstā* « le jour vient ».

aurum, -i n. (ancien **ausom* d'après P. F. 8, 14 : *quod illi* (sc. *Sabini*) *ausum dicebant* ; sur la prononciation *ōrum*, v. *aurichalcum*, et plus bas la note relative à *aurata/ōrāta*) : or (métal) ; or, travaillé ou monnayé ; richesse. — Ancien, usuel. Panroman, M. L. 800, et celtique : irl. *or*, gall. *aur*, alb. *dr*.

Dérivés et composés : *aureus* ; *aureolus* : d'or, M. L. 791, d'où v. isl. *eyrir*, suéd. *öre*, fr. *loriot* ; *aurārius* et subst. *aurārius* m. : orfèvre (= *aurifex*) ; *aurāria* f. : mine d'or (= *aurifodina*) ; *aurūgō* (tardif, d'après *ferriūgō*) ; *aurigō* ; *aurēscō*, -is ; *aurō*, -ā (technique et rare) : dorer, peut-être refait sur *aurātus* « doré », cf. *aurāta* (*ōrāta*) : dorade (= gr. *χρυσόφρους*). *Orata* *genus piscis a colore auri quod rusticorum orum dicebant* ; *ut auriculas oriculas*, Fest. 196, 26 ; M. L. 789, et **exaurātus*, 2924. *Aurō* a de nombreux dérivés, dont *aurātūra*, cf. M. L. 790, et composés de- (B. W. *dorer*), in-, sub-*aurārīc*.

Composés en *auri-*, les uns proprement latins comme *auri-fex*, M. L. 795 (cf. aussi 796, *aurigalbulus*), d'autres artificiels et poétiques, imités de composés grecs en *χρυσο-* : *auricomus* = *χρυσόχοος*, etc.

Le sabin *ausom* attesté par Festus montre que *-r-* de *aurum* est issu de *s*. En effet, le vieux prussien a *ausis* « or » (cf. lit. *duksas*, avec un *k* énigmatique) et tokharien *A vās* « or ». La différence de genre entre lat. *aurum* et v. pruss. *ausis* (masculin, et non neutre) est de même ordre que celle entre lat. *argentum* et gr. *ἀργυρός*, par exemple ; neutres dans la plupart des langues indo-européennes, les noms de métaux sont masculins en grec et en baltique. — Il y avait en indo-européen une autre manière de désigner l' « or », par des formations diverses d'une racine signifiant « jaune », de skr. *hiranyam* à got. *gulþ*. — Gr. *χρυσός* est un mot emprunté au sémitique.

auscultō, -ās, -āui, -ātūm, -ārē (auscultor, Charis., GLK I 293, 24) : prêter l'oreille à, écouter. Opposé à *audiō* par Pacuvius, Trag. 85, *nam isti qui linguan auium intellegunt...* *magis audiendum quam auscultandum censeo* ; cf. Gaec., Com. 196 ; Com. pall. inc. 74 ; Cat., Or. fr. 40, 1 (Gell. 1, 15, 8). Appartient surtout à la langue parlée ou populaire. Cicéron n'en a qu'un exemple dans un discours de jeunesse, pro. S. Rosc. 104. A basse époque, *auscultō* aboutit par dissimilation à *ascultō* (cf. *augurium* > *agurium*) attesté par Caper, GLK VII 108, 6 ; et panroman, cf. M. L. 802 ; B. W. écouter. Cette prononciation entraîne la graphie *abscul-tāre*, constante, par exemple, chez Grégoire de Tours, tandis que les « puristes », par réaction contre la prononciation populaire, préféreraient écrire *obscurāre*, ainsi CIL IV 2360, etc., d'après les autres mots qui commencent par le préfixe *obs-*, *os-*.

Dérivés (rares) : *auscultatiō*, -tor, -tus.

Cf. aussi *proscultō*?

Pour le premier élément de ce verbe, qui a l'air d'un juxtaposé, comme gr. *ἄτ-* *αυτοτέλεια*, v. *auris* ; quant à *-cultō*, l'origine en est inconneue ; l'hypothèse d'un dénominatif **cultō*, issu par métathèse de **clutus* (v. *clueō*), est arbitraire et peu vraisemblable.

auspex : v. *ausis*.

auster, -tri m. : 1^o auster, vent du Midi, le *vōtōc* des Grecs, qualifié d'*imbricus* par Plt., Mer. 876. Vent venant d'Afrique, qui amène la pluie et la tempête ; tenant de l'aiguillon. Pline, 2, 127, néanmoins, distingue un *auster stucus*, *serēnus* d'un *auster umidus* ; 2^o la région d'où souffle ce vent, le Midi, *ad austrum* = *πρὸς νότον*, s'opposant à *ad aquilōnem*, *ab boreae partē* (= *ad septemtrionēs, -nem*) ; de là *austrālis* : austral ; *austrinālis*, -nātio (Ital.) ; *austroafricus* ; *austerālis* (sc. *herba*, Ps. Ap. 106, 8, interp.) : bergamote. Les représentants du mot dans les langues romanes sont de la langue savante ; cf. M. L. 807. Les gloses ont un verbe *austrāre* expliqué par *hūmefacere*, cf. Thes. s. u.

Le rapprochement avec v. h. a. *ōstar* « de l'Est » (v. sous *aurōra*), séduisant pour la forme, ne va pas pour le sens. On peut imaginer que le mot, séparé de son groupe, ait désigné un vent de sens différent de celui qu'il désignait d'abord. Mais on ne voit pas comment se serait fixé le sens latin : peut-être par suite d'une fausse

orientation, cf. E. Oberhummer, *Festschr. d. 57 Phil. Vers.*, Salzburg, 1929, 156. Étymologie obscure. — Les noms latins des vents sont en général d'origine étrangère, grecs pour la plupart ; mais le grec n'explique pas celui-ci.

austērūs, -a, -um : emprunt au gr. *αὐστηρός* « rude, âpre » (se dit de toute saveur ou odeur, en opposition à *dulcis*, et aussi avec un sens moral). De là : *austēritās*, non attesté avant Sénèque et Pline.

aut : ou, ou bien. — Usité de tout temps. Panroman. M. L. 810. Conjonction disjonctive qui sert à distinguer deux objets ou deux idées dont l'un exclut l'autre. La différence de sens avec *uel* est bien marquée par Festus, P. F. 507, 20 : *uel* *conligatio quidem est disiunctiua, sed non [ex] earam rerum, quae natura disiuncta sunt in quibus aut coniunctione rectius uitium, ut aut dies est aut nox, sed earum, quae non sunt contra, e quibus quae eligatur nihil interest, ut Ennius* (Var. 4) : *Vel tu dictator, vel eorum equitum magister | Esto, uel consul.* Il y a un sens fort de *aut* « ou sinon, ou sans cela » fréquent dans l'expression *aut...* *aut*. Du reste, *aut* se rencontre là où *uel* serait légitime ; et les deux particules sont souvent employées conjointement : mélange de *aut* et de *uel* dans Cic., De Or. 1, 53 ; Cat. mai. 57 (cf. Thes. II 1570, 59 sqq.) ; de *aut* et *ue*, Vg., G. 1, 93, etc. (Thes. ibid., 75 sqq.), cf. Hor., C. 1, 41 ; cf. encore Thes. II 1571, 21 sqq.). De ce sens affaibli, *aut*, seul ou redoublé, est passé, comme *uel*, à un sens voisin de *et*, v. Löfstedt, *Philol. Komment. z. Pereg. Aeth.*, p. 197.

aut a remplacé *an* dans la langue populaire pour introduire le second membre d'une interrogation double : le premier exemple sûr est dans Varr., L. L. 7, 32, *dubitatur... in hoc, utrum primum una canis aut canes sit appellata*. Fréquent dans l'Italia sous la forme *aut non* pour traduire *ἢ οὐ* ; cf. déjà dans Tér., Ad. 396, *sinerem illum? aut non sex totis mensibus | Prius olfeceissim quam ille quicquam cooperet*. De là, à basse époque, remplace *an* dans l'interrogation simple et passe dans certaines langues romanes. *Aut* est souvent renforcé par d'autres adverbes : *a. adeō*, *a. certē*, *a. etiam*, *a. omnīnō*, *a. uērō*, *a. contrā*, *a. potius*, *a. fortasse*, *a. dēnīque*, *a. postrēmō*, *a. summum*.

Renforcé de la particule *-em* (cf. *ita*, *item*), il a donné *autem* : d'autre part, or. Conjonction qui se place généralement après le premier mot de la phrase et qui correspond pour le sens au gr. *δέ*. Cicéron se sert de *quidem... autem* pour rendre l'opposition *μέν...* *δέ*. S'emploie aussi, dans la langue parlée, pour reprendre, sur le ton interrogatif, une affirmation contre laquelle on proteste, cf. Tér., Ad. 940, *Fac : promisi ego illis. — Promisi autem?* Le rapport avec *aut* est encore sensible, e. g. dans Tér., Haut. 38, *neque semper seruos currēs, iratus senex, | audax parasitus, sycophanta autem impudens, | auarus leno adsidue agendi sint mihi*. Noter les groupes *sed autem*, *uērum autem*, *at autem*, etc. V. *autumāre*.

autumā, -ās, -ārē : affirmer, prétendre. Archaique et poétique : Quint. 8, 3, 26, le range parmi les mots *quibus dignitatem dat antiquitas*. Repris à l'époque impériale et dans la basse latinité (langue de l'Eglise) par affectation d'archaïsme, avec le sens de « croire, penser », sans doute sous l'influence de *aestumā*, v. Ernout, *Latomus I*, p. 75.

Étymologie incertaine ; peut-être dérivé de *autem* comme *negō de nec, neg.* Sur *autumā* a été bâti *negumā* signalé par Festus, mais non attesté dans la littérature.

auoncelus, -i (aunculus, auonulus) m. : oncle (frère de la mère ; le frère du père est *patrius* ; a pour correspondant féminin *māterterā*). Diminutif familial (cf. Serv. auct. ad Ae. 3, 343, *quidam* *auoncelus* *humiliter in heroico carmine dictum accipiunt*) de *auus* (quod *au* locum optineat et proximitate tueatur sororis filiam, P. F. 13, 6 ; cf. *amita* et *amma*). De là : *auoncelus magnus*, ou *maior* « grand-oncle » ; *auoncelus maximus* (= *abauoncelus*). — Cf. *amita*. M. L. 838 ; B. W. sous oncle.

V. *auus*.

auus (auos ; forme vulgaire *aus* blâmée par l'app. Probi ; cf. *auoncelus*) : -i m. : grand-père, paternel ou maternel ; pour préciser, on ajoute *paternus* ou *māternus*.

Ancien. M. L. 839; *auulus*, 837, et **auula*, 836 a?; **auiolus*, 830; B. W. *aeul*.

Dérivés et composés : *auia* (et *aua*, Ven. Fortun., M. L. 823 et 813) : grand-mère (sur lequel a été fait sporadiquement *auius*, comme *aua* sur *auus*) ; *auitus* (dont la dérivation est obscure ; cf. *maritus*, *patrīus*) : de grand-père, M. L. 834; *auāicus* adj., et subst. « oncle » : M. L. 825; *pro*, *ab*, *at*, *trū-auus* : aulé, bisœuf, etc. ; cf. Dig. 38, 10, 10, 16 : *auatus* est *abauu* et *abauiae pater*... *huius appellatio personas complectitur sedecim appellatione facta per mares...*, *pater*, *auus*, *proauus*, *abauus*, *atauus*; Isid., Or. 9, 6, 23 : *patris mei abauus mihi atauus est*, *ego illi trinepos*. P. F. 13, 1, qui explique *atauus* par *atta aui*; cf. *amīta*. V. *tritauus*. — Quelques représentants de *atauia* en roman, M. L. 752. *At-* de *atauus* est sans doute à rapprocher de *atta*, *tritauus* rappelle *trītrātōs*, cf. *trīnēpōs*. **Bisauus* est supposé par it. *bisavolo*, M. L. 9647. Pour *strittauus*, v. ce mot.

auus, comme *anus*, n'était pas d'abord l'un des noms de parenté indiquant une situation nettement définie. C'est originairement un nom familier désignant un « ancien » du groupe. L'islandais a *ā* au sens de « grand-père », et l'arménien *haw* « grand-père » (avec *h*, comme *han* ; v. sous *anus*), le hittite *huhhas*. Des dérivés latins, *aua* et *auia*, désignent la « grand-mère », de même que le dérivé gotique *avo*. Désignant un « ancien » qui n'est pas le père, ce mot, avec ses dérivés, s'est prêté à désigner l'« oncle maternel » ; c'est ce que l'on observe dans v. pruss. *avis*, lit. *acynas*, v. sl. *ujl*; v. irl. *au* « petit-fils » semblé dérivé de **awa*. En italo-celtique, un dérivé en **en-*, élargi de façons différentes en latin et en celtique, a le sens de « oncle » : gall. *ewythr*, bret. *contr*, lat. *auonculus* ; le thème *en-* se voit aussi dans le composé germanique représenté par v. h. a. *ōheim*, v. angl. *ēam* « oncle ». Lat. *abauus* « trisaïeu » est, pour la forme, à *auus* ce que v. perse *apanyāka* « arrière-grand-père » est à *nyāka* « grand-père ». L'emploi du préfixe *pro-* dans *proauus* se retrouve dans d'autres langues : skr. *prapitamahā*, gr. *πρόπαττος*, *προπάτωρ*, sl. *praděvū*.

auxilium : v. *augeō*.

auxilla : v. *auilla*.

axāmenta, *axāre* : v. *aiō*.

axēdō, *-ēnis* : v. *axis*.

axilla, *-ae* : v. *āla*.

axiō, *-ēnis* m. : hibou (Plin. 10, 68; 29, 117). — M. L. 843.

1. *axis*, *-is* m. (avec d'après les grammairiens) : essieu, axe ; et en poésie « axe du monde, pôle » (à l'imitation du gr. *ēwō*), d'où « ciel, climat ; orbe d'une voute ». — Ancien (Caton), technique. M. L. 845.

Dérivés : *axiculus* : essieu, et *axiculārius*; *axeārius* (Inscr.); *axēdō* f. : cheville, clavette d'essieu (Mar-

cell., Gloss.). Cf. aussi M. L. : **axālis*, 840; **axīli*, 841. B. W. *essieu*.

Premier terme de composé dans *ax-ungia* : graisse pour essieu ; et simplement « graisse de porc ». A basse époque, le premier terme du composé n'apparaissant plus, *ax-* a été assimilé à un préfixe, d'où *absungia*, *assungia* (Mul. Chir., Diosc.), *exungia* (Theod. Prisc. II 19; Mul. Chir.), etc. M. L. 846; irl. *usca*.

Cf. peut-être *amb-axiūm*, attesté seulement dans la glose de Paul. Fest. 26 : *ambaxioque circumventes* : *caeruatiūm*.

Lit. *aīls*, v. pruss. *assis*, v. sl. *ost*. Irl. *aiss* « voiture », qu'on lit dans un dictionnaire moderne n'a guère d'intérêt. Le thème **aksi-* « essieu » est l'élargissement par *-i-* d'un nom **aks-* de l' « essieu », dont la forme ancienne n'est pas attestée. Mais ce thème est supposé par les autres formes élargies : un élargissement par **-en-* dans v. h. a. *ahsa* et gr. *ēξω* (tandis que le dérivé gr. *ēu-ē-ē* « chariot » [littéralement « voiture à un seul essieu »] est tiré de **aks-* et non de **aks-en-*) ; un élargissement par *-o-* dans la forme indo-iranienne attestée par skr. *dīgah*, av. *āsa-*. En latin même, le dérivé *āla* (de **aks-lā*) est tiré de **aks-* ; et le brittonique a aussi un dérivé en *-l-* : gall. *echel* « essieu ». V. *āla*.

2. *axis*, *-is* m. : ais, planche. Peut-être autre graphie de *assis*, cf. *asser*. Le diminutif *axula* doit de même se lire *assula*.

3. **axis*, *-is* m. : sorte de bœuf sauvage, originaire de l'Inde d'après Plin. 8, 76.

**axitīa* (*axicia*, *acicia?*) f. ou n. pl. : objet de toilette féminin : « A. λ. de Plt., Cu. 578. Forme et sens obscurs. V. E. Leumann, Glotta 11, 188, et 12, 148. »

**axitīsus*, *-a*, *-um* : adjectif attesté seulement dans deux fragments de comédies attribuées à Plaute (Astr. 2, Sitel. 1) où il est appliqué aux femmes. Sens incertain ; cf. Varr., L. L. 7, 66 : *Claudius scribit axitiosas demonstrari consuplicatrices, ab agendo axitiosas. Vt ab una faciendo, facitosae, sic ab una agendo actiosae (axitiosae A. Spengel) dictae*; et P. F. 3, 6.

Les gloses ont un substantif *axitīo* glosé *factiō*, cf. CGL V 6, 32. Le rapport avec *agō* (*axis*) a peut-être été imaginé par les grammairiens pour expliquer un terme désuet, de sens oublié. Dérivé de *axiia* « aimant les bijoux »?

axungia : v. *axis* 1.

azaniae, *-ārum* f. pl. : Plin. 16, 107, *quae (nuces) se in arbore ipsa diuisere, azaniae uocantur, laeduntque celeras nisi detrahantur*. De *ēkalw*, *ēdōvouai*.

azymus, *-a*, *-um* : sans levain. Emprunt au gr. *ēkūuō*, particulier à la langue médicale et à la langue de l'Église. Une prononciation *azimus* est attestée par les graphies des gloses. Les poètes latins scandent le mot avec la seconde syllabe brève, sans doute pour conserver l'accent grec sur l'initiale. Les formes romanes remontent soit à *azimus*, soit à *azimūs*. M. L. 850.

La sonore simple *b* était à peu près inusitée à l'initiale d'un mot indo-européen normal. Tous les *b* initiaux résultent donc de phénomènes postérieurs à l'époque indo-européenne.

Quelques-uns proviennent d'innovations phonétiques : **-ar-* a passé à *b-* au cours de la période historique du latin (v. *bonus*) ; ailleurs, il y eut des assimilations, ainsi dans *bibō* et *barba*.

La plupart des mots à *b* initial n'ont pénétré que secondairement, dans des onomatopées ou tout au plus dans des mots populaires expressifs tels que *bibus*, *bucca*, *broccus*, ou par emprunt, ainsi *bāca*, *buxus*, ou sont d'origine dialectale, comme *bōs*, etc. D'autres enfin ne sont que des transcriptions de mots étrangers, sans existence réelle en latin.

Dans ces conditions, la lettre *b* ne contient presque pas de verbes et peu de substantifs ou d'adjectifs de la langue noble.

bāba : exclamation de la langue comique ; = *bābat*, comme *papae* = *parat*; cf. fr. *bāh*, M. L. 851.

babaecalus, *-i* m.? Origine et sens inconnus ; terme d'injure, adressé à des esclaves par un interlocuteur du banquet de Trimalcion dans Pétrone, se retrouve dans Arnobe appliqué à des jeunes gens frivoles et débauchés. De *bōbat* *χαλός* (ou *χαλῶς*, suivant A. H. Saloniūs, Comment. in honorem I. A. Heikel, p. 132) « oh le beau ? »

babbiae? Plin. 15, 15, *quae regiae uocantur (scil. oliuae) ab aliis maiorinae ab aliis babbiae (var. *bambiae*)*. Mot osque? Le nom propre *Babbius* est fréquent dans les régions de langue osque.

babit : *χαρπᾶ* (Gloss.). Cf. *babiger* = « stultus », *babo* « interictio irridens », *babulus* (cf. ital. *babbio* « stultus »), *baburrus* « stultus », *bauōsus* = *bōbōsus*? *Vitae patrum* 5, 14, 4, et les articles *bab*, **babā* dans M. L. 852, 853; cf. *babīl*, *babiller*. Formations onomatopées, cf. *βαδέειν*, dans Hésychius, et **babbus*, M. L. 857, nom enfantin du père, ital. *babbo*, etc. Le type à redoublement *baba-* se trouve dans beaucoup de langues pour désigner le « papa » ou la « maman », soit le « bēbē ». Cf. *bambab*.

bāca, *-ae* f. : 1^o baie (d'un arbre ; cf. CGL V 559, 51, *bacūs omnis fructus agrestium arborum*). En ce sens, ancien, usuel et classique ; 2^o par image, « objet en forme de baie, boule », et surtout « perle » (poétique). — Pan-roman, sauf roumain. M. L. 859. Celt. : irl. *bagaid*, *bagad*.

Dérivés et composés : *bācula* : petite baie, M. L. 873; *bācālis*; *bācālia*, *-ae* f. : laurier à baies; *bācātūs* : perlé; *bācīfer*. Sur la forme *bacca*, v. Thes. II 1657, 14 sqq.

B

Les mots qui se rapportent à la culture de la vigne et au vin (v. sous *uinum*) sont d'origine méditerranéenne. Le rapprochement avec *Bācōxos*, divinité thrace, est séduisant. D'autre part, Varro dit, L. L. VII, 87, que *uinum in Hispania bacca*. V. aussi *bacar*.

bacalusiāe, *-ārum* f. pl.? mot de Pétr. de sens incertain « folle supposition »? Bücheler rapproche *βακαλημα*, *χαταβασαλημα*.

**bacar?* : *uas uinarium simile bacriōni*, P. F. 28, 3. Cf. dans les gloses *bacario*, *urcolli genus*, *bacarium* « *uās uinārium* »; *bachia* (et *baccea*) : — *primum a Baccho, quod est uinum, nominata; postea in usus aquariorum transitū*, Isid., Or. 20, 5, 4 (le mot est considéré, sans raisons suffisantes, comme celtique par Sofer, p. 165, n. 1); *bacriō*, dans P. F. 28, 1, *bacriōnē dicebant genus uasis longioris manubrii*. *Hoc alii trullam appellant*. — Mots non attestés dans les textes, mais demeurés partiellement dans les langues romanes, cf. M. L. 860, 862, 863 b, 866, *bacar*, **baccā*, **baccū*, *baccea*, *bacchinum*, et en germ. : *bas all. back*, v. h. a. *bekkin*. Cf. Delgado, Emerita 14, 123 sqq.

V. *baca*.

baccar, *-ris* n. (et *baccaris*, *-is* f.) : plante mal déterminée, nard sauvage (Pline 12, 45; 21, 29), digitale, cyclamen?, employée pour conjurer le mauvais sort. Emprunt au gr. *βακχαρ*, *βακχαρικ*, attesté depuis Vg. Les graphies *bacchar*, *baccharis* sont tardives. M. L. 863 a ; irl. *bacchar*.

bacchor, *-āris*, *-ātūs sum*, *-ārl* : fêter Bacchus ; par suite « être en état d'ivresse ou d'exaltation, s'agiter furieusement ou sans frein », etc. Dénominatif proprement latin tiré de l'emprunt ancien au gr. *Bacchus*, *Baccha* f. (= *Bācōxos*, *Bācōxos*); *Bacchus* m. (écrit *bacas* dans le SCB), passé en irl. *bac*. Peut s'employer, comme le gr. *βακχεοθαι*, au passif, surtout en poésie : l'adjectif *bacchātūs* est fréquent dans ce sens. Le verbe est attesté dans tout le cours de la latinité, en prose, comme en poésie. Conservé dans un parler italien? M. L. 865 a.

Dérivés : *bacchābundus*, sans doute archaïsme repris à l'époque impériale ; *bacchātūs* : états bacchiques ; et *Bacchānālia* n. pl. (formé sans doute d'après *Volcānālia*, *Sāturnālia*; de *baccha* on attendrait **bacchālia*) : bacchanales ; d'où le singulier *bacchālī*, comme *lupānār*. — A pris un sens péjoratif qui est resté dans l'italien *baccano*, cf. M. L. 865. Composé : *dēbacchor* (rare). Les autres formes, *bacchīcūs*, *bacchīus*, sont grecques.

baciballūm, *-i* n. : mot d'argot employé par un des convives du banquet de Trimalcion dans Pétr. 61. Il est joint l'épithète *pulcherrīmūm*, et l'expression désigne